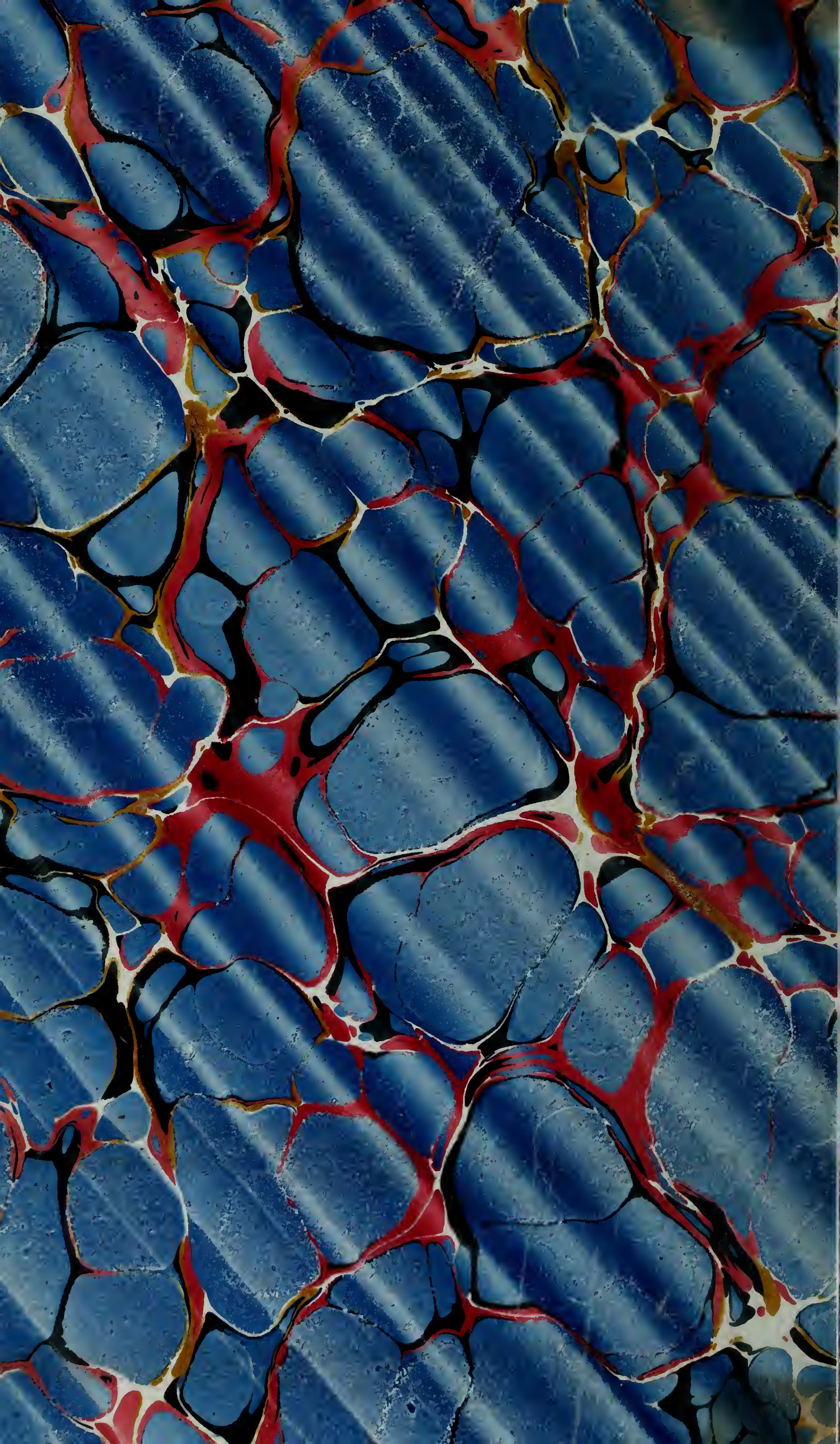






ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MILLEVOYE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.



...evéria del. — *West sculp.t*

Ch.s Millevoye.

Publié par Ladvocat, Palais Royal, Octobre 1822.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MILLEVOYE,

DÉDIÉES AU ROI,

ET ORNÉES D'UN BEAU PORTRAIT.

TOME I.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES COMPLÈTES DE SHAKSPEARE, SCHILLER, BYRON, ET DES CHEFS-D'OEUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS.

M DCCC XXII.

Au Roi.

Sire,

Votre Majesté a daigné agréer la dédicace des ŒUVRES DE MILLEVOYE, *et donner ainsi à son héritage poétique la double consécration du goût qui juge le talent et du pouvoir qui le protége. La faveur éclatante*

que Votre Majesté accorde à sa mémoire était le plus doux de ses vœux; c'est un nouveau bienfait dont elle honore son tombeau.

Je suis avec respect,

Sire,

de Votre Majesté,

Le très-Humble, très-Soumis et très-Fidèle Serviteur et Sujet.

Ladvocat.

NOTICE

SUR

MILLEVOYE.

NOTICE

SUR

MILLEVOYE.

Ah! jeune infortuné, digne d'un meilleur sort,
Hâte-toi, le temps fuit, achève ton ouvrage!
Si le destin sévère épargne ton jeune âge,
Tu seras Raphaël!

(*L'Imagination*, chant V.)

Ces beaux vers de Delille se retracent involontairement à ma mémoire au nom de l'aimable poète, moissonné dans sa fleur, qui a laissé de si doux souvenirs et des regrets si amers. L'infortuné Millevoye semble en effet s'être hâté de donner des gages à la gloire, comme averti par un secret pressentiment du petit nombre de jours que le ciel lui tenait en réserve. Quel brillant essor!

quels honneurs lui étaient promis! que n'eût-il point osé avec un talent si flexible et une si noble ardeur! Ah! du moins s'il n'a pu vaincre sa destinée, il a triomphé de l'oubli. Les productions de sa jeunesse, pleines de fraîcheur et d'éclat, ornent sa tombe et doivent à sa fin prématurée un intérêt plus touchant.

Il est rare que le poète fait pour s'illustrer ne rencontre, dès ses premiers pas, des obstacles qui lui servent quelquefois d'aiguillon, mais qui le plus souvent interrompent sa marche et la ralentissent. Je n'ai point à peindre ces contrariétés : à de courts intervalles près, la vie rapide dont je vais tracer l'esquisse a été uniquement consacrée au culte des Muses.

Charles-Hubert Millevoye est né à Abbeville, le 24 décembre 1782, de Charles-Antoine Millevoye, négociant, et de Marie-Anne Hubert. Fils unique et d'un tempérament faible et délicat, il a été élevé avec une inquiète vigilance. Son père, homme simple

et bon, sa mère, pleine d'esprit naturel, de raison et d'aménité, un frère et trois sœurs de son père, composaient une famille patriarcale, réunie sous le même toit et occupée toute entière de ce frêle rejeton, sa douce espérance. La plus jeune tante l'avait, pour ainsi dire, adopté, et il croissait sous sa tutelle au milieu des plus tendres soins (1). L'esprit vif et ouvert, il montrait des dispositions et une curiosité au-dessus de son âge. Son oncle devint son premier instituteur. Dès qu'il sut lire et écrire, ce sage guide le mit dans une école pour commencer l'étude du latin. C'est là, c'est parmi les ronces et les épines du rudiment que s'est révélé son penchant pour la poésie. A mesure qu'il se familiarisait avec des règles arides et sèches,

---

(1) Cette tante lui fit un entier abandon de sa fortune, lorsqu'il eut atteint l'âge où les passions exercent un si dangereux empire. Sa confiance ne fut point trompée. Elle reçut de Millevoye, jusqu'à la fin de sa longue carrière, tous les témoignages et tous les soins de la plus tendre et de la plus vive reconnaissance.

il s'efforçait de débrouiller quelques idées confuses; il se créait comme au hasard un langage figuré, soumis à un certain rhythme. Ses petites compositions, fleurs précoces, nées d'elles-mêmes, s'étaient multipliées sans nuire à ses véritables progrès. Il fut envoyé au collége dans des jours de violence et d'anarchie, au moment où s'ébranlait l'édifice social et à la veille d'un entier bouleversement. Il doit au zèle éclairé de deux hommes (1) dont les noms méritent d'être

---

(1) C'est vers la fin de 1791 que le jeune Millevoye fut présenté par son père à M. Bardoux, élève de l'ancienne maison de Sainte-Barbe et savant helléniste, récemment nommé professeur au collége d'Abbeville. « Ce poète enfant « (je laisse parler l'estimable professeur lui-même de qui je « tiens ces détails), ce poète enfant tira de son portefeuille « quelques petites fables en vers français de sa composition, « qui me causèrent autant de plaisir que de surprise. J'ex- « primai l'un et l'autre à M. Millevoye, qui me chargea dès- « lors de l'instruction de son fils. Je ne négligeai rien pour « cultiver des dispositions aussi rares. Feu M. Collenot fils, « instituteur habile, homme de beaucoup d'imagination et « plein de goût pour la littérature française, devenu mon « collègue, dans le courant de 1792, unit ses efforts aux

conservés, d'avoir pu développer un talent menacé de périr dans son germe, au milieu des ruines de tous les asiles de l'étude.

Il perdit son père à l'âge de treize ans; sa douleur fut vive; elle respire dans le touchant *anniversaire* qui orne le recueil de ses élégies. Il sut la renfermer, faible enfant, pour consoler sa mère et lui tenir un langage d'homme.

La mort de Louis XVI avait fait sur son jeune cœur une impression profonde; elle lui inspira, sous le règne de la terreur, un

---

« miens. A la destruction du collége, en 1794, nous lui con-
« tinuâmes nos soins, ainsi qu'à deux ou trois de ses condis-
« ciples. Nous les réunissions souvent, et nous nous propo-
« sions des sujets que je traitais en vers latins, et que ces
« messieurs traitaient en vers français. Ce fut dans une de
« ces réunions que M. Collenot, transporté des traits d'ima-
« gination de notre jeune auteur, se leva brusquement et s'é-
« cria avec une espèce d'enthousiasme prophétique: *oui*, *vous*
« *serez un jour un Delille.*

« Lorsque Millevoye eut quitté Abbeville, il n'y revenait
« jamais sans aller voir *son cher maître;* c'est ainsi qu'il
« m'appelait, et il me retenait toujours d'une année à l'autre
« pour nous occuper d'Anacréon et d'Homère. »

chant lugubre. Son oncle, sa mère, ses tantes l'environnent pour l'écouter; tout le monde fond en larmes. Cependant les visages se troublent, un cri s'élève : *Tu nous perds, il n'est pas temps*; il pâlit, s'élance dans les bras de sa mère, et jette ses vers au feu.

Ces traits annoncent son caractère. Adoré de sa famille, eh! comment ne l'eût-il pas été? il obtint avec peine de venir à Paris perfectionner ses études. La mère des sciences et des lettres, l'université des Rollin et des Lebeau n'existait plus; mais quelques hommes, nourris de son lait, en perpétuaient le souvenir dans les nouveaux établissements d'instruction, et mettaient leur gloire à entretenir le feu sacré. Il suivit en 1798 un cours de belles-lettres à l'école centrale des Quatre-Nations; il y fit briller ce sentiment prompt et cette conception vive dont il avait donné d'irrécusables témoignages. Que son âge trop tendre ne lui a-t-il permis de fréquenter cette école, dès l'année précédente,

et d'assister aux leçons du traducteur illustre de Pope, de M. de Fontanes ! Quelle heureuse influence n'auraient point exercée, sur un si beau naturel, l'esprit juste et le goût exquis du profond littérateur, du grand poète, de l'orateur éloquent qui a conservé presque seul, au milieu du faux éclat, de la pompe et des rafinements du style, l'élégante simplicité, la noblesse, la grace et la pureté des classiques du dix-septième siècle (1)! Si les conseils et les inspirations d'un tel maître lui ont manqué, il a rencontré du moins un professeur dont le zèle a répondu au sien,

(1) L'écrivain supérieur dont je me plais à honorer la mémoire, n'eut pas seulement un beau talent, il eut un beau caractère. Le souvenir des services qu'il a rendus à l'instruction sous un gouvernement ombrageux et tyrannique n'est point effacé. Sa noble résistance, ses conseils généreux, ses réponses hardies au chef de ce gouvernement, rachètent les louanges que sa vive éloquence lui a prodiguées. Le cœur éminemment français, il a béni le retour de l'auguste dynastie qu'il avait honorée dans ses revers, au milieu des prospérités et des insultes de la victoire.

qui l'a distingué, encouragé, qui l'a aimé comme un père aime son fils.

Florian est l'écrivain que Millevoye admirait le plus à cette époque. Il savait par cœur ses jolies fables et la touchante églogue de Ruth ; il ne voyait rien au-dessus d'*Estelle* et de *Galatée*. Les images naïves et les traits délicats répandus dans ces ouvrages se trouvaient en harmonie avec les sentiments doux et affectueux qui germaient déja au fond de son cœur, et qui devaient, sous des couleurs plus vives, donner un jour tant de charme à ses propres compositions. Une si haute estime se renferma peu à peu dans de justes bornes; et un commerce plus intime avec les grands modèles apprit au jeune poète à réserver ce culte de l'enthousiasme pour les véritables *dieux du Parnasse*.

Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.

(La Fontaine.)

Le cercle de ses travaux classiques parcouru, il sourit à l'idée de trouver dans les études

du barreau l'application des belles théories qui l'avaient charmé dans l'orateur romain, et de se placer un jour avec gloire parmi les défenseurs de l'innocence; mais ses brillantes facultés même firent échouer ce noble dessein. Son imagination rêveuse ne put se fixer sur d'arides formules. Accoutumé, pour ainsi dire, dès le berceau, au langage harmonieux des Muses, il fut promptement dégoûté du style barbare de la chicane. Il crut voir un refuge dans la librairie, profession mixte qui avait permis à Gessner de continuer son chant pastoral. Il consacra trois années à ce nouvel apprentissage (1), donnant à la poésie tout le

---

(1) Il écrivait à son ami, M. de Poilly : « Mes occupations « ne me déplaisent pas; elles ont cela d'avantageux, qu'elles « laissent presque toujours l'esprit libre; et tout en travail- « lant, on a encore (ce qui n'est pas peu de chose) la fa- « culté de rêver si on veut, de faire des vers si on peut. Un « autre avantage qui n'est pas à dédaigner, c'est celui de « pouvoir trouver autour de soi tous les livres imaginables, « depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. etc., etc. »

Il demeurait chez un libraire qui avait un goût moins vif pour la lecture, et qui, le trouvant un jour occupé à feuille-

temps qu'il pouvait dérober à des détails fastidieux, et se plaignant toujours de n'en pas donner assez. Il rompit enfin toute espèce d'entrave, et, livré sans partage à ses goûts chéris, il composa successivement plusieurs petits poèmes qui furent recherchés et lus avec un vif intérêt. Un premier recueil, publié en 1801, avait joui de la même faveur. Ses nombreux triomphes dans les luttes académiques consacrèrent en quelque sorte sa réputation naissante : « Doué d'un sens droit, « d'un goût pur et d'une oreille délicate, il « développe un vrai talent dans un âge où « d'heureuses dispositions seraient déja di- « gnes de louange. » Ainsi s'exprime l'auteur du *Tableau de la littérature française depuis 1789*, à l'occasion de ses deux premiers ouvrages couronnés, l'*Indépendance de l'homme de lettres*, et *le Voyageur*. Dans ce dernier

---

ter des livres, au lieu de les emballer, prit un air grave, et l'interdit par ce singulier horoscope : *Vous lisez ; vous ne serez jamais libraire.*

concours, l'un des plus mémorables de l'Académie française, le prix extraordinaire décerné à son digne émule, M. Victorin Fabre (1), et les beaux vers honorés d'une

---

(1) M. Victorin Fabre a pu s'arrêter au milieu de ses triomphes et s'imposer un silence qui afflige tous les amis des lettres; ni ses succès éclatants, ni ses ouvrages très-distingués, ne sont tombés dans l'oubli. Quelques-uns de ces ouvrages, tels que le *Tableau de la littérature du* 18e *siècle*, l'*Éloge de Corneille*, l'excellent *Éloge de La Bruyère*, indépendamment de la verve de style qui les anime, annoncent une force de conception, une étendue de connaissances, une finesse et une sagacité d'esprit extrêmement rares. Né pour la poésie, comme pour l'éloquence, il a été le concurrent le plus redoutable de Millevoye. Vaincu par lui en 1807, son vainqueur en 1811 (les *Embellissements de Paris*), il est devenu et il est resté son ami. Millevoye, qui rendait une pleine justice à son caractère et à ses sentiments, ne le désignait plus vers la fin de sa vie que sous ce titre : *l'excellent confrère.* « Rien ne s'est rencontré, m'écrit M. Victorin Fabre, dans ma courte carrière littéraire, qui m'ait plus profondément touché. » On verra bientôt à quel point ce titre, auquel il attache avec raison un grand prix, lui a été justement donné. Il est impossible de porter à la mémoire de Millevoye un plus vif intérêt que ne le fait M. Victorin Fabre. Je ne le connaissais point; j'ignorais qu'il habitât Paris; il est venu à moi dès qu'il a su que je me disposais à jeter quelques fleurs sur la tombe de notre ami commun.

mention (1), contribuèrent par leur propre éclat à rehausser l'éclat de sa victoire.

Le poème qu'il a consacré au saint évêque de Marseille, rempli de pensées graves, de sentiments religieux et de tableaux énergiques, fut désigné par le juri de l'Institut, pour l'un des prix décennaux; et lorsque le magnanime Rotrou et l'intrépide Goffin le ramenèrent dans la lice où, deux années de suite, il s'était si glorieusement signalé, deux années de suite encore, il y cueillit des palmes nouvelles.

Tant de fois triomphant, devenu l'objet d'une attention flatteuse, il resta simple, modeste et laborieux.

Des éditions multipliées de ses premiers ouvrages, corrigés avec soin, d'édition en édition, la traduction en vers des *Églogues* de Virgile, *Charlemagne à Pavie*, trois livres d'Elégies, des essais de traduction en

---

(1) *Le Voyageur*, discours en vers par M. A. Bruguière (de Marseille).

vers de quelques chants de l'*Iliade*, *Alfred*, quelques poèmes d'une moindre étendue, tels qu'*Emma* et *Éginard*, et la *Rançon d'Égill*, etc., publiés dans un laps de temps peu considérable, attestent sa docilité aux conseils de la critique, la sévérité de son goût, l'activité de son esprit et la souplesse de son talent.

Impatient de réaliser ses conceptions, son premier jet était rapide, mais le plus souvent il portait l'empreinte d'un travail précipité; il fallait retoucher, refondre : sa prodigieuse facilité lui faisait un jeu de ce qui effarouche les esprits lents et devient pour eux une espèce de torture. Tous ceux qui ont tenté de dessiner Charlemagne dans ses grandes proportions ont échoué; il n'a voulu que saisir quelques traits de sa physionomie, et il a réussi : mais pour donner à son poème sa forme actuelle, il l'a remanié trois fois en entier, il en a resserré le cadre, il l'a étendu, resserré de nouveau avec un courage et une célérité sans exemple.

Ce qui le distingue comme écrivain, c'est une grande sagesse de composition, un heureux choix, un fond d'idées justes, mêlées d'idées ingénieuses, un style pur, élégant, noble, harmonieux, quelquefois plein de verve et d'éclat (1). Sa phrase poétique est

---

(1) Je ne puis me refuser au plaisir d'appuyer ce dernier éloge, du passage suivant tiré du *Voyageur*, que j'ai entendu citer avec enthousiasme par M. Victorin Fabre, et qui est sans contredit un des beaux morceaux de la langue.

L'Angleterre avait dit : « Quel mortel le premier,
« Entre deux Océans se frayant un sentier,
« Osera soulever cette barrière antique
« Qui repousse du nord les flots de l'Atlantique? »
Tout se tait... Cook, lui seul, sent son cœur palpiter.
Il se lève : « C'est moi qui l'oserai tenter.
« Des vaisseaux, et je pars. » L'astre du jour à peine
Blanchit le sombre azur de la profonde plaine,
Que déja le héros, debout sur les rochers,
Accuse impatient la lenteur des nochers.
Il part. Les jours ont fui ; Cook a revu les îles
Dont il fertilisa les rivages stériles.
Ces lieux à son aspect semblent se réjouir, etc.

J'ai parlé du tendre souvenir que M. Victorin Fabre conserve à Millevoye, et de l'intérêt qu'il prend à sa gloire. Voici quelques fragments d'une lettre qu'il m'a fait l'honneur

nette, ses tours n'ont rien de forcé, ses inversions rien de brusque. A cette parfaite intelligence de l'art il joint une sensibilité vive, beaucoup de grace et d'abandon. Quelle mère a lu sans émotion ce poème enchanteur, ouvrage de sa première jeunesse, qui

---

de m'adresser, et qui a été écrite au courant de la plume. Il y a peu d'exemples d'un hommage plus pur, d'une admiration plus vraie, d'un plus noble et plus touchant abandon. C'est ainsi qu'il est beau de cultiver les lettres : « Je n'avais « point encore vu imprimé le dernier de ses poèmes, *Alfred*, « lorsqu'étant à Nismes, en 1818, j'allai le demander au li- « braire. A l'ouverture du livre je tombai par hasard sur une « note où le premier mot qui s'offrit à mon œil fut mon nom. « Je voulus en vain cacher l'émotion qui s'emparait de moi. Il « m'avait semblé l'entendre m'adressant le dernier adieu que « je n'avais pu recueillir de sa bouche. Cette triste illusion se « reproduisit, par intervalles, à la lecture du poème : comme « je l'avais entendu en 1813, et deux fois encore l'année sui- « vante, les sons de sa voix, les inflexions qu'il avait données « à ses vers, me revenaient à l'oreille en les lisant. Je voulus « voir comment sa perte, si grande pour la littérature ac- « tuelle, avait été annoncée. Je trouvai dans quelques jour- « naux, non pas de la malveillance, c'eût été trop odieux, « mais, au contraire, une bienveillance qui me fit de la peine. « Négligeant comme d'heureux essais les *discours en vers* dont « quelques-uns sont au nombre des ouvrages remarquables

offre un tableau si animé des inquiétudes et des délices de l'amour maternel? Faut-il s'étonner de voir sa muse triompher dans l'élégie? Tibulle, Properce, Parny, modèles du genre, Bertin, leur vif et brillant émule, sont les peintres éloquents d'une passion unique qui a rempli leur vie entière. Il rend seul avec un charme inexprimable tous les nobles mouvements du cœur, ses plus saintes

---

« de la langue; méconnaissant, ou, ce qui est bien pis, rape-« tissant le mérite, parfois éminent des poèmes, où se ren-« contrent des détails pleins de charme, ce qui veut dire ad-« mirables, faits pour enchanter les oreilles et les imaginations « délicates, on s'arrêtait de préférence sur cette partie de ses « œuvres qu'il a donnée sous le titre de *huitains et dixains*.... « Il me parut qu'avec les meilleures intentions du monde, on « en faisait un poète à la façon de gentil Bernard, qui, parmi « tant de vers bien faits, n'a pas dix vers d'un poète. Il faut « sans doute attacher une bien légère importance à ces arrêts « de chaque jour que l'oubli infirme le lendemain. Mais, dès « les premiers succès de Millevoye, il y a eu, même chez « de bons esprits, je ne sais quelle disposition à louer, dans « son talent, des agréments plus vulgaires, aux dépens de ce « qu'il y avait dans ce beau, aimable et noble talent, de vé-« ritable grandeur et de graces; de ces graces distinguées qui « sont encore, dans l'art d'écrire, des grandeurs, etc., etc. ».

affections ; tout ce qu'il renferme de plus délicat, de plus tendre et de plus touchant. Vauvenargues, après avoir loué l'épître aux mânes de Génonville, et celle sur la mort de mademoiselle Lecouvreur, par Voltaire, ajoute : « J'estime mieux deux petites pièces « faites de génie comme celles-ci, et qui ne « respirent que la passion, que beaucoup « d'assez longs poèmes. » J'en dis autant de *la Chute des feuilles*, du *Bois détruit*, du *Poète mourant*, morceaux achevés, empreints d'une mélancolie douce à la fois et profonde.

Le dernier livre de ses Elégies est consacré à l'élégie antique. *C'est le combat d'Hésiode et d'Homère, Danaé, Homère mendiant, les adieux d'Hélène.* Le choix des sujets annonce le ton et la couleur des vers. Comme les fragments du malheureux André Chénier, si vivement caractérisés par une plume célèbre, *ils semblent être échappés à un poète grec, tant ils sont pleins du goût de l'antiquité.*

Jamais la poésie de Millevoye ne s'est élevée aussi haut, jamais elle n'a été aussi souple, aussi variée que dans la traduction de quelques chants de l'*Iliade.* Cette poésie si tendre a vainement essayé de reproduire la douceur des *Eglogues* de Virgile; rien ne lui échappe dans Homère, ni la grace, ni la force. Ferme et hardie, touchante et mélodieuse, elle se prête à la fierté et aux emportements d'Achille, comme à la douleur et aux supplications de Priam. Ces précieuses ébauches qui attendaient un second travail, *ces études sur un grand modèle*, pour parler le langage de l'auteur, donnaient l'espérance, hélas! si cruellement trompée, de voir enfin ce génie simple et sublime trouver parmi nous un digne interprète.

Le premier chant, dont il n'avait publié qu'un fragment, est imprimé en entier dans cette édition, ainsi que le troisième qui est totalement nouveau. Il règne beaucoup de variété et d'intérêt dans les autres morceaux inédits qu'elle renferme. Quelques nouvelles

Elégies, un discours sur ce genre de composition, la tragédie de Corésus, celles de Conradin, d'Ugolin, un chant et un épisode considérable d'un poème en douze chants, dont Clovis est le héros, une imitation en vers des dialogues des morts de Lucien, six dialogues des morts de son invention, voilà ce qui compose ce legs sacré. Le lecteur doit le recueillir avec un religieux attendrissement. L'infortuné que la mort a interrompu au milieu de ses nobles travaux, est absous des traces de faiblesse ou de négligence que l'œil du critique pourrait apercevoir dans des ouvrages restés imparfaits (1).

J'ai omis de parler d'un petit nombre d'épigrammes, agréablement tournées, mais dont le sel n'a rien d'âcre et de mordant. La légère malice du poète ne dément point le

---

(1) Quelle douloureuse application de ce passage de *la Mort de Rotrou !*

> Tant de travaux heureux qu'espérait l'avenir,
> *Tant d'écrits imparfaits*, d'esquisses animées,
> Qu'en sublimes tableaux le temps eût transformées.

témoignage qu'il s'est rendu à lui-même dans les vers suivants :

Je n'ai point, profanant l'art divin du poète,
Des Arétins du jour emprunté la palette ;
De mes tableaux jamais l'impure nudité
Ne peut effaroucher l'innocente beauté ;
Jamais surtout mon vers, qu'aucun fiel n'envenime,
N'immole un honnête homme au besoin de la rime.
Je hais le satirique et son rire moqueur ;
Il brille par l'esprit, mais aux dépens du cœur.

Il doit à cette pudeur de langage et à cette bonté de cœur ce que ses ouvrages ont de plus aimable et de plus attachant. Passionné pour la gloire, mais supérieur à l'envie, il louait ses émules avec joie. Tous ses sentiments étaient purs, toutes ses inclinations généreuses. Elevé dans le sein des orages et des tempêtes, entouré d'hommes inquiets et turbulents, il est resté comme étranger aux idées subversives de la révolution. La liberté, objet de ses vœux, était la compagne du repos et des muses ; il demandait, comme Delille, qu'on le laissât :

Rêver au bruit des eaux, de la lyre et des vers.

L'éclat d'une fortune extraordinaire, les pompes de la victoire ont pu l'éblouir; il a pu célébrer dans son aveuglement le destructeur de tout repos et de toute liberté; mais il a conservé je ne sais quoi de digne dans la louange, et, le voile de l'illusion tombé, lorsque le pouvoir l'a invité à de nouveaux chants, il s'est honoré par un refus (1).

D'une extrême vivacité de caractère, et, en même temps, d'une extrême douceur, il avait des saillies d'impatience et d'humeur dont il se hâtait d'effacer l'impression par ses caresses, lorsqu'il craignait d'avoir offensé. Les plus légers services le trouvaient reconnaissant, et son respect pour les cheveux blancs rappelait les beaux exemples

---

(1) Au commencement de la dernière campagne de Russie, écrit un de ses amis intimes, il reçut devant moi une lettre par laquelle on l'invitait à célébrer cette téméraire expédition : « Non, dit-il, je n'ai que trop chanté cet homme, que je connaissais si peu! » L'ouvrage commandé ne fut point fait.

de l'antiquité. Un trait de sa première jeunesse peut donner une idée de son dévouement à ses amis. L'un d'eux, dans un besoin urgent, n'hésite pas de recourir à sa bourse ; elle était vide : une bibliothèque d'une centaine de volumes composait tout son trésor ; il court emprunter sur ce gage, lutte long-temps pour le faire accepter, triomphe, obtient quelque argent, et revient, l'œil étincelant de joie, répondre à la confiance de son ami. J'ai parlé de son trouble momentané pour des causes légères ; des revers graves, la perte d'une partie de sa fortune, celle d'une pension de six mille francs, l'ont frappé sans l'émouvoir. Quoique de mœurs simples, il aimait l'élégance, un certain luxe, et, par un singulier contraste, il n'attachait aucun prix à l'argent, il le voyait fuir, lui manquer, avec l'insouciance du bon La Fontaine. Jamais le soin de ses affaires n'a pu ralentir un instant son ardeur pour le travail, ou lui dérober une heure de sommeil.

La vie dissipée, les amusements d'un monde où sa réputation, moins encore que l'aménité de ses mœurs et l'agrément de son commerce, le faisait rechercher, prenaient davantage sur son temps et sur son repos; ils nuisaient à sa santé même. Il eut la sagesse de rompre le talisman et de s'éloigner de la nouvelle Athènes, pour aller chercher le calme et la méditation aux lieux chers à son enfance, où l'appelait la voix maternelle, et que peuplaient de si doux souvenirs. C'est alors que, livré tout entier à l'étude, il a puisé incessamment aux sources intarissables du vrai et du beau; qu'à l'exemple d'Horace, de Boileau, de Delille, il s'est réfugié souvent dans des retraites champêtres pour relire ces anciens d'une si admirable, d'une si riche simplicité, dont le génie est de tous les âges, et dont les graces ne sauraient vieillir.

Heureux de la présence de sa mère (1),

---

(1) Je ne fais guère que transcrire ici les expressions

heureux de son loisir, de son indépendance, de ses travaux, de ses projets, il voulut mettre le comble à sa félicité en se donnant une compagne selon son cœur. Il épousa, en 1813, mademoiselle Delastre de la Molière; douce union, que le ciel semblait bénir, et qui devait durer si peu!

Il n'avait encore considéré l'avenir que comme poète, au milieu des illusions de l'espérance et des rêves de la gloire; il commença à l'envisager d'un œil inquiet, devenu époux et père. Une impression de tristesse se mêlait à sa joie. Hélas! il formait de vastes

---

mêmes de Millevoye dans la lettre qu'il m'écrivit à l'époque de son mariage. « Je possède la vraie fortune : des loisirs, de « l'indépendance, une excellente mère, une femme aimable « et sensible et un parfait ami. *Hoc erat in votis.* » J'avais reçu précédemment une autre lettre où sa tendresse filiale se peint d'une manière admirable : « Ma mère jouit d'une santé excel- « lente qui semble s'affermir avec l'âge; mais cet âge qui s'a- « vance m'avertit de ne rien perdre des délais qu'il accorde. « Mes parents vivront plus long-temps pour moi, si je les « quitte moins; or, le temps que je leur donne est tout à mon « profit. »

plans d'éducation pour son fils au berceau, et déja il s'inclinait vers la tombe. L'état douloureux de sa poitrine, des atteintes invétérées, prenaient de jour en jour un caractère plus alarmant. Les soins les plus tendres lui étaient vainement prodigués; il sentait ses forces s'affaiblir; son ame seule restait active. Il opposait aux souffrances et au dépérissement du corps l'exercice continuel de la pensée. Son imagination, qui avait perdu sa fraîcheur, semblait en se décolorant devenir plus féconde. Renfermé, durant six mois, pour triompher plus aisément du mal qui le consumait, il ne laissa pas s'écouler un jour sans sacrifier aux muses. Il fit éclater la même ardeur dans son dernier voyage à Paris. A Neuilly, où il séjourna environ six semaines, il ne cessa de revoir ses ouvrages, et de tirer de sa lyre quelques nouveaux sons. C'est là que, huit jours avant de mourir, il composa d'une haleine et transcrivit, pour ainsi dire, d'un trait de plume, la romance: *Priez pour moi.* En la lisant à sa malheu-

reuse amie qui fondait en larmes, il cachait sa profonde émotion et s'efforçait de la consoler. Jamais la douleur, le courage et l'affection n'ont parlé un langage plus éloquent. Le désir de s'environner des secours de l'art, une vague espérance le ramenait à Paris, mais tout à coup ses forces l'abandonnèrent. Il fut contraint de s'arrêter aux Champs-Elysées (1), où il fallut lui chercher un asyle précaire, un dernier asyle, dont il fit encore, dans son extrême abattement, le séjour de l'étude et du travail. L'image de la postérité

---

(1) Il descendit d'abord chez son ancien professeur, M. Bardoux, qui, par un touchant concours de circonstances, a encouragé le premier sa muse naissante, et qui, en transcrivant sous sa dictée ses vers sur la fête du Roi, a recueilli le chant du cygne. Il y passa la nuit; et le lendemain matin, pendant qu'on lui cherchait un logement, il prit son portefeuille et travailla. Depuis quelque temps, ce portefeuille ne le quittait plus; en voiture, il le plaçait toujours à ses côtés, et, à peine arrivé dans un endroit quelconque, il s'y installait et travaillait avec autant de facilité que dans son cabinet. Conduit à son nouveau local, il continua d'écrire. A son passage à Paris, il avait mis ses papiers en ordre et en avait brûlé une grande quantité.

venait s'offrir à ses yeux couverts des ombres de la mort. « Si j'avais seulement douze ans « à vivre, disait-il, j'ai de si grands projets « d'ouvrages (1) ! » Et un instant après : « Ma « pauvre femme ! que feras-tu après moi ? Si « je croyais être près du terme, j'écrirais au « Roi pour le supplier de te continuer ma « pension, et je prendrais des arrangements « avec un libraire pour une nouvelle édition « de mes œuvres. » Paroles simples et touchantes, que le cœur paternel du Roi n'a pas eu besoin d'entendre pour exaucer le vœu qu'elles renferment. La voix mourante du poète a célébré la fête du monarque ; et son

(1) Indépendamment du poème de *Clovis*, dont cette édition renferme des fragments, il avait conçu l'idée de deux autres poèmes ; l'un sur la *Captivité de saint Louis*, et l'autre sur *Moïse*. Le plan du dernier, au sujet duquel il avait fait de nombreux extraits de la Bible et rassemblé beaucoup de matériaux, existe, mais il existe seul. Ses papiers n'offrent aucune trace du premier, mais ses amis savent qu'il s'en était long-temps occupé, et que c'était principalement à ce poème et à la traduction d'Homère qu'il devait consacrer son beau talent.

dernier chant (1), comme le premier, a salué la race magnanime de saint Louis.

Le poète chantait: quand sa lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main.
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.
(*Le Poète mourant.*)

Il a succombé le 12 août 1816, dans sa trente-quatrième année. La veille, il tenait encore la plume; après un travail de deux heures, il demanda un volume de Fénelon, qu'il ne cessa de lire, comme pour exhaler son dernier souffle à la douce voix de l'éloquence et au sein même de la vertu.

Perte cruelle! de nombreux amis, des hommes de lettres distingués ont suivi son convoi, le deuil au fond du cœur. Arrivés au lieu de sa sépulture, nulle voix ne s'est fait entendre, nul adieu ne lui a été adressé. J'aurais essayé vainement de prononcer quelques

(1) Les vers sur la fête du Roi ont été faits le 9 août 1816, c'est-à-dire trois jours avant sa mort.

paroles ; aujourd'hui même, après un laps de six années, ce n'est pas sans une émotion vive, ô mon jeune ami ! que je paie à ton souvenir le tribut qui a manqué à ta cendre. Où retrouver la franchise, la loyauté de ton caractère, cet attachement si pur et si vrai, qui, dans notre douce intimité, effaçait à tes yeux et aux miens l'intervalle de l'âge ? Puissent mes regrets paternels pénétrer jusqu'à toi ! Je pleure moins encore ton heureux génie que ta belle ame. Ah ! que ton fils te ressemble un jour ! qu'il embrasse ton image, l'image de tes mœurs, et qu'il console ta veuve inconsolable !

J. Dumas.

SUR

L'ÉLÉGIE.

SUR L'ÉLÉGIE.

L'ÉLÉGIE est un genre de composition naturel à l'homme. Si le premier chant des premiers humains fut un hymne, le second fut sans doute une Élégie. D'abord, la chute d'un arbre en fleur, les ravages du torrent, la perte d'un agneau chéri, inspirèrent les accents nouveaux de la plainte. Bientôt l'amour, dont l'origine, comme celle de la poésie remonte au berceau du monde, exprima naïvement ses joies inquiètes, ses craintes sans objet, son bonheur toujours mêlé de quelque tristesse. A ce vague sentiment de douleur succéda la douleur réelle. *Prima mors, primi parentes, primus luctus*, tels furent les vrais sujets de larmes; et quand les larmes eurent abondamment coulé, le besoin d'exprimer ses peines fit naître sans art les chants destinés au deuil.

L'Élégie se plut long-temps aux déserts. Là le Sauvage prisonnier entonnait son cantique de mort; l'Arabe déplorait la perte de son coursier, ou l'abandon de sa maîtresse; l'Indien, partant pour l'exil, et regrettait de ne pouvoir emporter les os de ses pères.

Les livres saints respirent cette mélancolie dont le charme mystérieux s'augmente encore de la naïveté des anciens jours. Ce sont les adieux de Noémi à ses filles infortunées, ceux de la fille de Jephté à ses compagnes et à la vie; c'est David pleurant, au pied du Gelboé, Saül et Jonathas; c'est Rachel qui a perdu ses fils et qui *ne veut pas être consolée parce qu'ils ne sont plus* (1). Tour à tour les misères de Job, la captivité des Hébreux, les lamentations des prophètes, prêtèrent à la lyre sacrée des sons douloureux et sublimes.

C'est ainsi que l'Élégie existait sans loi et sans nom avant que la Grèce, foyer universel de la poésie, lui donnât des formes et des attributions

---

(1) *Et noluit consolari, quia non sunt.*

particulières. Le nom primitif qu'elle y reçut semblait la consacrer exclusivement aux larmes. On la récitait aux funérailles; on la gravait sur les tombeaux (1). Elle prit par degrés plus d'extension. Dans un chapitre sur la bibliothèque d'Euclide, le savant Barthélemy distingue de la manière suivante le caractère de l'Élégie grecque :

« Avant la découverte de l'art dramatique, les poëtes à qui la nature avait accordé une âme sensible et refusé le talent de l'épopée, tantôt retraçaient dans leurs tableaux les désastres d'une nation ou les infortunes d'un personnage de l'antiquité; tantôt déploraient la mort d'un parent ou d'un ami, et soulageaient leur douleur en s'y livrant. Leurs chants plaintifs, presque toujours accompagnés de la flûte, furent connus sous le nom d'Élégies ou de Lamentations... L'Élégie peut

---

(1) Horace, dans une de ses odes, désigne les vers élégiaques par l'épithète *miserabiles ;* mais il représente l'élégie sous un double rapport, dans ces deux vers de *l'Art poétique :*

Versibus impariter junctis querimonia primùm,
Mox etiam inclusa est voti sententia compos.

soulager nos maux quand nous sommes dans l'infortune; elle doit nous inspirer du courage quand nous sommes près d'y tomber. Elle prend alors un ton plus vigoureux, et, employant les images les plus fortes, elle nous fait rougir de notre lâcheté, et envier les larmes répandues aux funérailles d'un héros mort pour le service de la patrie. C'est ainsi que Tyrtée ranime l'ardeur éteinte des Spartiates, et Callinus celle des habitants d'Éphèse... Lasse enfin de gémir sur les calamités trop réelles de l'humanité, l'Élégie se chargea d'exprimer les tourments de l'amour. Plusieurs poëtes lui durent un éclat qui rejaillit sur leurs maîtresses. Les charmes de Nanno furent célébrés par Mimnerme de Colophon, qui tient un des premiers rangs parmi nos poëtes; ceux de Battis le sont tous les jours par Philétas de Cos, etc. » Tels sont les détails que l'auteur d'Anacharsis met dans la bouche d'Euclide. Il en résulte que l'Élégie antique s'étendait fort au-delà des limites qu'on se plaît à lui imposer. C'était le genre qui, dans sa noble et majestueuse simplicité, se rapprochait le plus du ton de la poésie

épique. Les poëtes grecs qui l'ont fait fleurir sont nombreux. Quintilien se borne à citer Callimaque et Philétas, et n'en dit qu'un seul mot; il réserve l'admiration pour Archiloque, plus connu par ses iambes que par ses vers élégiaques. Il lui trouve du sang et des nerfs, sans observer si ces nerfs et ce sang ne convenaient pas mieux dans la satire. Prodigue de louange à l'égard d'Archiloque, il se montre plus économe envers Simonide, qu'il juge *un peu mince.* D'ailleurs il le trouve assez capable d'exciter l'attendrissement : l'éloge est lui-même un peu mince. Le savant rhéteur aurait-il voulu diminuer en faveur des latins le mérite de leurs modèles? Aurait-il regretté de ne pouvoir appliquer à l'Élégie ce qu'il disait de la satire : *tota nostra est?* Mais ne demeurât-il aucune trace de l'Élégie grecque, on retrouverait toutes ses formes, toute sa physionomie dans plusieurs passages du divin Homère, et dans les chœurs de plusieurs tragédies que ses poëmes ont inspirées. Qui refuserait le nom d'Élégies aux adieux d'Andromaque et d'Hector, aux plaintes de cette même Andromaque sur le corps

défiguré d'un époux? « Voulez-vous, dit l'auteur du Voyage déja cité, voulez-vous le modèle d'une Élégie aussi courte que touchante? vous la trouverez dans Euripide. Andromaque, transportée en Grèce, se jette aux pieds de la statue de Thétis, de la mère d'Achille : elle ne se plaint pas de ce héros; mais, au souvenir du jour fatal où elle vit Hector traîné autour des murailles de Troie, ses yeux se remplissent de larmes, elle accuse Hélène de tous ses malheurs, elle rappelle les cruautés qu'Hermione lui a fait éprouver; et, après avoir prononcé une seconde fois le nom de son époux, elle laisse couler ses pleurs avec plus d'abondance. » C'est peut-être le seul morceau remarquable de l'Andromaque d'Euripide, pièce assez médiocre, surtout comparée à la belle tragédie de Racine.

Il paraît que du temps d'Horace on recherchait encore sérieusement l'inventeur des vers élégiaques :

Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor,
Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.

Quoique pareille découverte ne fût pas de la

plus haute importance, les rhéteurs et les grammairiens n'auraient pas laissé fuir une si belle occasion de conjecturer. Peut-être eût-il mieux valu prendre simplement la peine d'entendre le vers d'Horace, et ne pas interpréter à faux, comme la plupart l'ont fait, le mot *exiguos*, lequel ne se rapporte pas aux limites du genre, mais bien à la brièveté du pentamètre qui termine le distique élégiaque.

Que Strabon attribue tour à tour la gloire équivoque de cette invention à Callinus ou à Mimnerme, il n'est pas moins vrai que le retour continuel du distique finit à la longue par fatiguer excessivement l'oreille. La nécessité de renfermer un sens complet en si peu d'espace, ajoute encore à la monotonie. Ce mètre, inégal quoique régulier, fut cependant appliqué dans la suite à de longs ouvrages d'une autre nature. On cite un poëte nommé Pigrès, qui s'était flatté d'embellir Homère en intercalant après chaque hexamètre de l'Iliade un petit pentamètre de sa façon. Il était possible d'obtenir le ridicule à moins de frais.

Plus heureux, nous ne sommes asservis à aucune mesure déterminée. L'oreille et le goût nous avertissent du mètre et du rhythme commandés par le sujet. Que notre Élégie soit en grands ou en petits vers, qu'on la divise en stances, qu'on la coupe par des refrains, elle n'en est que plus variée. Ce sont des avantages qu'elle possède parmi nous à défaut de quelques autres qu'on lui a ravis et qu'il est juste de lui restituer.

Pourquoi les Romains, imitateurs trop timides, n'ont-ils jamais essayé de la reproduire sous toutes ses formes? L'unité du genre leur eût-elle semblé préférable à sa diversité? Non, sans doute; les seules bucoliques de Virgile admettent, comme celles de Théocrite, plusieurs tons et plusieurs sujets. Élégiaque dans Alexis, dans Daphnis, dans Gallus, épique dans Pollion et dans Silène, pastoral dans tout le reste, il s'est affranchi des lois symétriques inventées à froid par la minutieuse médiocrité. Ne suffit-il pas que le sujet se rattache au genre par le ton général et par le choix des principales circonstances?

C'est dans ce choix qu'excellait Tibulle, Ti-

bulle appelé par Horace le juge de ses écrits. Quelle vérité, quel naturel ! Comme il aime sincèrement la vie champêtre! comme il la fait aimer! Ses descriptions de la campagne ne sont jamais chargées. Celles de Properce, beaucoup plus longues, ne sont pas toujours exemptes de recherche. On sent que l'un a besoin d'une digression poétique et brillante, que le seul besoin de l'autre est de retracer souvent l'objet de ses goûts paisibles. Le talent de Tibulle est tel qu'on se représente Tibulle lui-même, doux, simple et sans ambition. A la pureté, à l'élégance, à l'harmonie de ses vers, à leur air de facilité même, on doit juger qu'il les travaillait avec soin. Aussi ses contemporains le nommaient-ils *culte Tibulle*. On a reproché à notre grand Racine la monotonie de la perfection, ce qui m'a toujours paru assez étrange. Peut-être en modifiant cette idée la rendrait-on plus convenable à Tibulle, qui, n'étant pas comme Racine soutenu par l'intérêt dramatique, retombe sans cesse dans les mêmes formes, monotone à la fois par le rhythme, par les sujets, et même par l'analogie parfaite des

images. Le tour optatif, mouvement naturel aux cœurs tendres, est prodigué dans Tibulle, mais souvent avec tant de bonheur qu'on est forcé d'en pardonner l'abus. Il revient aussi avec complaisance sur les évocations magiques et autres détails mystérieux, très-compatibles avec la faiblesse et la crédulité de l'amour. Libre de soins, exempt d'affaires, sans liens à la ville, maître de jouir du calme des champs, Tibulle a dû beaucoup méditer, beaucoup rêver, puisqu'il a si peu produit dans cette plénitude de loisirs. Serait-ce que l'amour eût tellement occupé sa vie qu'il en fût devenu l'unique intérêt? Non; l'amour de Tibulle fut plutôt un sentiment doux qu'une passion violente. Properce était plus fécond; son ame était pourtant plus agitée : il passait continuellement d'un excès à l'autre, tour à tour divinisait et couvrait d'ignominie l'objet de ses feux, tantôt l'accablait de reproches, tantôt menaçait de le punir, et toujours finissait par lui demander pardon. Ces bizarreries, ces inégalités peignent l'amour tel qu'il est, et se prêtent surtout aux mouvements animés de la poésie. C'est l'unique avan-

tage qui balance l'infériorité générale de Properce à l'égard de Tibulle. Il est un âge où Properce paraît plus poete que son émule. Pourquoi? parce que l'on n'est frappé que des efforts qu'il faut pour l'être; parce que son fastidieux étalage d'érudition mythologique semble de la poésie lorsqu'il n'est, à vrai dire, que de l'emphase; parce qu'enfin l'inexpérience préfère à ce qui touche le but ce qui s'efforce de le dépasser. Toujours des comparaisons avec les amours de l'antiquité, comme si des amants pouvaient se comparer à d'autres qu'à eux-mêmes! Toujours des dieux entre Cynthie et Properce, comme s'il ne devait pas voir tous ses dieux en elle seule! Il avait bien senti le mérite particulier de Tibulle ce *froid* Boileau (puisqu'on a osé l'appeler ainsi) quand il disait avec tant de justesse et de grace,

> Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle.

Il reste à Properce des qualités précieuses, le feu, le mouvement, l'énergie. Si la multiplicité des digressions n'ajoutait trop souvent à la monotonie qu'il veut rompre, si le goût présidait plus fré-

quemment au choix de ses détails, si surtout le poëte se cachait mieux, les amateurs de parallèles se verraient condamnés à de longues incertitudes entre les deux rivaux, et la palme resterait long-temps suspendue. Mais n'est-il donc qu'une seule palme? n'est-il qu'une sorte de talent? Félicitons-nous de ce que la manière de Tibulle ne soit pas celle de Properce. Nous possédons deux plaisirs pour un, deux richesses pour une.

Properce a composé plus de quatre-vingts Élégies, et ne célèbre qu'une seule beauté. Tibulle n'a laissé que vingt-quatre Élégies proprement dites, puisque le quatrième livre, dont on lui a contesté l'ensemble, ne contient que le panégyrique de Messala en grands vers, des fragments la plupart médiocres, et enfin telle pièce qu'on rougirait d'attribuer à Tibulle. Eh bien! en si peu d'espace, il change quatre fois d'héroïne. Délie, Némésis, Néère et Sulpitie ont à peine le temps de se succéder. Un tel défaut d'unité doit essentiellement nuire à l'intérêt. Il suffisait au poëte de ne nommer qu'une seule femme dans ses vers,

dût-il en avoir aimé plusieurs dans sa vie. La fidélité poétique n'en exige pas davantage. Properce ne mérite ni ce reproche, ni un autre encore plus grave que je me garderai bien de spécifier.

Tibulle mourut jeune : Ovide, né le même jour que Tibulle, lui survécut pour le pleurer. Il lui consacra la plus touchante de ses Élégies, celle où il s'est le plus rapproché d'un si rare modèle. Cette pièce, jointe à sa *dernière nuit à Rome*, et à quelques morceaux épars, est tout ce qu'on a retenu des Élégies d'Ovide, qui, à cinquante ans, exilé en Scythie, on ne sait pourquoi, trouve le secret de rassurer ses lecteurs sur son sort, tant il badine ingénieusement avec sa douleur, tant il reste fidèle à l'esprit lorsque tout l'abandonne sur la terre. Consolons-nous : Ovide, poète élégiaque, ne nous eût pas donné ses brillantes *Métamorphoses*, chef-d'œuvre de poésie, admirable par une qualité qu'il ne semblait point admettre, l'art de la composition.

Je ne crois pas qu'il soit arrivé à d'autres qu'au P. Le Jay de donner aux Élégies d'Ovide la pré-

férence sur celles de Tibulle et de Properce : on voit que ce jésuite qui écrivait ordinairement dans la langue de Quintilien, n'avait guère que cela de commun avec lui. Je préfère encore le jugement sans conséquence d'un autre commentateur qui, au lieu de caractériser le talent de Catulle, aime mieux nous apprendre que ce poète avait le teint coloré, le nez médiocrement long et les dents fort blanches. A ces qualités il en joignait une non moins essentielle, celle de grand poëte. Le bel épithalame de Thétis et Pélée, est une des productions latines où la couleur grecque soit le mieux reproduite : ouvrage supérieur dans tous les temps, mais véritable phénomène, si l'on pense qu'il a précédé Virgile, et que Virgile s'en est enrichi. C'est enrichir aussi Catulle que de le réduire, comme le fait judicieusement M. de La Harpe, à une douzaine de pièces exquises, irréprochables sous le rapport du goût et des mœurs. Jetés au hasard dans un recueil anthologique, les seuls vers sur l'Oiseau de Lesbie eussent établi la réputation d'un poète ancien. Il travailla peu, et dès-lors il ne fit point ombrage.

Borner le nombre de ses succès, n'est-ce pas en quelque sorte passer une transaction avec l'envie? L'accent de l'Élégie, qui se fait sentir dans plusieurs passages de Catulle, est plus prononcé dans ses Adieux d'Ariane. Est-ce assez pour le constituer poète élégiaque? L'absence du rhythme consacré au genre, et la rareté des sujets qui s'y rapportent lui interdiraient-ils cette dénomination? Il faudrait donc l'exiler du domaine de l'Élégie, comme Platon bannissait les poètes loin de sa république, avec des couronnes et des parfums.

Je ne sais si je dois ajouter au nom des poètes élégiaques dont je viens de parler, celui de Gallus, leur contemporain et leur ami. A moins que les beaux vers composés pour lui par Virgile, dans la dixième éclogue, ne soient réputés sa propre richesse, sa célébrité sera douteuse. Peu de vers sont plus durement fabriqués que les siens : personne cependant n'en avait inspiré de plus doux.

Qu'un poète moderne essaie à varier les formes et les sujets de l'Élégie : on crie au nova-

teur, on lui oppose Tibulle et Properce ; c'est Tibulle et Properce qu'il invoquera pour exemple et pour appui de son système. On verra combien ils attachent de prix à la variété. La quatrième pièce du premier livre de Tibulle est-elle autre chose que l'ingénieux fragment du nouvel art d'aimer mis dans la bouche d'un dieu? Le ton, la forme, le cadre, tout est changé, et personne ne songe à s'en plaindre. La septième du même livre peint avec finesse les ruses, les subtilités de l'amour, prévient et embarrasse la jalousie par des aveux et des conseils : c'est une scène vive et piquante qui ne diffère de telle scène de Térence que par un accent plus poétique. Properce s'abandonne bien plus encore à la liberté de ses compositions. Tantôt il détaille dans une pièce entière les apprêts d'une pompe triomphale ; tantôt il représente les malheurs de l'avarice. Ici la fable de Vertumne ; là une lettre d'Aréthuse à Lycotas ; plus loin la défaite de Cacus. Certes, l'Élégie ne reconnaît point là ses sujets accoutumés ; elles sont pourtant classiques, elles se retrouvent dans les modèles. On ferait un

bon ouvrage sur les préventions littéraires et les préjugés poétiques.

Peut-être avec du temps, des soins, de profondes études et de longues méditations sur l'art, découvrira-t-on encore des sentiers nouveaux au milieu des routes anciennes. Ne désespérons pas du talent, si nous ne voulons pas qu'il désespère de lui.

Le caractère de l'Élégie est ordinairement simple et tempéré. Elle se compose d'une suite de circonstances intéressantes et naturellement exprimées. Même en chantant le bonheur, elle peut conserver la teinte de tristesse qui lui est propre. Ce mélange d'impressions opposées ajoute à son effet. Elle se plaît surtout au souvenir de ce qui n'est plus ; elle aime à consacrer, comme l'a dit un de nos poetes,

> Le regret du plaisir, et même de la peine.

il n'est point pour elle d'objet inanimé ; pour elle les ruines sont vivantes, la solitude est peuplée, et la tombe a cessé d'être muette. Évoqués par ses chants, des mânes chéris semblent, sous leur

forme première, revenir au jour pour s'entretenir avec elle. O l'ingénieuse allégorie que celle d'Orphée, qui retrouve Eurydice tandis qu'il la chante, et dont le bonheur s'évanouit avec le dernier son de sa lyre !

Les sujets passionnés ne conviennent pas moins à l'Élégie ; mais ils ne peuvent franchir un certain degré d'exaltation sans sortir des bornes prescrites. Les éclats de la fureur, les cris du désespoir lui sont interdits, ils détruiraient le charme de la tristesse. Tel admirable monologue de nos tragédies ne formerait qu'une Élégie assez ridicule, à peu près semblable aux amplifications connues sous le nom d'*héroïdes*, genre détestable et faux, qui se retrouve à deux époques bien marquées de la décadence des lettres. Si la vérité, si le naturel font l'essence de toute poésie, où doivent-ils dominer si ce n'est dans une sorte d'ouvrage où, selon le précepte du maître, il faut que le cœur parle seul ! La recherche, la déclamation, défauts partout condamnables, y seraient des vices odieux. L'esprit même, non cet esprit qui, nécessaire au talent, préside à l'or-

donnance de ses travaux en rapprochant des rapports éloignés, mais les saillies, les brillantes vanités du style, y rappeleraient le *pulcher assuitur pannus* dont parle Horace, et le *non erat hic locus.*

Je ne sais de quel compositeur on a dit : « Sa musique était douce et triste à la fois comme le souvenir du bonheur passé », ce qui me semble merveilleusement applicable à l'Élégie. L'échelle des tons qu'elle parcourt n'a pas besoin d'une grande étendue. Elle peut varier ses accents, mais qu'elle se garde bien de les forcer.

Les femmes sont les juges les plus délicats de ces convenances. Les plaintes emportées d'un amant les touchent moins qu'elles ne les effraient. Les cris d'un furieux repoussent jusqu'au fond de leur cœur un aveu prêt à s'échapper.

Quelques femmes de l'antiquité grecque (car il est remarquable qu'on ne cite, en poésie, aucune femme célèbre chez les Romains) obtinrent de brillants succès dans le style lyrique. Corinne triompha de Pindare lui-même; et l'on ne dit pas qu'elle fût belle. Par quelle contradiction singu-

lière celles pour qui les Muses semblaient avoir réservé les accents de la douce Élégie, n'ont-elles su que l'inspirer? Pourquoi ont-elles réussi de préférence dans un genre bien moins conforme à leur organisation? Une seule avait reçu de la nature les germes brûlants de la poésie la plus audacieuse, la plus sublime : la désigner ainsi, c'est avoir nommé l'immortelle Sapho. Si son ame trop active avait pu se reposer quelques instants sur elle-même, si l'amour n'eût consumé avant l'âge son talent et sa vie, Sapho serait assise au premier rang des poëtes élégiaques. Que de mouvement, que de chaleur dans cette Ode à Vénus, que Vénus même eût dictée! Quel désordre plein de charme, quel abandon passionné dans ce petit nombre de fragments dont la suite nous est dérobée, ou plutôt sortis sans suite d'une ame orageuse qui les laissait échapper et n'y revenait plus! Quelques vers, jetés comme au hasard, retracent plus vivement ses impressions que ne l'eût fait la pièce la plus détaillée. D'un trait, elle forme un tableau : on la voit, on l'entend, on la reconnaît, non-seulement à son lan-

gage, mais à son regard, à son maintien. Quelle est cette jeune fille, qui n'est belle que du sentiment qui l'anime; qui, l'air distrait, les yeux chargés d'amour, pâlit et rougit presqu'à la fois; qui, assise à côté de sa mère, cherche autour d'elle un objet absent, laisse tomber sa tâche imparfaite, et s'écrie : « O ma mère! ma mère! « mon travail s'échappe de mes doigts; un nuage « est sur mes yeux; je me soutiens à peine »? C'est elle, c'est Sapho languissante, respirant le plaisir et l'amour, et brûlant de combler ses désirs ou du moins de les tromper. Notre admirable Racine a imité d'elle ce beau mouvement de Phèdre, comme elle en proie aux fureurs de Vénus :

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je à travers une noble poussière
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière!

On a souvent cité ces vers comme un modèle du ton de l'Élégie. Je trouverai bientôt l'occasion d'examiner combien y eût excellé le talent supérieur de Racine. Je reviens à Sapho, pour regretter qu'elle ne se soit pas livrée à une sorte de

composition où l'appelaient spécialement la nature de son génie et la situation de son ame. Alors, comme on le dit en termes positifs, on eût pu dire, figurément, qu'elle avait ajouté des cordes à la lyre ; elle eût joint à l'honneur d'introduire un rhythme nouveau le mérite de donner une existence nouvelle à un genre d'Élégie qu'elle eût aussi décoré de son nom. O! quels sons douloureux et tendres seraient sortis de sa lyre amoureuse et désordonnée! Rochers de Mytilène! promontoire de Leucade! vous retentiriez encore de ses derniers accents! arrivés jusqu'à nous, ils seraient tout ensemble le modèle et le désespoir de qui veut chanter l'amour.

Depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, pas une femme ne se présente dans la carrière élégiaque ; et pour en trouver une, il ne faudrait pas moins qu'une foi parfaite aux productions moins autographes qu'hypothétiques de Clotilde de Surville. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est la grace spirituelle et naïve de la plupart de ces pièces, écrites en langage demi-vieux, remarquables d'ailleurs par des détails, des imitations et

des rimes de fraîche date. Madame Deshoulières nous a donné, sous le nom d'idylle, une Élégie charmante :

> Dans ces prés fleuris
> Qu'arrose la Seine,
> Cherchez qui vous mène
> Mes chères brebis, etc.

Cette pièce me paraît fort au-dessus de ses autres allégories, où elle abuse constamment de l'antithèse. Ici, tout est simple, naturel et touchant. Le rhythme lui-même est celui de la douleur qui ne peut soutenir long-temps sa voix, et qui l'abandonne.

De nos jours, quelques auteurs du sexe des Muses ont fait une heureuse exception à la loi commune. Elles avaient à triompher de plus d'un obstacle. Le penchant naturel aux femmes, d'exprimer les moindres circonstances, parce que toutes ont du prix pour elles, pouvait, dans leurs ouvrages, détruire l'effet de l'ensemble par la multiplicité des détails. Une difficulté plus grande se présente à celles qui, cédant au besoin de consacrer leurs souvenirs, rappellent ce qu'elles

ont inspiré, ce qu'elles ont senti; sujets délicieux, sans doute, mais plus bornés pour elles que pour nous. C'est une privation qui leur est imposée par leurs qualités mêmes. Cette pudeur, la première de leurs graces, les condamne à ne célébrer de l'amour que l'espérance ou le regret. Ont-elles retracé les premiers troubles d'une ardeur naissante, la puissance d'un premier regard, le charme d'un premier aveu, elles éprouvent l'embarras de poursuivre; leur main timide soulève à peine le voile qui protège les tendres mystères. Elles n'osent parler de l'amant heureux sans rougir; mais elles regrettent l'amant ingrat, quoique ce regret soit l'aveu d'une faiblesse passée. Elles semblent ainsi n'avoir le droit de chanter que le bonheur qui n'est pas encore et le bonheur qui n'est plus.

Ce n'est pas que l'amour passionné s'asservisse toujours, même chez les femmes, aux lois d'une réserve rigoureuse. Qu'Héloïse, adorant l'ombre d'un amant qui respire encore, se livre dans ses lettres brûlantes à tous les mouvements d'une ame bouleversée; qu'elle préfère à Dieu celui qui

n'est plus même un homme : qu'elle le poursuive de ses feux jusqu'au pied des autels; le délire de ses expressions trouve son excuse dans l'excès de son infortune. Quoique fort savante, Héloïse n'est point auteur; elle ne compose pas, elle écrit : elle écrit à celui qui ne veut plus, qui ne doit plus l'entendre. Son éloquence est dans son désespoir. Jamais la plainte ne s'était élevée à un tel degré d'exaltation et de force; mais combien elle est plus pénétrante encore, lorsque, fatiguée de ses emportements, elle retombe dans l'abattement extrême qui succède toujours aux convulsions de la souffrance! Comme alors les doux souvenirs du passé s'unissent douloureusement aux angoisses de la situation présente! qu'ils laissent dans l'ame une impression profonde et triste, ces détails d'une vie autrefois paisible, ces retours amers vers des temps qui ne reviendront plus! Honneur à l'illustre Pope, qui a reproduit sans les affaiblir, et en les embellissant quelquefois, les traits énergiques ou attendrissants des lettres originales! Colardeau, si heureusement né pour la poésie, a su répandre un

charme inexprimable dans plusieurs parties de son imitation. Pourquoi faut-il que le froid philosophisme l'ait forcé de sacrifier à son idole quelques-unes des images religieuses si analogues à la mélancolie du cloître! Apparemment le philosophisme porte malheur; car les vers qui remplacent les morceaux supprimés ne sont plus d'un poète, plus même d'un versificateur : pesamment sentencieux, péniblement abstraits, ils se traînent sans vigueur et sans grace; mais ils plaisaient fort aux encyclopédistes.

Dans cette Épître à jamais célèbre, le poète anglais a donc réuni le double avantage d'être souvent supérieur en imitant, et de conserver plus souvent encore la même supériorité sur son imitateur. On lui doit également une Élégie intéressante sur la mort d'une jeune Lady.

Les Anglais possèdent un assez grand nombre d'Élégies morales, parmi lesquelles on distingue celle de Gray, intitulée *le Cimetière de Campagne.* Son mérite ne consiste pas moins dans la composition que dans les détails; éloge rarement applicable aux productions de la poésie anglaise.

Les autres nations ont faiblement contribué aux progrès de l'Élégie. Les Allemands, par leurs mœurs, leurs habitudes, sembleraient destinés à y réussir; mais leur manière trop détaillée, trop minutieuse s'y retrouve, comme dans leurs romans. Cette foule de détails purement domestiques n'a guère de prix que pour eux, et touche médiocrement le lecteur désintéressé. La plupart des Élégies italiennes sont la paraphrase plus ou moins brillante des sonnets souvent trop spirituels de Pétrarque. Quant à l'Espagnol, il se plaît trop à faire parade de sa douleur, pour la restreindre à des plaintes touchantes et mesurées. Si deux modernes dont les noms ne se séparent plus, n'avaient cultivé parmi nous les fleurs dont se couronne l'Élégie amoureuse, il resterait encore sur notre fécond Parnasse un champ stérile.

Clément Marot, quelquefois si naïf et si tendre, se montre aussi froid que maniéré dans l'Élégie. Il n'en a guère saisi le ton et le sentiment que dans celui de ses madrigaux qui finit ainsi :

Je n'ai pas eu de vous grand avantage;
Un moins aimant aura peut-être mieux.

Et dans une autre petite pièce terminée avec tant de grace par cette apostrophe à l'Amour :

> Je t'ai servi sur tous les dieux.
> Oh! si l'on pouvait deux fois naître,
> Comme je te servirais mieux!

J'ajouterai encore pour exemple ce refrain d'une de ses chansons :

> C'est la première,
> C'est la dernière
> Que j'ai servie et servirai.

Ronsard, trop méprisé par quelques poètes qui ne l'ont pas lu, et trop imité par quelques autres, a aussi composé des Élégies, dont l'une est rappelée dans les notes de ce volume. On y reconnaît le poète qui, nourri des anciens, n'eut d'autre tort que de vouloir s'exprimer comme eux. Ce ne sont ni les idées ni les images qui lui manquent. Des mauvais vers de Ronsard, on ferait aisément de fort bons vers grecs ou latins. Il paraît avoir pensé dans ces deux langues.

On eût dit que les poètes ses contemporains et leurs successeurs, se disputaient, dans l'Élégie,

le prix du ridicule. Les uns, niaisement ampoulés, comparaient leur belle à tout ce qui existe de beau dans la nature, et, bien entendu, lui réservaient toujours l'avantage; les autres, beaucoup plus gais qu'ils ne croyaient l'être, démontraient leur passion en termes et en formules scolastiques. Tous enfin prétendaient à la finesse : il ne tenait pas à eux qu'ils n'eussent presqu'autant d'esprit que les bergers de Fontenelle.

Après avoir traversé plusieurs siècles sans rencontrer une Élégie française digne d'être citée, il faut se résigner à n'en trouver, pour ainsi dire, qu'une seule dans le grand siècle; quoique fort distinguée, elle fait encore plus d'honneur aux lettres qu'à la poésie : elle est plutôt encore une belle action qu'un bel ouvrage. Je veux parler de la courageuse Élégie de La Fontaine, sur la disgrace de Fouquet. On sait *par cœur* (et jamais expression ne fut plus convenable), ce vers échappé de l'ame :

Et c'est être innocent que d'être malheureux.

L'ame de La Fontaine était formée pour l'Élégie.

Un fonds de tristesse, aussi naïve que sa gaîté, se fait sentir dans ses Fables inimitables. Que de sentiments naturels semés avec mélancolie au milieu de ses récits les plus animés ! S'il commence à dépeindre

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre...

après ces beaux vers, si, reprenant le ton de la fable, il poursuit gaîment :

La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Faisait aux animaux la guerre;

bientôt il ajoute, avec un rare bonheur :

Les tourterelles se fuyaient;
Plus d'amour, partant plus de joie,

C'est le premier trait du tableau, mais qu'il est vif et profond ! Pour forcer les tourterelles à se fuir, il fallait, en effet, que le danger fût extrême. La réflexion du second vers est charmante; elle n'appartenait qu'à La Fontaine. Pour ne pas multiplier les citations, je renvoie à la fable admirable des Deux Pigeons. Qui peut lire sans être

ému le discours adressé par son ami au pigeon voyageur :

Je ne rêverai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste?

Et le reste, renferme une idée ravissante. Ce reste est tout pour un pigeon, et l'on devine que c'est l'amour. Je passe les traits du récit pour arriver à l'épilogue de ce petit poème, où le narrateur, par un retour naturel sur ses propres affections, s'écrie :

Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète!
Ah! si mon cœur osait encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus le charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

Après des vers semblables, il faut fermer le livre et rêver. L'Élégie est là tout entière.

Un spirituel académicien (1), qui a fait aussi

(1) M. le duc de Nivernois.

des Fables (fables très-jolies, surtout lorsqu'il les récitait), a laissé un fort long discours sur l'Élégie, que je n'ai point lu, et des Élégies à sa femme, que, par malheur, je ne lui ai point entendu réciter.

L'esprit est loin de suffire à l'Élégie; le talent même n'y suffit pas toujours; pour rapprocher les exemples, qu'il me soit permis de franchir quelque espace, et de rappeler les essais élégiaques d'un poète (1) justement célèbre à plus d'un titre, et dont notre époque doit s'honorer, tout en signalant ses erreurs. Des imitations souvent heureuses de Tibulle et de Properce; des vers bien faits, mais trop ambitieux; des expressions fortes, mais hors du genre; des tours hardis, mais forcés, et plus latins que français; l'attirail usé de la vieille poésie, qui n'est pas la poésie antique; un style laborieux et tendu; quelquefois de l'élégance, rarement de la grace, presque jamais de naturel; et, à travers les fautes, des morceaux qui étincellent de beautés : tel est à

(1) Le poète Lebrun.

peu près le jugement qu'en a porté la critique la moins rigoureuse, et que je crois même avoir encore adoucie. On avait aussi remarqué que l'auteur exprimait avec plus d'effort les passions douces que les mouvements d'une ame irritée. La dernière de ses Élégies en est la preuve : elle s'adresse à Némésis, non l'une des beautés chères à Tibulle, mais la déesse implacable des vengeances. Jamais la virulence de la haine ne fut poussée plus loin que dans cette pièce brûlante de verve et d'animosité. Jamais la satire ne frappa ses victimes d'un fouet plus sanglant. Mais quelles victimes avait choisies le poète, le poète élégiaque!

Si beaucoup de poèmes prennent le titre d'Élégies sans en avoir le caractère, beaucoup aussi, sans en porter le titre, sont des Élégies véritables : les exemples s'offrent en foule dans la *Bérénice* du tendre Racine. Eh ! qui mieux que Racine eût plié sa voix aux accents d'une Muse qui semblait particulièrement la sienne! Quelle mélancolie, quelle solitude il exprime en ce seul vers :

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!

Toute la résignation d'un amour sincère et malheureux, tout son désintéressement furent-ils jamais mieux retracés que dans le rôle de Titus, qui, depuis cinq ans, brûle pour Bérénice :

Sans oser rien prétendre
Qu'un instant à la voir et le reste à l'entendre.

Qui peut retenir ses larmes, en répétant avec les filles d'Israël :

O rives du Jourdain! O champs aimés des cieux!
Sacrés monts! fertiles vallées,
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

La souplesse naturelle aux grands talents, et son exquise organisation poétique, eussent élevé Racine au-dessus même de Tibulle. Supérieur dans la tragédie, il s'est encore distingué, comme sans y songer, dans quatre genres (1) de diverse nature, dont un seul lui eût fait un nom.

Parmi les pièces qui, pour le ton et le sujet,

(1) La poésie lyrique, la comédie, l'épigramme, la prose polémique.

semblent appartenir à l'Élégie, il faut citer l'ode de J. B. Rousseau, imitée du cantique d'Ézéchiel: *J'ai vu mes tristes journées;* les vers de Chaulieu sur Fontenay; les stances délicieuses de Voltaire: *Si vous voulez que j'aime encore;* ses adieux aux Mânes de Génonville; les strophes si connues de cette ode, qui fut en quelque sorte le chant de mort du malheureux Gilbert: *Au banquet de la vie, infortuné convive;* et enfin tant d'autres productions où règne, comme dans certaines odes d'Horace, une aimable et rêveuse philosophie.

Mais pourquoi différer encore à citer deux noms si chéris de la Muse des amours? Pourquoi retarder l'hommage que réclament à la fois deux poètes contemporains, diversement remarquables dans un genre pareil? Nés sous le même climat, réunis par les mêmes goûts, ambitionnant la même palme sans jalousie, on pourrait appliquer à Bertin et à Parny les vers où Virgile annonce deux jeunes pasteurs rivaux dans l'art du chant:

Arcades ambo.

Tous deux portaient en même temps la lyre et

l'épée; mais le sort voulut que la carrière des armes ne fût pour eux que celle des plaisirs. Ils oubliaient sous les ombrages de Feuillancour les bananiers de leur patrie, et regrettaient peu *l'Isle-de-France* aux joyeux soupers de *la Caserne* (1). Abandonnés aux goûts nonchalants de leur pays, ils ne donnaient encore aux Muses que ce qu'ils appelaient leurs moments perdus, c'est-à-dire les courts intervalles qui séparaient les festins et des plaisirs plus doux; mais Parny se vit à regret forcé de repasser les Tropiques, il partit : Éléonore et l'amour l'attendaient dans son île. Trop près du bonheur pour le bien chanter, il le goûtait en silence. Ce ne fut qu'après un long terme, et dans le calme de la solitude, qu'il essaya de rendre présent ce qui n'existait plus que dans ses souvenirs. L'apparition d'un petit nombre de ses pièces érotiques fut, à cette époque, une espèce de prodige. L'Amour, longtemps travesti dans les vers cavaliers des gens du

---

(1) Réduit où se réunissait la cohorte d'Épicuriens décorée du ruban gris de lin.

bel air, s'étonna de retrouver ses traits et son langage : les graces du naturel prévalurent sur les manières du faux bel-esprit, et l'école du persifflage ne parut bientôt plus que celle du ridicule.

Les premiers succès de son ami échauffèrent l'imagination de Bertin. Les entretiens de Parny achevèrent de l'enflammer. Comme ce général qui se disait tous les jours : « Je veux être un « grand capitaine, » Bertin se répétait : « Je serai « un poète élégiaque. » Il se retira dans une campagne, seul avec Tibulle, Properce, Catulle, Ovide, et Horace; les lisant, les relisant sans cesse, la plume à la main, il traduisit en vers leurs passages les plus saillants, les refondit en un corps d'ouvrage, et de ses emprunts parvint à se faire un fonds. Parny, plus sobre dans ses imitations, n'empruntait aux poètes anciens, quelquefois même aux prosateurs modernes (1), qu'un petit nombre de traits délicatement choisis, mais que la nature lui eût offerts sans leur secours, car il avait ressenti une passion profonde. Plus souvent

(1) Surtout à J. J. Rousseau.

heureux, Bertin n'aimait que le plaisir. Parny, plus sensible et plus tendre, semblait en quelque sorte n'aimer dans l'amour que l'amour même. De leurs impressions diverses dut résulter la différence de leurs talents. On sent que l'un retrace fidèlement et dans leur ordre naturel les circonstances, les vicissitudes d'un amour qui n'a rien d'imaginaire. On s'aperçoit que l'autre, s'il est permis de le dire, s'arrange pour être passionné; qu'il réunit les traits épars de sa vie amoureuse pour en former un ensemble et se composer une amante poétique de vingt maîtresses réelles. Il prend ses détails tantôt dans son esprit, tantôt chez les anciens; et tour à tour on reconnaît l'amour inventé ou l'amour traduit. Sans doute on aime à rencontrer dans ses lectures quelque heureuse imitation de l'antiquité; mais on ne saurait les employer avec trop de retenue dans les vers érotiques destinés surtout aux femmes et aux gens du monde. L'une des plus belles Élégies de Bertin commence par ce superbe mouvement:

Elle est à moi. Divinités du Pinde!

De vos lauriers ceignez mon front vainqueur ;
Elle est à moi.

Malheureusement il ajoute :

Que les maîtres de l'Inde
Portent envie au maître de son cœur.

Il s'agit bien des *Maîtres de l'Inde!* La comparaison est toute latine, en supposant qu'il y ait comparaison entre les maîtres d'un pays et le maître d'un cœur. Je ne parle pas de l'étrange effet du *Pinde* et de *l'Inde* qu'on semble avoir fait rimer par gageure. On ne trouverait pas une seule faute semblable dans le rival de Bertin. Lors même qu'il demeure dans la région tempérée de la poésie, son vers, toujours élégant, renferme un sentiment si naturel qu'il perdrait quelque chose à devenir plus poétique. Il descend à l'extrême simplicité sans jamais tomber dans le prosaïsme. Bertin, dont le style est quelquefois plus élevé, ne s'abaisse presque jamais que par une chute. Veut-il exprimer l'effet que produisit un jour sa maîtresse paraissant au spectacle, il s'en acquitte par cette ligne de prose familière :

On lui battit des mains, on la prit pour la reine.

A-t-il à décrire l'instant mystérieux qui précède le bonheur d'une nuit d'amour; affectant une simplicité que je n'ose qualifier, il représente la belle Eucharis,

Laissant tomber sa jupe, et soufflant la lumière.

J'ai rappelé quelques-uns de ses défauts, sans parler encore de ses qualités. Elles sont nombreuses. Le mouvement, la chaleur, la force, le ton passionné, l'accent poétique à un degré fort éminent, caractérisent ses Élégies, dont la plupart mériteraient mieux le nom de pièces érotiques. Parmi celles dont le titre est justifié, l'on doit remarquer les *Adieux de l'auteur à une terre qu'il vient de vendre.* Cette pièce d'une certaine étendue décélerait à elle seule tout un poète. Parny peut-être n'eût pas, dans le même genre, soutenu si long-temps son style à la même hauteur. Mais la justice distributive oblige en même temps à déclarer que Bertin reste bien loin de son émule pour le naturel, pour l'abandon, pour le charme : le charme! qualité plus indéfinissable encore que

la grace, et qui assure l'empire du talent comme celui de la beauté. Ainsi que nous l'avons dit à propos de Tibulle, le chantre d'Éléonore excellait surtout dans le choix des circonstances attachantes. Nul poète ne possédait mieux cette mesure parfaite, ce sentiment délicat des convenances, qui enseigne ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire, ce que l'on peut offrir aux yeux et ce qu'on doit laisser sous un voile. Plus voluptueux par la décence même, il laisse au plaisir l'attrait du mystère, et à l'abandon les graces de la pudeur; il n'effarouche pas, il captive. L'expression de son bonheur est encore moins vive que tendre; celle de sa douleur est triste sans emportement. Properce, soupçonnant la foi de Cynthie, éclate en imprécations. Perdant Éléonore, que l'hymen va lui ravir, Parny ne l'accuse point; il forme pour son bonheur des vœux qu'il craint de ne pas voir exaucés. Quel est le plus touchant de l'amant qui se plaint et menace, ou de celui qui souffre, gémit, et pardonne? Si je ne m'abstenais de citations, je les puiserais sans nombre dans cet admirable dernier livre, ordonné si parfai-

tement, et le seul que l'auteur ait qualifié du nom d'*Élégies*. Faut-il que les derniers chants des *Amours* soient presque toujours des accents de regret! Fidèle à ses douloureux souvenirs, celui qui fut l'amant d'Éléonore revient souvent à elle, dans les sujets qui s'en éloignent le plus, et ses retours sur le passé retracent avec un sentiment profond ce *céleste enchantement des premières amours* que le temps et l'âge ne peuvent effacer. J'ai déja beaucoup loué Parny; les sujets d'éloges ne sont pourtant pas épuisés. Il me reste à lui tenir compte de la correction soutenue, de la pureté constante du style; de la justesse, de la propriété des termes; du respect scrupuleux pour la langue; et surtout de l'art qui préside à la composition de ses moindres tableaux, art difficile qui redouble l'intérêt des détails et leur prête un nouvel éclat en les plaçant dans un jour plus favorable. Ces qualités, jointes à celles que j'ai déja fait valoir, ont mérité à l'auteur vivant le beau nom de *classique*, décerné à si peu d'écrivains et seulement après leur mort. A l'exemple des grands modèles, il ne produisait rien sans

l'avoir long-temps médité. Il avait étudié profondément les difficultés et les ressources de son art. Une sage économie augmente encore ses richesses. Loin de prodiguer les beautés hors de leur place, il les distribue avec goût, avec réserve. Et toutefois le savant procédé du poète n'ôte rien à la grace, à la mollesse, au naturel; il a toujours l'air de s'abandonner; et nulle image ne lui convient mieux que celle où La Fontaine représente l'Aurore

Laissant tomber des fleurs, et ne les semant pas.

Je m'arrête, pour qu'un simple examen ne ressemble pas à un panégyrique. J'ai connu Parny; mais le tendre attachement qui m'unissait à lui n'a pas influé sur mon témoignage. Ceux qui ne l'ont point connu en ont parlé comme moi. J'ai seulement cherché à caractériser d'une manière plus précise les traits de son précieux talent.

Condamné à rappeler un moment la pensée sur mes Élégies, je sens combien la transition sera brusque; mais, grace à l'amitié dont Parny daigna m'honorer, grace aux leçons que j'ai re-

cueillies dans ses entretiens, parler de moi, de mes ouvrages, ce sera, pour ainsi dire, parler encore de lui. Il me répétait, comme à tous les jeunes poètes : « La poésie s'use; il faut la ra-« jeûnir par des images nouvelles. Retracez d'au-« tres mœurs, peignez une autre nature. » J'ai profité de ses conseils. Un livre de mes Élégies est composé de sujets choisis dans une nature étrangère. Les uns (et c'est le plus grand nombre) sont élégiaques par le fond; les autres le deviennent par la forme. Qu'on me permette de rappeler sommairement quelques-uns de ces sujets. L'Arabe qui pleure la mort de son coursier fidèle; la belle Insulaire qui, pour se dérober aux poursuites d'un roi dont elle est aimée, se réfugie sous l'ombrage qui donne la mort, et meurt fidèle à son amant; la Persane qui, abandonnée par le chasseur, compare tristement son sort à celui de la gazelle qu'il a blessée, et dont elle cherche à guérir la blessure; la jeune fille pleurant une colombe qui succomba pour elle en remplissant un message d'amour; le pauvre nègre, entonnant sa chanson d'esclavage, et rejoignant

aux cieux sa femme et son fils, morts de douleur : telles sont les principales scènes que j'ai choisies. Je le demande, l'Élégie en offre-t-elle beaucoup qui soient plus analogues à son caractère ? Si le personnage y prend la place du poète, la forme en est plus dramatique. Si l'action se passe loin de nous, elle en est plus neuve, les détails en sont plus variés; ils conservent quelque chose de primitif qui rafraîchit l'imagination et renouvelle la poésie. Les littérateurs, qui ont examiné ces divers morceaux ont bien voulu leur accorder le mérite de la couleur locale, et celui d'un intérêt doux; ils n'ont contesté que sur le titre, auquel, j'en conviens, je n'attache qu'une assez médiocre importance. J'oserai seulement faire observer que la nouveauté ne peut déplaire quand elle ne présente rien de bizarre; qu'ici elle consiste uniquement dans le cadre, et qu'enfin il est inutile de chercher une dénomination nouvelle, puisqu'une Élégie d'un nouveau genre demeure toujours une élégie.

Quoi qu'il en soit, je cède sans effort et par conséquent sans mérite, à l'opinion du petit

nombre. Je renvoie à la fin du recueil, sous le nom de *Chants et Récits élégiaques*, les pièces qui composaient le second livre, devenu par là le troisième. J'ai ajouté aux deux premiers plusieurs Élégies nouvelles. Je ne me dissimule pas qu'une série de morceaux différents sur un fond unique, habilement modifié, est plus attachante que les pièces dont l'intérêt plus born commence et finit avec elles. J'ai mieux aimé cependant m'exposer à ce danger qu'à celui de la concurrence.

Le même principe m'a dirigé dans la composition des Élégies antiques. Pour tenter d'être neuf, j'ai remonté jusque chez les anciens. « C'est en me pénétrant de la substance des grands maîtres, que j'ai essayé de reproduire les naïves beautés de leurs ouvrages, et, si j'ose m'exprimer ainsi, ce parfum d'antiquité qui s'en exhale (1). » L'Élégie antique offre peu de modèles, il est vrai : mais quelques restes de ces trésors ensevelis par les âges, mais le témoignage éclairé de

(1) Extrait de l'Avertissement d'une première édition.

quelques graves écrivains, nous en ont transmis le caractère. J'ai cité, au commencement de ce discours, un passage où l'Élégie compte parmi ses nombreuses attributions celle de déplorer *les infortunes d'un personnage de l'antiquité*. Cette dernière sorte de sujets dont un fragment de Simonide sur *Danaé* nous a conservé l'exemple, avait pour les Grecs un attrait inexprimable. Ceux de nos journalistes, qui m'en attribuaient la nouveauté, me faisaient assurément beaucoup d'honneur. Du reste, il est aisé de concevoir que des gens de goût, particulièrement versés dans la littérature latine, s'étonnent de voir le nom d'Élégie s'attacher à des productions qui ne leur rappellent pas toujours les sujets et la manière de Tibulle et de Properce. Aussi n'ai-je pas imité les Latins, mais les Grecs. Le genre de leurs Élégies nous était connu; je ne crois pas m'en être écarté. Je souhaite au moins que l'on daigne reconnaître dans quelques parties de l'ouvrage mon respect pour le goût et mon amour pour les classiques.

ÉLÉGIES.

LIVRE PREMIER.

ÉLÉGIES.

LIVRE PREMIER.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :

« Bois que j'aime, adieu, je succombe.
Votre deuil a prédit mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je lis un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,

Tu m'as dit : Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Et c'est pour la dernière fois.
La nuit du trépas t'environne ;
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau.
Et je meurs ! De sa froide haleine
Un vent funeste m'a touché,
Et mon hiver s'est approché
Quand mon printemps s'écoule à peine.
Arbuste en un seul jour détruit,
Quelques fleurs faisaient ma parure,
Mais ma languissante verdure
Ne laisse après elle aucun fruit.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Voile aux yeux ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée
Si mon amante désolée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne.... et sans retour !

La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe.
Mais ce qu'il aimait ne vint pas
Visiter la pierre isolée :
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.



LA MÊME,

AVEC DES CHANGEMENTS DE L'AUTEUR.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Et dans le vallon solitaire
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune homme, seul, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :

« Bois que j'aime, adieu... je succombe.
Ton deuil m'avertit de mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Et c'est pour la dernière fois.
La nuit du trépas t'environne ;
Plus pâle qu'une fleur d'automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.

Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau. »
Et je meurs! De la vie à peine
J'avais compté quelques instants;
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Et, couvrant ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère,
La place où je serai demain.
Mais si mon amante voilée
Aux détours de la sombre allée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un faible bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne... et sans retour!
Sa dernière heure fut prochaine:
Vers la fin du troisième jour,
On l'inhuma sous le vieux chêne.
Sa mère (peu de temps, hélas!)
Visita la pierre isolée;
Mais son amante ne vint pas:
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

L'ANNIVERSAIRE.

HÉLAS! après dix ans je revois la journée
Où l'ame de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne : j'écoute... O regrets! ô douleurs!
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père :
On retenait mes pas loin du lit funéraire;
On me disait : « Il dort; » et je versais des pleurs.

Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon ame navrée,
        Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir.

        Je voyais l'ombre auguste et chère
        M'apparaître toutes les nuits;
        Inconsolable en mes ennuis,

Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci;
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père,
Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi! »
Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah! quand la pâle automne aura jauni les bois,
O mon père! je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
        Sur ces bords que la Somme arrose,
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose :
        J'irai d'une modeste fleur
        Orner ta tombe respectée,
Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
        Redire ce chant de douleur.



A UN BOSQUET.

Salut, bosquet délicieux,
Planté par la main du mystère;
Toi dont le voile officieux
Rendit la pudeur moins austère
Et l'amour plus audacieux!
Qu'à tes voluptueux ombrages
L'hiver épargne ses outrages,
L'été, sa dévorante ardeur;
Qu'il échappe au vent des orages,
Au fer tranchant de l'émondeur.
Que l'amoureuse Philomèle
Ne chante que sur tes ormeaux;
Et que la houlette fidèle
Défende la branche nouvelle
Contre l'insulte des troupeaux.
Puisse l'abeille murmurante
Préférer ta feuille odorante

Même au calice de la fleur !
Puisse enfin toute la nature
Protéger ta fraîche verdure,
Et te payer de mon bonheur !

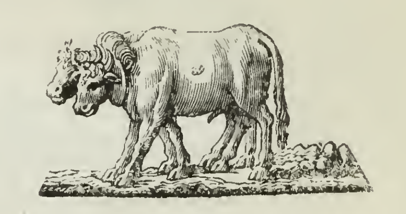


LA DEMEURE ABANDONNÉE.

Elle est partie! hélas! peut-être sans retour!
Elle est partie; et mon amour
Redemande en vain sa présence.
Lieux qu'elle embellissait, j'irai du moins vous voir!
A sa place j'irai m'asseoir,
Et lui parler en son absence.

De sa demeure alors je reprends le chemin;
La clé mystérieuse a tourné sous ma main.
J'ouvre... elle n'est plus là : je m'arrête, j'écoute...
Tout est paisible sous la voûte
De ce séjour abandonné.
De tout ce qu'elle aimait je reste environné.
L'aiguille qui du temps, dans ses douze demeures,
Ne marque plus les pas, ne fixe plus le cours,
Laisse en silence fuir ces heures
Qu'il faut retrancher de mes jours.
Plus loin, dans l'angle obscur, une harpe isolée,
Désormais muette et voilée,

Dort, et ne redit plus le doux chant des amours.
Sous ces rideaux légers, les songes, autour d'elle
        Balançant leur vol incertain,
Des souvenirs du soir charmaient, jusqu'au matin,
Le paisible sommeil qui la rendait plus belle.
        Sur ce divan, étoilé d'or,
        Qu'inventa l'opulente Asie,
        De ses cheveux je crois encor
        Respirer la pure ambroisie.
Je revois le flambeau qui près d'elle veillait
        A l'instant où sa main chérie
        Traça dans un dernier billet
        Ces mots : « C'est pour toute la vie... »
Mots charmants! O! déja seriez-vous effacés?
Ne resterait-il plus à mon ame flétrie
Qu'un regret douloureux de mes plaisirs passés?



LA PROMESSE.

Il est donc vrai! tu veux qu'en mon lointain voyage
Sous le ciel d'Orient j'emporte ton image;
Et d'un espoir douteux abusant mon amour,
Ta bouche me promet les baisers du retour.
Du retour!... Tu l'as vu cet éclatant navire!
Et sa poupe et ses mâts de fleurs étaient ornés;
En ses pavillons d'or il tenait enchaînés
Et la fortune et le zéphyre.
Avant peu, disait-on, il reverra le port.
Eh bien! les jours ont fui. L'inquiète espérance
A l'horizon des mers cherche en vain sa présence,
Il ne reviendra plus. Si tel était mon sort!
Hélas! du voyageur la vie est incertaine!
S'il échappe aux brigands de la forêt lointaine,
Le désert l'engloutit dans les sables profonds,
Ou sur d'âpres chemins les coursiers vagabonds
Dispersent de son char la roue étincelante,
Et brisent sa tête sanglante
Au penchant rapide des monts.

Et je pars! Ah! détourne un funeste présage,
Et pour moi désormais les cieux s'embelliront;
Et dans mon fortuné voyage
Je verrai, pure et sans nuage,
L'étoile du bonheur rayonner sur mon front.



LE SOUVENIR.

Près des ombrages où Vincenne
Voyait le plus saint de nos rois
Dicter ses pacifiques lois
Sous les ombrages d'un vieux chêne,
Il est un modeste hameau
Que j'habitai long-temps près d'elle,
Et que cette amante fidèle
Abandonna pour le tombeau.
Salut, verte colline, à mes yeux si connue!
Salut, triste et longue avenue,
Que je traversais à grands pas,
Lorsque de la cité prochaine
Je hâtais mon retour, pour recueillir, hélas!
Les restes précieux d'une vie incertaine
Que me disputait le trépas!
Voici la route détournée
Où de nos projets d'hyménée
Elle aimait à s'entretenir,
Et, déja du sort condamnée,

Sur les bords du cercueil me parlait d'avenir.
Alors, errait sur son visage
Un languissant sourire... et moi,
Voyant son calme avec effroi,
Avant l'heure d'hymen, je pleurais mon veuvage.
Mais sur ce vert rocher qui s'élève à l'écart,
Entre le bois et la colline,
N'ai-je pas entendu la clochette argentine
De la chèvre errant au hasard?
J'approche... O souvenir! c'est elle
Qui mêlant ses secours aux vains secours de l'art,
Dans un sein desséché répandait, mais trop tard,
Les doux trésors de sa mamelle.
Garde ton lait chèvre fidèle,
Un jour, hélas! ce jour peut-être n'est pas loin,
De tes bienfaits aussi ma vie aura besoin,
Et tu feras pour moi ce que tu fis pour elle.
Mais la nuit vient: déja ses voiles étendus
Enveloppent les cieux plus sombres,
Et mon regard encor cherche à travers les ombres
Cette triste demeure, où l'on ne m'attend plus.

LE BOIS DÉTRUIT.

Nymphes, pleurez! Pleurez : l'antique bois
De son enceinte a perdu le mystère.
Pleurez, Amours! le chêne solitaire
Vous a voilés pour la dernière fois.
Je n'entends plus sous les vertes allées
Des passereaux les joyeuses volées.
De ce séjour hôtes charmants et doux.
Est-il aussi des proscrits parmi vous?
Le voyageur, trompé dans son attente,
Redouble en vain sa marche haletante,
Implore en vain contre les feux du jour
L'ombrage épais, disparu sans retour.
La jeune amante, à qui ce lieu retrace
Le souvenir de l'amant trop aimé,
Cherche de l'œil l'asile accoutumé,
Ne le voit plus, se tait, soupire, et passe.
Malheur à toi, destructeur inhumain!
D'un dieu vengeur sur toi pèse la main.
Il est un dieu qui préside aux campagnes,

Dieu des coteaux, des bois et des vergers;
Il règne, assis sur les hautes montagnes,
Et ne reçoit que les vœux des bergers,
Que les présents de leurs douces compagnes.
A son signal, d'aimables messagers,
Prenant l'essor, vont couvrir de leur aile
La fleur naissante ou la tige nouvelle.
A la clarté des célestes flambeaux,
Il veille au loin. Familles des oiseaux,
Il recommande aux brises du bocage
De balancer vos paisibles berceaux,
Dans la fraîcheur du mobile feuillage.
Il ne veut pas que le froid aquilon
Avant le temps jaunisse les fougères;
Il ne veut pas que les lis du vallon
Tombent foulés sous le pied des bergères.
Ce même dieu doit te punir un jour:
Il remettra sa vengeance à l'Amour;
Et le zéphyr, exilé du feuillage,
De la beauté dont ton cœur a fait choix
Emportera la promesse volage,
Comme son souffle emportait autrefois
La feuille errante au sein profond des bois
Dont ta fureur a profané l'ombrage.

LA FLEUR.

Fleur charmante et solitaire
Qui fus l'orgueil du vallon ,
Tes débris jonchent la terre
Dispersés par l'aquilon.

La même faux nous moissonne ;
Nous cédons au même dieu ;
Une feuille t'abandonne ,
Un plaisir nous dit adieu.

Hier, la bergère encore
Te voyant sur son chemin ,
Disait : « Fille de l'Aurore ,
Tu m'embelliras demain. »

Mais sur ta tige légère
Tu t'abaissas lentement ;
Et l'ami de la bergère
Vint te chercher vainement.

Il s'en retourne et soupire :
« Console-toi, beau pasteur !
Ton amante encor respire,
Tu n'as perdu que la fleur.

« Hélas ! et ma jeune amie
Ainsi que l'ombre a passé ;
Et le bonheur de ma vie
N'est plus qu'un rêve effacé.

« Elle était aimable et belle,
Son pur éclat s'est flétri,
Et trois fois l'herbe nouvelle
Sur sa tombe a refleuri. »

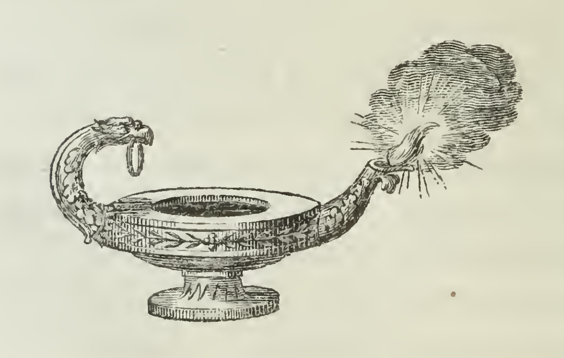
A ces mots sous la ramée
Je suis ma route, et j'entends
La voix de ma bien-aimée
Me redire : « Je t'attends. »



L'INQUIÉTUDE.

Sais-tu pourquoi cet inquiet tourment
De mon bonheur empoisonne l'ivresse?
Sais-tu pourquoi dans le plus doux moment
Mon œil distrait se voile de tristesse?
Pourquoi souvent à ta main qui la presse
Ma froide main répond négligemment?
Le sais-tu? Non. Connais donc ma faiblesse.
Ris, tu le peux, de mes travers nouveaux:
Je suis jaloux, et jaloux sans rivaux!
Quand le présent m'enivre de délices,
Dans le passé je cherche des supplices.
Ton cœur, réponds sans nul déguisement,
N'a-t-il battu que pour moi seulement?
Durant les nuits, à l'heure où tout sommeille,
Jamais, dis-moi, les traits d'un autre amant
N'ont-ils troublé tes songes ni ta veille?
Le regard fixe et le sein oppressé,
Te rappelant une image trop chère,
N'as-tu jamais, le soir, près de ta mère,

Laissé tomber le travail commencé?
Tu me dis *j'aime*, et d'une voix si tendre!
Ce mot charmant, pour moi seul l'as-tu dit?
Que sais-je? Un autre avant moi l'entendit
Peut-être!... Eh bien! je ne puis plus l'entendre.
Pardonne, hélas! dans mon trouble fatal,
Je te parais injuste, ingrat; mais j'aime!
Ah! songe bien que pour l'amour extrême
Un souvenir est encore un rival.



PRIÈRE A LA NUIT.

Du jour sœur paisible et voilée,
Qui, sur la terre consolée
Versant le baume du repos,
Couronnes ta tête étoilée
D'un diadème de pavots,
O Nuit! pardonne si ma lyre,
Frémissant au gré du zéphyre
Parmi les saules de ces bords,
Ose un instant par ses accords
Troubler la paix de ton empire.
J'ai vu le disque étincelant
S'éteindre aux humides demeures,
Et le groupe léger des Heures
Suivre ton char en se voilant.
Tout dort; et moi, seul, en silence,
Aux lueurs d'un pâle flambeau,
Devant ton trône je balance
Des suppliants l'humble rameau.
Je n'invoque point ton mystère
Pour aller ravir à sa mère

Une vierge au cœur ingénu,
Qui, solitaire et sans défense,
Achève, le sein demi-nu,
Son dernier songe d'innocence.
Je ne vais point d'un seuil jaloux
Tenter la route détournée,
Et par un furtif hymenée
Venger, en dépit des verroux,
La jeune épouse condamnée
Au froid baiser d'un vieil époux.
Mes vœux sont purs. O Nuit sacrée!
Fais qu'un songe à l'aile dorée,
Avant le retour du soleil,
Vienne de l'image adorée
Enchanter mon heureux sommeil.
Pour toi, déité que j'implore,
Je veux sur le bord des ruisseaux
Unir le pâle sycomore
A l'if, ornement des tombeaux;
Jusques à l'aurore prochaine,
De l'amour charmant les douleurs,
Je veux à ton autel d'ébène
Consacrer un hymne et des fleurs.

LES REGRETS D'UN INFIDÈLE.

Oui, c'en est fait, Isore, un sentiment vainqueur
Triomphe du nœud qui nous lie!
Pauvre Isore! j'ai vu Délie:
Délie a tous mes vœux, Délie a tout mon cœur.
Et, tandis que la nuit obscure
Protége, loin de toi, nos muets entretiens;
Tandis que ma bouche parjure
Appelle des baisers qui ne sont plus les tiens,
Aux tremblantes lueurs d'une lampe affaiblie
Tu relis le dernier serment
De l'infidèle qui t'oublie;
Tu songes à l'amour, et tu n'as plus d'amant!
Je suis déja puni. Ta rivale a des charmes...
Eh bien! ton souvenir est encor plus puissant.
Je te pleure en te trahissant:
La légère inconstance a donc aussi des larmes!

Jamais hélas! O! non, jamais
L'orgueilleuse beauté que malgré moi j'adore

N'aimera comme tu m'aimais;
Je le sais, et pourtant je te fuis, pauvre Isore!

Ta confiance encore ajoute à mon malheur.
Parfois, sortant des bras de ta rivale heureuse,
Fatigué des transports d'une nuit amoureuse,
Je t'aborde, l'air vague, et le front sans couleur:
N'importe! Loin de toi toute crainte est bannie;
Tu ne soupçonnes pas l'infidèle insomnie
Qui sur mes traits changés imprime la pâleur;
Seulement ta bouche m'accuse
De consumer ma vie au sein des longs travaux,
Et de consacrer à ma muse
L'heure où le doux sommeil balance ses pavots.
Je souris tristement à l'erreur qui t'abuse.
Mais lorsque tu me dis : « Je compte sur ta foi;
Ne m'abandonne pas, je me confie à toi, »
Alors mon cœur succombe au trouble qui l'oppresse;
Je sens l'aveu cruel s'échapper à moitié;
Et toi, tu crois à ma tendresse,
Qui n'est plus que de la pitié.

Quand finira l'erreur dont tu jouis encore,
Combien de larmes vont couler!
Je plaindrai tes douleurs, et, sans les consoler,
Je répéterai : « Pauvre Isore!... »
Périsse, périsse le jour
Où la fière Délie usurpa ton empire!

Périssent ses attraits et son fatal sourire!
Périsse même son amour!
Qu'ai-je dit? Peut-être Délie,
Un jour, d'Isore en pleurs vengera l'abandon:
Oublié comme je t'oublie,
Je viendrai, douce Isore, implorer un pardon;
Mais en vain : le dieu qui console,
Le temps aura donné ton cœur
A quelque autre amant moins frivole,
Et plus digne de son bonheur.



LE SORT D'UN AMANT.

J'ÉTAIS jeune, une Déesse
Des cieux pour moi descendit;
Souriant elle me dit :
« Je suis l'antique Sagesse. »
Son air de sincérité
Ajoutait encore aux graces
De sa douce austérité ;
Elle ajouta : « Suis mes traces ;
Je mène à la vérité. »
Je la suivis ; mais les belles
De moi détournaient les yeux.
« Ah! redisait l'une d'elles,
Jeune sage est bientôt vieux. »
A ces mots, de ma Déesse
Je pris congé sans retard,
Et dis à l'enchanteresse :
« Prends pitié de ma vieillesse,
Rajeunis-moi d'un regard. »

Embrasé du feu lyrique,

J'osai, jusque dans les cieux,
Suivre l'aigle audacieux
En son essor pindarique.
Je vis les belles alors
Accueillir d'un ris perfide
Mes poétiques transports,
Et ces colombes de Gnide
S'enfuir devant mes accords.
Elles me disaient : « Compose
De plus gracieux écrits
Dont le baiser, dont la rose
Soient le sujet et le prix. »

A cette voix adorée
Je ne pus me refuser,
Et de ma lyre effleurée
Le chant n'eut que la durée
De la rose ou du baiser.

Maintenant que ma jeunesse
Traîne des jours sans désirs,
Et que l'abus des plaisirs
Me condamne à la sagesse :
Les belles, le front glacé,
Me regardent comme une ombre ;
Et pour elles, du passé
Les baisers, doux et sans nombre,
Semblent un songe effacé.

Les ingrates m'osent dire :
« Nous te répétions toujours
Que les travaux de la lyre
Usaient lentement tes jours. »
Plus que vous, fidèle et tendre

Cette lyre au monument
Avec moi voudra descendre ;
Mais qui de vous, sur ma cendre
Viendra rêver un moment ?



LE DÉGUISEMENT.

L'airain neuf fois a frappé l'heure :
Loin d'une indiscrète demeure,
Échappons-nous seuls et sans bruit ;
Usant d'une innocente adresse,
Prends les voiles de la vieillesse
Pour tromper l'œil qui nous poursuit.
Telle on voit une main fidèle
Couvrir du chaume protecteur
La timide et pâle fraîcheur
De la tige aimable et nouvelle.
Défends à ces cheveux flottants
De trahir nos métamorphoses,
Et que l'hiver dise au printemps
De cacher ses lis et ses roses.
Retiens le tendre empressement
De ton pas qui se précipite,
Et chemine aussi lentement
Que ton ami quand il te quitte.
Sachons un moment contenir
Ce feu d'amour qui nous dévore :

Un moment, un moment encore,
Et l'imposture va finir.
Les baisers de la jeune Aurore
Ont vieilli l'amant qu'elle adore,
Et les miens vont te rajeunir.
Mais, à cette enivrante image,
Ton bras encor plus tendrement
Presse le mien : un doux nuage
S'abaisse sur ton œil charmant ;
Déja ton ame s'abandonne
Au bonheur que tu dois goûter ;
Et l'antique voile s'étonne
De sentir un cœur palpiter.



LE RETOUR.

Sur le chaume de ces demeures
Déja le soir s'est abaissé.
Sortons de l'asyle où les heures
Comme des instants ont passé.
Souris, Amour, si la bergère,
Quittant la grotte bocagère,
En rapporte, selon mes vœux,
Un doux souvenir dans son ame,
Dans ses yeux une douce flamme,
Une feuille dans ses cheveux.



LA SOIRÉE.

J'ENTENDS la cloche de la nuit
Qui vers la cité nous rappelle;
Le char léger qui nous conduit
Fend les airs: la route s'enfuit,
Le plaisir s'enfuit avec elle.
Des simples charmes du vallon
Aux pompeux ennuis du sallon
Il faut passer, ma bien-aimée!
Pour nous vingt flambeaux éclatants
Vont remplacer dans peu d'instants
Le demi-jour de la ramée.
Nous allons, pour de froids discours,
Graves à la fois et frivoles,
Quitter ces entretiens si courts
Et qui renfermeront toujours
Plus de baisers que de paroles.
Mais, en dépit de tes atours,
Mon souvenir tendre et fidèle
Te reverra cent fois plus belle
Dans la parure des amours.

A cet odorant diadème,
Qui du front de celle que j'aime
Égale à peine la fraîcheur,
Je reconnaîtrai l'humble fleur
Dont j'ornai sa tête chérie,
Avant de quitter la prairie
Qui fut témoin de mon bonheur.
Pardonne; mais sur ton visage
Je chercherai le doux ravage,
Trace de nos plaisirs secrets;
Et mon œil, qui sur tant d'attraits
Avec volupté se repose,
Voudra démêler dans tes traits
Une aimable métamorphose:
Car aux yeux ravis d'un amant
Le lis peut effacer la rose;
Le coloris le plus charmant
Est la pâleur dont il est cause.



LE POÈTE MOURANT.

Le poète chantait : de sa lampe fidèle
S'éteignaient par degrés les rayons pâlissants ;
Et lui, prêt à mourir comme elle,
Exhalait ces tristes accents :

« La fleur de ma vie est fanée ;
Il fut rapide, mon destin !
De mon orageuse journée
Le soir toucha presqu'au matin.

» Il est sur un lointain rivage
Un arbre où le Plaisir habite avec la Mort.
Sous ses rameaux trompeurs malheureux qui s'endort !
Volupté des amours ! cet arbre est ton image.
Et moi, j'ai reposé sous le mortel ombrage ;
Voyageur imprudent, j'ai mérité mon sort.

« Brise-toi, lyre tant aimée !
Tu ne survivras point à mon dernier sommeil ;
Et tes hymnes sans renommée

Sous la tombe avec moi dormiront sans réveil.
Je ne paraîtrai pas devant le trône austère
Où la postérité, d'une inflexible voix,
Juge les gloires de la terre,
Comme l'Égypte, aux bords de son lac solitaire,
Jugeait les ombres de ses rois.

« Compagnons dispersés de mon triste voyage,
O mes amis! ô vous qui me fûtes si chers!
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.
Et vous par qui je meurs, vous à qui je pardonne,
Femmes! vos traits encore à mon œil incertain
S'offrent comme un rayon d'automne,
Ou comme un songe du matin.
Doux fantômes! venez, mon ombre vous demande
Un dernier souvenir de douleur et d'amour :
Au pied de mon cyprès effeuillez pour offrande
Les roses qui vivent un jour. »

Le poète chantait : quand la lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main ;
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.

FIN DU PREMIER LIVRE.

ÉLÉGIES.

LIVRE DEUXIÈME.

ÉLÉGIES.

LIVRE DEUXIÈME.

COMBAT

D'HOMÈRE ET D'HÉSIODE.

C'était dans la Calcide. A ses festins funèbres
Ganictor, appelant tous les chantres célèbres,
Pleurait Amphidamas; et des jeux solennels
Achevaient d'apaiser les mânes paternels.
Trois fois la nuit sacrée a fait place à l'aurore,
Et le cirque poudreux vient de s'ouvrir encore.
Les lutteurs sont armés de leurs cestes pesants;
L'huile coule à flots d'or sur leurs membres luisants,
Cependant que, jaloux d'un glorieux salaire,
Les chars ont déployé leur course circulaire.

Mais les derniers rayons du troisième soleil
Vont d'un combat plus noble éclairer l'appareil :

Nouveaux Automédons! d'une main empressée
Sur les essieux brûlants jetez l'onde glacée;
Vers la crêche abondante emmenez les coursiers,
Et séchez vos sueurs aux flammes des foyers.
Que de ses longs efforts l'athlète enfin respire.
Et vous, peuple! écoutez: les maîtres de la lyre,
Hésiode encor jeune, Homère déja vieux,
Se disputent le prix des chants harmonieux.
Du laurier d'Hippocrène une branche sacrée
S'agite dans la main du poète d'Ascrée;
En ces mots il commence, et ses nobles chansons
De la lyre jamais n'empruntèrent les sons.

HÉSIODE.

« Sur le mont des Neuf Sœurs je portais la houlette:
Elles vinrent un jour, au milieu des troupeaux,
Saluer le pasteur du doux nom de poète;
Je visitai leur temple et portai leurs bandeaux.

HOMÈRE.

« Une nuit, je rêvai que l'oiseau du tonnerre,
Vers les bords du Mélès se jouant avec moi,
M'emportait aux confins des cieux et de la terre,
Et me disait: « La terre et les cieux sont à toi. »

HÉSIODE.

« Filles de Mnémosyne, augustes immortelles,
O Muses! vous serez mes dernières amours.

Heureuse est la demeure où reposent vos ailes!
La palme et l'olivier l'ombrageront toujours.

HOMÈRE.

« Honneur au roi des Dieux! Autant le haut Gargare
Surpasse les rochers enfoncés dans la mer;
Autant l'Olympe altier surmonte le Tartare;
Autant parmi les Dieux domine Jupiter.

HÉSIODE.

« Les Muses, vers le soir, entrelaçant leur danse,
Couronnent l'Hélicon de leur groupe joyeux:
Ou, montant vers l'Olympe, elles vont en cadence
Savourer le nectar dans la coupe des Dieux.

HOMÈRE.

« Jupiter ne meurt point; le sang de l'hécatombe
Jamais ne rougira le marbre de sa tombe;
Sur sa tombe jamais les coursiers indomptés
N'iront briser les chars dans la lice emportés.

HÉSIODE.

« Et nous, mortels promis à l'empire des ombres,
Nous verrons avant peu le nocher des enfers,
Et les dormantes eaux du fleuve aux rives sombres,
Qui seul de son tribut n'enrichit point les mers.

HOMÈRE.

« Au terme inévitable à grand pas je m'avance:

Des Travaux et des Jours (1) tu chantas l'ordonnance;
Pour moi, faible vieillard que le temps a glacé,
Les travaux sont finis et les jours ont cessé.

HÉSIODE.

« Fils du Mélès! ta voix, prodige d'harmonie,
Est celle du vieux cygne aux sons mélodieux;
L'Olympe est ton domaine, et ton puissant génie
Pénètre librement dans le conseil des Dieux.
Et toutefois, des maux épuisant l'urne amère,
Mendiant repoussé de palais en palais,
Tu maudiras la vie et le jour où ta mère
Reçut l'embrassement de l'amoureux Mélès.

HOMÈRE.

« Pontife d'Hélicon! tes vers sont l'ambroisie
Que la charmante Hébé verse aux banquets du ciel;
Aux rives d'Olmius, la docte Poésie
A laissé sur ta bouche un rayon de son miel.
Redoute cependant les fêtes d'Ariane;
Crains l'amour, crains l'Eubée et ses flots ennemis!
Ta dernière heure est proche: invoqué par Diane,
Jupiter Néméen aux Parques t'a promis. »

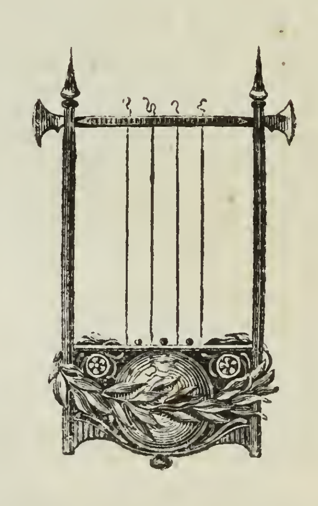
---

(1) *Les Travaux et les Jours*, poème d'Hésiode.

Ils cessaient; mais la foule autour d'eux réunie
Se plut à prolonger ce combat d'harmonie.
Homère alors chanta d'une sublime voix
Les peuples immolés aux querelles des rois,
La Discorde attelant les coursiers de la guerre,
L'injure aux pieds d'airain foulant au loin la terre,
Et la Grèce, d'Achille embrassant les genoux.
Hésiode redit sur un mode plus doux
Le gai Printemps séchant les larmes des Hyades;
Les sept filles d'Atlas, les timides Pléïades
Sur le front du Taureau s'élevant dans les airs;
Le Soleil en vainqueur parcourant l'univers,
Et les Mois, les Saisons, dans leur marche ordonnée,
Suivant à pas égaux la route de l'année.
Il rappelait à l'homme instruit par ses leçons
Les jours chéris des Dieux, les soins dus aux moissons,
Le prix du temps, les fruits de l'austère sagesse,
Et les dons renaissants de la Bonne Déesse.

Ganictor, né timide, et dans la paix nourri,
Aux belliqueux accords n'était point aguerri;
Il décerna la palme aux hymnes pacifiques:
Une noire brebis, deux trépieds magnifiques
Du prêtre d'Apollon payèrent les talents.
Homère, un vain laurier ceignit tes cheveux blancs!...
Le vainqueur, aux regards de la foule assemblée,
Du sang de la brebis dans le cirque immolée
Apaise avant le temps la Junon des enfers;

Et les riches trépieds aux Muses sont offerts.
Le vieillard se dérobe aux louanges stériles.
Un enfant de Samos guide ses pas débiles;
Et tous deux, sans regrets quittant ces bords ingrats,
Vont chercher des amis, qu'ils ne trouveront pas.



LA JEUNE ÉPOUSE.

Vierges, filles des mers, jeunes Océanides,
Écartez le Soleil de vos grottes humides.

Les sons de la cithare au bruit des coupes d'or
S'unissent; et déja la fille d'Elphédor,
Naïs, vierge au front pur, de roses couronnée,
Rêveuse s'est assise au banquet d'hymenée.
Toutefois par moment, son regard inquiet
Mesurait le déclin du jour qui s'enfuyait.

« La nuit vient, disait-elle, et bientôt voici l'heure
Où doit s'ouvrir pour moi la nouvelle demeure.
Doux seuil! toit paternel! fleurs qu'arrosait ma main!
Mes yeux, sans vous trouver, vous chercheront demain.
Mon père, et vous mes sœurs, à qui je fus si chère!
Il faut nous séparer... O ma mère, ma mère!
L'inexorable hymen va m'imposer sa loi;
Le baiser du réveil ne sera plus pour toi. »

Dans l'épaisseur des bois, s'ouvrait l'enceinte agreste

Où jadis la Pudeur eut son autel modeste :
Un sentier peu connu, de mousse recouvert,
Conduisait au parvis de ce temple désert.
Là, tandis que Vesper cache encor son étoile,
La virginale épouse, abandonnant le voile
Dont le prêtre d'hymen a paré ses cheveux,
Vient à l'humble déesse offrir ses derniers vœux.

Les yeux baissés, au temple elle arrive en silence;
La tige d'un beau lis dans sa main se balance.
Sur l'autel, d'un lait pur elle épanche les flots,
Se prosterne, et sa voix laisse échapper ces mots :
« Sainte pudeur! accepte une dernière offrande.
Tu ne me verras plus enlacer ta guirlande,
Couronner tes autels de bandeaux et de fleurs ;
Je ne puis désormais te donner que des pleurs. »

Arrosant de ses pleurs le beau lis qu'elle effeuille,
La fille d'Elphédor un moment se recueille,
Imprime sur l'autel un baiser triste et doux,
Et lentement retourne au banquet de l'époux.
L'époux distrait, cherchant son épouse charmante,
Oubliait et la fête et la coupe écumante.
Il voit Naïs, et, l'œil étincelant d'amour,
Accuse de lenteur le char brillant du jour.

C'en est fait : dérobée aux larmes de sa mère,
Naïs... O chaste nuit! redouble ton mystère.

Tout est calme autour d'eux ; tout dort ; on n'entend plus
Que les soupirs mourants et les vagues refus.
Sainte Pudeur ! adieu : de ton culte jalouse,
Vénus, Vénus triomphe, et la vierge est épouse ;
Et l'époux enflammé tremble que le soleil
Ne remonte avant l'heure à l'horizon vermeil.

Vierges, filles des mers, jeunes Océanides,
Retenez le soleil en vos grottes humides.



STÉSICHORE.

POUR la première fois du sort abandonnée,
Aux parvis de Minerve Athènes prosternée,
Accusait de ses maux Périclès et les dieux.
Par les dieux inspiré, le jeune Stésichore
S'avance; et sous sa main le bouclier sonore
Remplace les accens du luth mélodieux.

Prêtant des sons plus fiers à l'Élégie en larmes,
Nobles Athéniens, il vous rappelle aux armes;
Il chante les lauriers cueillis à Marathon,
Il chante; et de Tyrtée on crut voir le génie
Guidant Lacédémone aux champs de Messénie,
Ou le dieu de Claros armé contre Python.

« Vainqueurs de Marathon! quel trouble vous égare!
« Levez-vous, triomphez de Sparte et de Mégare;
« Échappez à l'affront de leur joug odieux.
« Sparte et Mégare en vain jurent votre ruine;
« Vainqueurs de Marathon! vainqueurs de Salamine!
« Répondez-moi de vous, je vous réponds des dieux

« Les cruels! si jamais ils touchent nos rivages,
« Malheur à nous! suivis du deuil et des ravages,
« Ils briseront des morts les pieux monuments;
« Et de nos fiers aïeux les cendres désolées,
« Sur nos fronts avilis retomberont mêlées
« Aux cendres des palais et des temples fumants.

« O Pudeur! verras-tu la barbare licence
« Au pied de ta statue outrager l'innocence,
« Et souiller le pur sang des antiques héros!
« Athènes! verras-tu nos vierges profanées
« Rougir au nom de mère, et pleurer condamnées
« A nourrir dans leurs flancs les fils de tes bourreaux!

« Ah! de ces noirs destins que le fer nous préserve!
« Notre ville est encor la ville de Minerve:
« Athènes défendra les dieux de ses foyers;
« Athènes aux vainqueurs ne sera point soumise!
« Doux flots de l'Ilissus! fraîches eaux du Céphise!
« Vous n'abreuverez point leurs sauvages coursiers. »

Aux rapides accords du renaissant Tyrtée;
On dit que tout à coup de Minerve agitée
Tressaillirent la lance et le bouclier d'or.
Un aigle s'élança dans la plaine azurée,
Dispersa des vautours la troupe conjurée,
Et sur l'olive en fleurs reposa son essor.

A ce présage heureux, en agitant le glaive,
Dans sa force première Athènes se relève;
Les braves sont armés de leurs longs javelots,
Ils partent, plus joyeux que ces brillants théores,
Dont les groupes mêlés aux chœurs des Canéphores
Volaient, parés de fleurs, aux fêtes de Délos.

Les hymnes d'espérance et les chants de victoire,
Frappant de Sunium le vaste promontoire,
Retentirent au loin dans l'espace des airs;
Et les échos sacrés de l'enceinte divine
Entretinrent long-temps du nom de Salamine
Les échos des vallons, des rochers et des mers.



DANAÉ.

La nuit règne; les vents assiègent en furie
La nef où Danaé va, dans la sombre mer,
Périr avec son fils, le fils de Jupiter!
Danaé de ses bras l'environne, et s'écrie:
« Nous ne reverrons plus les rivages d'Argos;
Mon père nous condamne aux ombres éternelles.
Aimable et cher enfant, dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« O mon fils! tu ne crains ni le courroux des vents,
Ni la nuit sans clarté, ni la vague sonore;
Ton doux et jeune cœur se rit des flots mouvants
Qui passent sur ton front sans le toucher encore.
Ah! si tu comprenais nos dangers et nos maux,
Tu sentirais aussi mes alarmes mortelles.
Mais non... dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

Tyndarides brillants, dont l'éclat toujours pur
Des turbulentes mers blanchit le noir azur,

O célestes gémeaux, que le nocher révère!
Ce fils, d'un sang divin, n'est-il pas votre frère?
De Danaé plaintive écoutez les sanglots:
Veillez sur nous, du haut des voûtes éternelles.
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

Cyclades, chastes sœurs, qui flottez sur la mer,
Et couronnez au loin les flots bruyants d'Égée!
Je me confie à vous: du fils de Jupiter
Attirez sur vos bords la barque protégée.
Sers une autre Latone, ô palmier de Délos!
Étends sur nous aussi tes feuilles immortelles.
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« N'ai-je point découvert sur les flots aplanis
Tes enfants balancés mollement dans leurs nids,
Fille du dieu des vents, tutélaire Alcyone?
N'ai-je pas entendu ta plainte monotone?
Au nom de ton Céix englouti dans les eaux,
Que la docile mer se calme sous tes ailes!
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« Déesse aux pieds d'albâtre, orageuse Thétis,
Du souverain des Dieux toi fille auguste et chère!
Tu sais, hélas! quels pleurs coûtent les jours d'un fils;

Mère, prête l'oreille aux plaintes d'une mère. »
Thétis entend sa voix, et dit : « Nymphes des eaux,
« Confiez leurs destins aux Cyclades fidèles !
« Et toi, dors, jeune enfant ; dors, bercé par les flots ;
« Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles ! »



HOMÈRE MENDIANT.

« Beau séjour où l'Hermus épand ses flots sacrés,
Ville chère à Junon, ville aux coteaux dorés,
Dont la haute Sardène et son ombrage antique
Couronnent les vallons et l'antre prophétique,
Cumes! je te salue. Au sein profond des nuits,
Trois fois un heureux songe a flatté mes ennuis :
Tout songe vient des cieux; et Jupiter sans doute
De tes remparts divins m'a fait prendre la route.
Seul avec cet enfant que Samos a nourri,
Depuis douze soleils, sans secours, sans abri,
Je me traîne à pas lents sur l'inculte rivage.
Quelques fruits, dédaignés de la brute sauvage,
L'herbage impur, vomi par le flot écumant,
De nos corps épuisés sont l'unique aliment.
Verra-t-on cet enfant, l'appui de ma misère,
Mourir à mes côtés en appelant sa mère?
Verra-t-on le vieillard, de rocher en rocher,
Errer tel qu'un vaisseau privé de son nocher?

Mon guide m'a conduit au seuil de l'opulence :
Au nom de ce rameau qu'en ma main je balance,
Laissez-vous attendrir à mes tristes accents,
Portes d'airain! tournez sur vos gonds gémissants;
Et mon guide, ce soir, aux prochaines prairies,
Enlacera pour vous les guirlandes fleuries. »
Ainsi parle, accablé de ses cruels destins,
Un vieillard dont les yeux pour jamais sont éteints;
C'est Homère! A Lycus appartient cette enceinte
Où l'art des Doriens le dispute à Corinthe :
Pour les parvis des Dieux le marbre réservé
Soutient de son palais le portique élevé;
Cent vierges, qu'enfanta l'Inde voluptueuse,
Couvrent de mets choisis sa table fastueuse,
Et dans les coupes d'or épanchent en ruisseaux
Les vins délicieux de Chypre et de Naxos,
Jusqu'à l'heure où, lassé de la bruyante orgie,
Il s'endort aux doux sons des flûtes de Phrygie.

Le vieillard, sur le seuil, aux nombreux serviteurs
Atteste du foyer les Lares protecteurs,
Le nom de suppliant, son âge et sa misère.
De Lycus qui déja s'arme d'un front sévère,
Il s'approche, et, fidèle au signe accoutumé,
Baise humblement les bords du manteau parfumé :
« O Lycus! l'homme heureux, tel qu'un dieu sur la terre,
Des biens de l'indigence est le dépositaire;

Un favorable sort m'amène vers ces lieux :
L'étranger, tu le sais, vient de la part des Dieux;
Ne me dédaigne pas. La Prière, éplorée,
Du puissant Jupiter est la fille sacrée.
Ne me dédaigne pas, Lycus; mon seul trésor,
Cette lyre envers toi peut m'acquitter encor.
J'ai visité du Nil les campagnes fécondes;
J'ai traversé la terre et parcouru les ondes :
Les peuples m'entouraient; et les trépieds dorés
Furent souvent le prix de mes vers inspirés.
En écoutant mes vers, la docte Méonie
Croyait d'Apollon même entendre l'harmonie;
Et les vieillards charmés se levaient devant moi.
J'ai chanté pour les Dieux, je chanterai pour toi.
Puisse ma voix monter à la voûte étoilée!
Puisse de Jupiter la faveur signalée
De jours délicieux composer tes destins!
Que l'ambre le plus pur s'exhale à tes festins;
Que les Plaisirs, fixés dans tes belles demeures,
Précipitent pour toi les pas légers des Heures;
Que le char des moissons fatigue tes taureaux;
De tes saules nombreux que les souples rameaux
Ne suffisent qu'à peine à tresser les corbeilles
Qui rompent sous le poids des vendanges vermeilles!
Et moi, je reviendrai sous ces toits éclatants,
Ainsi que l'hirondelle au souffle du printemps,
Saluer de nouveau tes sonores portiques,
Et consacrer un hymne à tes dieux domestiques. »

« — Étranger, dit Lycus, porte ailleurs tes accords :
Fais entendre ton hymne au sombre dieu des morts ;
Il t'attend. Aussi bien ta plainte m'importune ;
J'eus toujours en horreur l'aspect de l'infortune. »
Triste, le cœur navré, le sublime vieillard
Au ciel qu'il ne voit plus lève encor son regard ;
Il sort ; mais près du seuil un instant il s'arrête :
« Que mes maux, ô Lycus ! retombent sur ta tête !
Puissent les immortels, justement irrités,
Borner enfin le cours de tes prospérités !
Puisse ta dernière heure amener à ta porte
D'héritiers à l'œil sec une avide cohorte
Qui, dévorant tes biens, semble te reprocher
L'obole que la mort paie au fatal nocher !
Toi, ville sans pitié, sourde aux chants du poète,
Que pour tes murs ingrats la lyre soit muette !
Et qu'elle-même un jour la sévère Junon
Abandonne à l'oubli ta poussière sans nom ! »
Aussitôt de l'enfant la main compatissante
Le guida vers les bords de la mer blanchissante ;
Et, sur la grève assis, le vieillard en ces mots
Chanta son dernier chant, au bruit mourant des flots :

« O fleuve paternel ! beau Mélès ! doux rivage
Où Chritéis, ma mère, éleva mon jeune âge,
Quand Jupiter encor permettait à mes yeux
De voir les traits de l'homme et la clarté des cieux !
Frais vallons ! bois sacrés ! verdoyantes prairies !

Laissez, laissez du moins vos Nymphes attendries
Aux fidèles échos redire quelque jour
Votre Mélésigène exilé sans retour.
Et vous, dont je n'obtins pour ombrager ma tête
Qu'un stérile laurier, jouet de la tempête,
Muses, filles du ciel! recevez mes adieux.
Je ne chanterai plus les héros, ni les Dieux,
Ni les tours d'Ilion par les Grecs menacées;
Ni l'épouse d'Hector devant les portes Scées;
Ni d'Achille outragé l'inflexible repos;
Ni le fils de Laërte au loin battu des flots.
Déja ma voix ressemble à la voix monotone
De la faible cigale aux premiers jours d'automne;
Déja cessent pour moi les sons mélodieux :
Muses, filles du ciel! recevez mes adieux. »

Homère ainsi chantait, quand le dieu de la lyre
Fit entendre ces mots au fond du sombre empire :
« O Parques, arrêtez! L'arbitre souverain
Ravit les jours d'Homère à vos ciseaux d'airain. »
Il dit, et l'enleva dans le sein du nuage;
Et l'enfant de Samos resta seul sur la plage.
Les Sirènes, dit-on, ces Muses de la mer,
Recueillirent le chantre aimé de Jupiter;
Et quand, la lyre en main, belles Achéloïdes (1),

(1) Les Sirènes étaient filles du fleuve Achéloüs.

Il charme de sa voix vos demeures humides,
Le nocher se dérobe à vos enchantements;
Thétis même, du fond des gouffres écumants,
L'écoute; et, célébré par le divin Homère,
Le nom d'Achille encor fait soupirer sa mère.



LES ADIEUX D'HÉLÈNE.

Tu dors, ô Ménélas ! et la liquide plaine
Balance le vaisseau qui doit ravir Hélène.
Sur les parquets de cèdre, effleurés en tremblant,
Elle posait dans l'ombre un pied furtif et lent;
Un obstacle imprévu l'arrête... elle frissonne...
Hélas! ses mains touchaient le berceau d'Hermione.
Le ciel pour la punir lui gardait ces adieux.
« O ma jeune Hermione, ô fille aimable et chère!
Dit-elle, ma faveur te demandait aux Dieux;
Et je pars! et demain tu n'auras plus de mère! »

A ces mots, l'œil baissé, tout entière à son deuil,
Du palais conjugal elle passe le seuil,
Et répète, en gagnant les rives écartées :
« O Pudeur! où fuis-tu quand tu nous as quittées? »

Des astres de la nuit brillaient les feux naissants :
Hélène, à leurs clartés, contemple cette terre,
Ces prés, ces eaux, témoins de sa fuite adultère;

Et sa douleur s'exhale en ces tristes accents :
« Couvrez-vous d'un long deuil, odorantes prairies
Qu'au jour de mon hymen mes compagnes chéries,
La corbeille à la main, dépouillèrent de fleurs!
Péris, arbre sacré, qui fus l'arbre d'Hélène,
Péris! que des Autans l'impétueuse haleine
Sèche ton vert feuillage et fane tes couleurs!
Je ne reverrai plus ton fortuné rivage,
Bel Eurotas! adieu. Vous, cygnes de ces bords,
Dont un dieu pour ma mère emprunta le plumage!
Formez avant le temps d'harmonieux accords;
Que d'échos en échos votre chant se répète,
Et porte mes regrets aux nymphes du Taygète. »

Elle aperçoit alors ces platanes nombreux
Qui du long Céramique ornent le sein poudreux.
C'est là que devant elle une foule en extase
Oubliait pour la voir les combats du gymnase;
C'est là que les vieillards se redisaient entre eux :
« Qu'elle est belle! et combien Ménélas est heureux! »
Plus loin, à ses regards, sur la haute colline,
De Minerve apparaît la demeure divine.
Elle rougit; baissant la tête sur son sein,
Elle tourne ses pas vers le temple prochain :
Ce temple est à Vénus, mais à Vénus armée (1).

---

(1) Dénomination de Vénus chez les Spartiates.

Hélène alors s'arrête : interdite, alarmée,
Elle croit que déja la déesse en fureur
De ses futurs destins lui présage l'horreur;
Elle croit, dans l'effroi dont son ame est saisie,
Voir les feux de l'autel s'élancer vers l'Asie.
Soudain Pâris accourt, d'espérance enflammé;
Autour de lui s'exhale un nuage embaumé :
« Viens, tout est prêt; Thétis a reçu mon offrande;
Le zéphyr nous appelle, et la mer te demande.
Viens, ô ma belle amante, ô fille de Léda!
Vénus veille sur nous des hauteurs de l'Ida,
Des mortels ni des Dieux ne crains plus la colère:
Vénus est ma déesse, et Priam est mon père. »
Il dit; la triste Hélène, en soupirant tout bas,
De son nouvel époux suit lentement les pas,
Non sans redire, au bruit des ondes agitées :
« O Pudeur! où fuis-tu, quand tu nous as quittées? »

LE DÉPART D'ESCHYLE.

N'EMPORTANT que sa lyre et ses dieux domestiques,
Seul, debout sur la poupe, et les yeux sur les flots,
Eschyle abandonnait les rivages attiques,
Et son chagrin profond s'exhalait en ces mots :

« Quoi! le jeune Sophocle a vaincu son vieux maître!
L'Athénien léger, lui décernant le prix,
Dans mon dernier ouvrage hésite à reconnaître
La chaleur et l'éclat de mes premiers écrits.

Comme si la vieillesse éteignait la pensée,
Il ne juge mes vers que sur mes cheveux blancs!
Ne se souvient-il plus que la neige glacée
Couronne quelquefois les cratères brûlants?

L'aigle ne vieillit pas. A la voûte éternelle
Il porte encor la foudre au déclin de ses ans;
Et Jupiter, versant le nectar sur son aile,
Repose encor sur lui des regards complaisants.

O mon jeune rival ! je pardonne à ta gloire.
En passant devant moi tu baissas le regard :
Modeste, tu semblais, confus de ta victoire,
Rougir sous tes lauriers de l'affront du vieillard.

La Muse te dota des trésors du poète :
On dit que d'Apollon cette divine sœur,
Couronna ton berceau des abeilles d'Hymète,
Et voulut de tes chants présager la douceur.

Accomplis tes destins : triomphe dans l'Attique.
Pour moi, je pars : je vais sur des bords plus heureux,
De Cécrops au tombeau foulant la terre antique,
Chercher dans Ptolémée un hôte généreux (1).

Quelques succès encore attendent ma vieillesse.
Non, je ne verrai point mes affronts impunis :
L'Égypte vengera les mépris de la Grèce ;
Athènes trouvera ses juges dans Tanis.

Tel un coursier, vaincu dans les jeux d'Olympie,
Fuit le jour, et languit dans un triste lien ;
Mais bientôt son ardeur, un instant assoupie,
Retrouve la victoire au cirque Pythien.

---

(1) D'autres disent qu'il se retira en Sicile à la cour d'Hiéron. J'en ai laissé l'honneur à Ptolémée.

En un cirque nouveau comme lui je m'élance :
Je veux par un triomphe effacer un revers.
Recueille-toi, ma lyre! et ne sors du silence
Que pour vaincre en beauté les plus beaux de mes vers.

Ressouviens-toi du jour si cher à Melpomène,
Du jour où, créateur de mon art épuré,
Sur un tertre épineux je cueillis non sans peine
Le laurier frêle encor par Thespis effleuré.

Melpomène, à ma voix, du cothurne chaussée,
Pour le manteau royal dépouilla ses lambeaux;
Et le chœur, mesurant sa marche cadencée,
Asservit la parole à ses retours égaux.

N'en doutons plus : Minerve abandonne sa ville;
Minerve a trop long-temps protégé des ingrats.
Ils m'ont banni du sol que j'ai rendu fertile,
Et pourtant mon rival sans moi ne serait pas.

O lyre! que ta voix contre Athènes s'élève.
C'est toi que sans pudeur elle ose humilier,
Toi qui fus dans mes mains la compagne du glaive,
Toi qui mêlas tes sons au bruit du bouclier!

Ah! je devais la fuir quand sa lâche furie
Enveloppa mes jours de piéges odieux,

M'accusant d'outrager les dieux et la patrie,
Alorsque je chantais la patrie et les dieux.

Plaine de Marathon! Salamine! Platée!
Des plus fiers combattants quand je marchais l'égal,
Pensiez-vous qu'on verrait une foule irritée
Me traîner en coupable au pied d'un tribunal!

Il fallut attester les libations pures
Dont j'arrosai l'autel, dans le jour fortuné
Qui décora mon sein de deux larges blessures.
J'évoquai Marathon, et sortis couronné.

O consolant départ! ô fortuné voyage!
Le monarque du Nil me garde son appui;
L'héritier de Lagus, espoir de mon vieil âge,
Bénira les destins qui me donnent à lui.

Son palais est un temple où les sages du monde
Viennent dans tous les temps, viennent de tous les lieux
Interroger d'Isis la sagesse profonde,
Et, mortels, assister aux mystères des dieux.

Tu pourras avec nous, déesse du cothurne,
Des rois qui ne sont plus visiter le séjour,
Évoquer leur poussière, et du fond de son urne
Forcer quelque ombre illustre à remonter au jour.

Éternels monuments de grandeur inégale,
Nous verrons de la mort ces palais éclatants
Où du royal orgueil la pompe sépulcrale
Ne pouvant fuir la mort, veut triompher du temps.

Du trépas et du temps les sublimes pensées
Laisseront dans mon ame un fécond souvenir,
Et devront, quelque jour, en beaux vers cadencées,
Du milieu des tombeaux voler vers l'avenir.

Glisse, léger vaisseau! frappez, rames agiles!
Cordages, redoublez vos sifflements aigus!
Zéphirs, gonflez le sein de nos voiles mobiles!
Portez-moi sans retard près du fils de Lagus. »

A ces chants prolongés sur la vague sonore,
Le rapide vaisseau fuit plus prompt sur les flots
Que la poupe dorée où le brillant Théore
Voguait, paré de fleurs, aux fêtes de Délos.

Il a touché la rive. Un fidèle message
Annonce le poète au monarque enchanté :
Il se lève : il accourt, et vient sur son passage
Tendre au vieillard la main de l'hospitalité.

On vit, durant trois jours, sur ces rives fécondes,
Par des chants, par des jeux, les transports signalés,
Comme au temps où du Nil les paternelles ondes
Ramènent l'abondance aux peuples consolés.



LA NÉRÉIDE.

QUITTEZ pour l'Océan la source Aganippide,
Muses! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Vierge encor, de Doris et l'amour et l'espoir,
Des filles de Doris elle était la plus belle.
Thétis l'aimait, Thétis se plaisait à la voir;
Les grands dieux de la mer s'empressaient autour d'elle.
Les Nymphes l'admiraient; les Tritons complaisants
A ses pieds, chaque jour, apportaient leurs présents;
Même on dit qu'une fois le pasteur de Nérée,
Pour elle répétant la chanson désirée,
Oublia de veiller sur ses phoques pesants.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Monarque aux flèches d'or, que révère Délos!
A l'heure où tes coursiers se plongent dans les flots,

Tu la vis, tu l'aimas; et la Nymphe charmante
T'apparaissait, les nuits, sur la vague écumante.

Sur la vague, une nuit, dans le calme des airs,
Des oiseaux de Thétis écoutant les concerts,
Elle vit un nocher, dont la barque sans voiles
Voguait légèrement au rayon des étoiles,
Tandis que l'aviron, de son bruit mesuré,
Accompagnait ce chant par l'amour inspiré :
« Accours, hôte léger de la plaine liquide!
De mes filets tendus ne crains plus les réseaux,
Ni l'hameçon qui flotte à la ligne perfide:
Typhis est amoureux d'une fille des eaux;
Amoureux sans espoir! De quel œil verrait-elle
Un simple nautonnier chérir une immortelle?
Je n'ose de son nom charmer l'écho des mers,
De peur qu'en se jouant Zéphire sur son aile
Ne le porte à Doris; et mon cœur le recèle,
Caché comme la perle au sein des flots amers. »

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Chaste Nymphe! ta voix fit entendre ces mots :
« Jeune et beau nautonnier, que ton cœur se rassure.

Du chasseur de Vénus tu connais l'aventure.
Lorsque Diane, un jour, s'égara vers Lathmos,
Un pasteur dénoua sa pudique ceinture.
Le nautonnier doit plaire à la fille des eaux :
Les Dieux eurent souvent des mortels pour rivaux ;
Et peut-être, ô Typhis! la beauté qui t'est chère
A l'azuré Glaucus en secret te préfère. »
Une main sur la poupe, elle tient ces discours :
Et cependant la barque avait suivi son cours ;
Et Typhis, s'inclinant sur la rame agitée,
Abordait en silence à la dune écartée.
« O Déesse! a-t-il dit, que vos pas immortels
Daignent toucher le seuil de mon humble cabane!
Dès demain ce séjour ne sera plus profane ;
Je veux, en votre honneur, y dresser des autels. »
Elle cède... O surprise! ô piége inévitable!
Typhis est Apollon : de son front radieux
La splendeur éblouit la Néréide aimable,
Et le cri virginal retentit jusqu'aux cieux.
Doris l'entend ; Doris, par sa fille implorée,
Assiste, mais trop tard, la pudeur déplorée.
Le Dieu cherche la Nymphe ; il ne voit qu'une fleur,
Fleur triste, et des regrets infortuné symbole.
Il décore du moins de sa vive couleur
L'épouse d'un moment que sa pitié console,
Et le nom de souci rappelle sa douleur.
N'éclairant qu'à-demi les célestes campagnes,
A la terre, trois jours, il voila ses rayons ;

Et, trois jours, de Caltha les plaintives compagnes
Mêlèrent leurs soupirs aux voix des Alcyons.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! pleurez Caltha, la blanche Néréide.



LES DERNIERS MOMENTS
DE VIRGILE.

Seul, loin de son pays, au fond d'une chaumière,
Prêt de fermer ses yeux à la douce lumière,
Virgile prit sa lyre, et sa touchante voix,
Se fit entendre ; hélas! pour la dernière fois :

« Noble Auguste! sans moi poursuis ton beau voyage.
Le mien est terminé. Je succombe avant l'âge;
Et déja de la mort le trouble avant-coureur
Fait tressaillir mon sein d'une vague terreur.
En vain tu m'as rendu le doux sol de mes pères,
Je n'en jouirai pas; et des mains étrangères
Déposeront ma cendre en des champs ignorés.
Charmante Parthénope! heureux bords! monts sacrés!
Vous que je choisissais pour dernière patrie!
O! sous vos frais coteaux à la pente fleurie
Combien ma cendre un jour eût dormi mollement!
Les Nymphes de vos bords sur l'humble monument,
Le soir, eussent posé leur couronne champêtre,
Et plus d'un voyageur l'eût visité peut-être.

Adieu, séjour natal, terre où je fus nourri!
Adieu, toit paternel, héritage chéri!
Humble Mantoue! adieu. Que Mars enfin pardonne
A tes champs trop voisins de la triste Crémone!

Vous que j'ai tant aimés, je ne vous verrai plus,
Tibulle, Horace, Ovide, et toi tendre Gallus!
Songez à moi; plaignez mon destin trop rapide.
Trois fois à vos banquets laissez ma place vide;
Que vos coupes, trois fois, épanchent de leurs bords
La libation sainte aux déesses des morts;
Et, pour prix de vos soins et de votre tendresse,
Je dirai vos beaux vers aux chantres de la Grèce.
Plus malheureux, je meurs, à ma gloire arraché,
Et mon plus digne ouvrage est à peine ébauché! »

Il reprend, à ces mots, l'immortelle Énéide;
Et d'instant en instant son regard plus rigide
D'une froide ordonnance accuse la langueur:
« Faible étude! a-t-il dit, esquisse sans vigueur,
Périssez! A mon nom vous feriez trop d'outrage,
Et je lègue au bûcher mon imparfait ouvrage.
Approchez, Almédon (1), et recueillez mes vœux.
Quand je ne serai plus, jetez au sein des feux

---

(1) Quelques traditions donnent ce nom au dernier hôte de Virgile.

Ces timides essais, fruits d'un talent novice,
Et dites : « Aux Neuf Sœurs j'offre ce sacrifice. »

Tel est son vœu suprême et son dernier accent.
Il s'endort; et du jour le rayon renaissant
Ne viendra point r'ouvrir sa pesante paupière.
Bientôt, de vastes feux éclairant la chaumière,
Almédon, trop fidèle aux souhaits d'un mourant,
Embrase et le sapin et le cèdre odorant.
Belle Énéide! adieu; c'en est fait. Mais que dis-je!
La flamme tourbillonne, et s'éteint par prodige.
De ce prodige heureux, quatre fois accompli,
Le vieillard fut frappé : d'un saint effroi rempli,
Il reconnut des cieux la volonté propice;
Et, dès lors affranchi d'un fatal sacrifice,
Il transmit aux Romains avec un soin pieux
Ce poème immortel protégé par les Dieux.



LE BUCHER DE LA LYRE.

A la fière Cléis tes chants ont pu déplaire;
Elle a maudit tes chants, ô Lyre des amours!
Il faut qu'un sacrifice apaise sa colère:
Tu dois périr; adieu, Lyre, adieu pour toujours!

« O Nymphes des coteaux, Oréades légères,
Venez; venez aussi, déités des forêts!
Apportez les parfums des plantes bocagères,
Quelques lauriers, un myrte, et de jeunes cyprès.

« Les Dieux aiment les fleurs qui parent la victime;
Couronne-toi de fleurs une dernière fois,
Lyre! au suprême instant que ta voix se ranime. »
Et la Lyre en ces mots fit entendre sa voix:

« Toi que j'ai consolé, songes-y bien, dit-elle,
« Les Dieux, les justes Dieux punissent les ingrats.
« L'amour vit peu d'instants, la gloire est immortelle :
« Quelque jour, mais en vain, tu me regretteras.

« A tes doigts répondaient mes cordes poétiques;
« Je m'éveillais pour toi dans le calme des nuits :
« J'aurais fait plus encor; sous les cyprès antiques,
« L'Élégie en tes vers eût pleuré ses ennuis.

« Vers les bords du Mélès, pour toi du Méonide
« J'eusse été recueillir quelque chant commencé,
« Ou chercher à Céos du touchant Simonide
« Les nobles vers, perdus dans la nuit du passé.

« J'ouvrirais à tes pas la grotte accoutumée
« Où rêvait Théocrite, où ses chants tous les soirs
« Retentissaient, plus purs que l'huile parfumée
« Dont l'or, dans Sicyone, inonde les pressoirs.

« Un jour je sommeillais dans les bois d'Aonie :
« La Muse me toucha d'un magique rameau,
« Et d'un mode inconnu m'enseigna l'harmonie;
« Mais j'emporte avec moi ses secrets au tombeau. »

Elle a cessé. Les feux, qu'allume le zéphire,
A travers les parfums emportent ces adieux;
Et toutefois, dit-on, des cendres de la Lyre
S'exhala jusqu'au soir un son mélodieux.

FIN DU SECOND LIVRE.

CHANTS ÉLÉGIAQUES.

LIVRE TROISIÈME.

CHANTS ÉLÉGIAQUES.

LIVRE TROISIÈME.

LA SULAMITE.

« O vierges de Sion! ô mes douces compagnes!
Ne l'avez-vous pas vu descendre des montagnes,
Brillant comme un rayon de l'astre du matin?
Dites-moi sur quel bord, vers quel sommet lointain
Ses chameaux vont paissant une herbe parfumée?
Sont-ils sous les palmiers de la verte Idumée,
Ou sous le frais abri des rochers de Sanir?
Mais, hélas! si long-temps qui peut le retenir?
Délices de mes jours! loin de toi mon image
A-t-elle fui, pareille au mobile nuage?
Ai-je cessé déja d'être belle à tes yeux?
O! reviens: j'ai cueilli des fruits délicieux;
Tout est pour toi. Reviens; que ton bras me soutienne;

Que ma main tendrement frémisse dans la tienne.
Versez des fleurs : je veux jusques à son retour
Reposer sur des fleurs, car je languis d'amour.
Non, non, n'espérez pas que long-temps je sommeille;
Pour moi plus de repos : je dors, et mon cœur veille.
Mon œil appesanti, lentement soulevé,
A cherché mon amant et ne l'a point trouvé. »

Elle dit, et s'endort. Vers la plaine odorante,
Non moins prompt que le daim cherchant la biche errante,
Voilà que, l'œil ardent, accourt le bien-aimé!
Son sourire est céleste et son souffle embaumé.

LE BIEN-AIMÉ.

« Jeunes vierges! au nom de la biche légère,
Laissez-la reposer sur la molle fougère.
Ne la réveillez pas! sans doute en ce moment
Un songe heureux lui peint le retour de l'amant :
Son front rougit, son sein palpite... elle s'éveille.
Épouse de mon cœur! de ta bouche vermeille
Ma bouche a quelque temps respiré la fraîcheur :
Que ton haleine est douce, épouse de mon cœur!
Au voyageur, errant depuis l'aube naissante,
Moins douce est d'Engaddi la grappe jaunissante.
Ton corps souple est rival du jeune et beau palmier;
Tes yeux voluptueux sont les yeux du ramier,
Et l'émail de tes dents est plus blanc que la laine
De l'agneau qu'a baigné la limpide fontaine. »

LA SULAMITE.

« O plaisir ineffable! ô pur ravissement!
Que la voix de l'époux retentit doucement!
Que sa parole aimable a d'empire et de charmes!
Arrêtez-vous, mes pleurs! Fuyez, sombres alarmes!
Fuyez, épargnez-moi, souffle des aquilons!
Je suis la fleur des champs et le lis des vallons. »

LE BIEN-AIMÉ.

« Des autans orageux ne crains plus la furie,
Mon amante, ma sœur, ma colombe chérie!
Tes regards et ta voix enivrent ton époux;
Car ta voix est sonore et tes regards sont doux. »

LA SULAMITE.

« Mon amant est pour moi l'ormeau de la colline. »

LE BIEN-AIMÉ.

« Mon amante a l'éclat de la cité divine.
Comme un cèdre au-dessus de l'aride buisson,
Tu brilles au milieu des filles de Sion. »

LA SULAMITE.

« Comme l'humble arbrisseau rentre dans la bruyère
Quand le pin jusqu'aux cieux lève sa tête altière,
Les enfants d'Israël s'abaissent devant toi.
Tes rameaux caressants se sont penchés vers moi;

J'ai dormi sous ton ombre, et ma lèvre amoureuse
A goûté de tes fruits la fraîcheur savoureuse.
Revenez, chants d'amour! mes lugubres concerts
N'iront plus désormais attrister nos déserts.
O vierges de Sion! ô mes douces compagnes!
J'ai vu le bien-aimé descendre des montagnes. »



DAVID

PLEURANT SAÜL ET JONATHAS.

CAMPAGNES d'Israël! terre délicieuse,
Des regards du Seigneur si long-temps orgueilleuse!
Attristez-vous, pleurez Saül et Jonathas.
Gelboé! couvre-toi des ombres du trépas.
Puisse pour toi le ciel, avare de rosées,
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées!
De Saül, de son fils garde le souvenir,
Et raconte leur chute aux siècles à venir.

Harpe fidèle, ô toi dont les sons prophétiques
Tempéraient de Saül les accès frénétiques,
Rappelle-moi ce jour de trouble et de douleur
Où l'altier Philistin trompa notre valeur;
Où, dérobée aux vœux de la sainte vallée,
Du dieu des nations l'arche fut exilée;
Jour fatal, où Saül, en son farouche ennui,
Vit l'esprit du Très-Haut se retirer de lui.

Il alla consulter l'horrible Pythonisse.
Évoqué du tombeau par un noir maléfice,
Samuel apparut, et de la même voix
Qui sur leur trône assis faisait pâlir les rois :
« Tremble, tremble, ô Saül! ton dernier jour se lève ;
Le glaive doit frapper qui régna par le glaive.
Dieu s'indigne du meurtre et de la trahison :
Malheur à toi! malheur à toute ta maison! »

Tandis qu'épouvanté de la voix du prophète,
A l'exil, à la mort il dévouait ma tête,
Ce dieu qui sur le Nil, de son bras paternel,
Protégea le berceau du fils de Jocabel,
Ce dieu qui, m'inspirant une audace intrépide,
Fit tomber Goliath sous ma fronde rapide,
Daignait me réserver pour ses vastes desseins,
Et détournait de moi le fer des assassins.

Mais Saül, même injuste, était encor mon père.
Souvent avec sa fille, épouse aimable et chère,
J'allais me prosterner au tombeau de Rachel.
Le chêne du Thabor et les monts de Bethel
M'entendirent souvent, durant la nuit entière,
Élever jusqu'aux cieux ma fervente prière;
Hélas! et le soleil au milieu de son cours
Me retrouvait encore, et je priais toujours.

Cependant je partis, et, d'une marche lente,
Traversai de Pharan l'immensité brûlante,
Éphraïm et Silo, Séir et Bethzamé.
Tantôt pâle, abattu, par la soif consumé,
Je me traînais, la nuit, sur des sables stériles,
Aux tigres du désert disputant leurs asiles;
Tantôt, assis au bord des torrents irrités,
Je comparais ma vie à leurs flots agités.

O! que n'ai-je perdu la lumière céleste,
Avant que Jonathas, percé du coup funeste,
Tombât comme la palme atteinte dans sa fleur.
Jonathas, seul ami qui fut selon mon cœur!
Des vierges d'Israël ta mort flétrit les charmes;
La maison de Saül est la maison des larmes;
Et moi, comme Rachel, traînant au loin mes pas,
J'ai dit: ils ne sont plus, ne me consolez pas.»

Peuple, cher à mon cœur, qu'un long regret consume,
De vos honneurs cruels épargnez l'amertume.
Il est d'autres devoirs: que dans tout Israël
Par des gémissements, par un deuil solennel,
La désolation soit neuf jours signalée,
Et durant ces neuf jours l'arche sainte voilée.
Vos princes ont vécu; venez, et, l'œil en pleurs,
A leur tombe récente apportons nos douleurs.

De ta couronne auguste Israël me décore,
O Saül! de ton sang elle est fumante encore.
A ton fils étaient dus ce sceptre et ce bandeau;
Mais il n'est plus de rois dans la nuit du tombeau.
Héritage fatal! douloureux diadême
Qu'autrefois dans Rama Dieu me légua lui-même!
Fallait-il que David te payât d'un tel prix?...
Que n'habité-je encor la terre des proscrits!

Campagnes d'Israël! terre délicieuse,
Des regards du Seigneur si long-temps orgueilleuse!
Attristez-vous, pleurez Saül et Jonathas.
Gelboé! couvre-toi des ombres du trépas.
Puisse pour toi le ciel, avare de rosées,
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées!
De Saül, de son fils, garde le souvenir,
Et raconte leur chute aux siècles à venir.



L'ARABE

AU TOMBEAU DE SON COURSIER.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

O voyageur! partage ma tristesse;
Mêle tes cris à mes cris superflus.
Il est tombé le roi de la vitesse!
L'air des combats ne le réveille plus.
Il est tombé dans l'éclat de sa course:
Le trait fatal a tremblé sur son flanc;
Et les flots noirs de son généreux sang
Ont altéré le cristal de la source.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Du meurtrier j'ai puni l'insolence;
Sa tête horrible aussitôt a roulé:

J'ai de son sang abreuvé cette lance,
Et sous mes pieds je l'ai long-temps foulé.
Puis, contemplant mon coursier sans haleine,
Morne et pensif, je l'appelai trois fois;
En vain, hélas!... il fut sourd à ma voix;
Et j'élevai sa tombe dans la plaine.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Depuis ce jour, tourment de ma mémoire,
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui :
Mort au plaisir, insensible à la gloire,
Dans le désert je traîne un long ennui.
Cette Arabie, autrefois tant aimée,
N'est plus pour moi qu'un immense tombeau;
On me voit fuir le sentier du chameau,
L'arbre d'encens et la plaine embaumée.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Quand du midi le rayon nous dévore,
Il me guidait vers l'arbre hospitalier;
A mes côtés il combattait le More,
Et sa poitrine était mon bouclier.

De mes travaux compagnon intrépide!
Fier, et debout dès le réveil du jour,
Au rendez-vous et de guerre et d'amour
Tu m'emportais comme l'éclair rapide.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors couché sous les sables mouvants.

Tu vis souvent cette jeune Azéide,
Trésor d'amour, miracle de beauté;
Tu fus vanté de sa bouche perfide;
Ton cou nerveux de sa main fut flatté.
Moins douce était la timide gazelle;
Des verts palmiers elle avait la fraîcheur...
Un beau Persan me déroba son cœur;
Elle partit!... tu me restas fidèle.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors couché sous les sables mouvants.

LE MANCENILLIER [1].

« Qu'il serait doux le baiser de ta bouche,
O Zarina!... Je t'aime, et je suis roi. »
Ainsi parlait le chef au cœur farouche
A Zarina qui pâlissait d'effroi.

« — Fier Nélusko! Zarina te révère;
Mais Zéphaldi lui seul est tout pour moi. »
Jetant sur elle un regard de colère,
Il répéta : « Je t'aime, et je suis roi. »

Puis affectant un visage tranquille :
« O Zarina! ce soir je t'attendrai
Dans le bocage, au couchant de notre île. »
Et Zarina répondit : « J'y serai. »

---

(1) Le Mancenillier, arbre des Antilles, faisait, dit-on, passer du sommeil à la mort quiconque reposait sous son ombre. On ajoute, je ne sais sur quel témoignage, que ce genre de mort était précédé de sensations délicieuses.

Il s'éloigna. L'insulaire tremblante
Alla s'asseoir sous le mancenillier,
Et commença, d'une voix faible et lente,
Ce chant lugubre, et qui fut le dernier:

« Viens, Nélusko! La feuille balancée
« Frémit au loin sous les vents en courroux.
« Ta nuit d'amour sera triste et glacée,
« Et mon sommeil sera paisible et doux.

« O charme pur! ô voluptés nouvelles!
« Esprit de l'air, est-ce toi que j'entends?
« Viens-tu déja m'emporter sur tes ailes
« Vers les bosquets de l'éternel printemps?

« Je t'ai gardé le baiser de ma bouche,
« Mon jeune ami! viens te rejoindre à moi
« Dans ce séjour où le maître farouche
« Ne dira plus : Je t'aime, et je suis roi. »

Elle disait. Déja sur sa paupière
Le long sommeil descendait lentement;
Lorsqu'à grands pas, traversant la bruyère,
Soudain parut Zéphaldi son amant.

Il la cherchait. O terreur! sous l'ombrage
A peine il vit sa belle Zarina,

Qu'il reconnut le funeste feuillage,
Et que d'horreur tout son cœur frissonna.

Il la saisit sous l'arbre solitaire,
Et dans ses bras l'emportant plein d'effroi :
« O Zarina! parle, qu'allais-tu faire?
—Me dérober aux poursuites d'un roi. »

Le lendemain la pierre accoutumée
Avait reçu leur serment nuptial;
Et l'humble toit de la hutte enfumée
Faisait envie au pavillon royal.

A leur passage en tumulte on s'élance;
Et Zéphaldi répétait en chemin :
J'ai la zagaie, et la flèche et la lance,
Et tout rival périra de ma main. »

Le roi présent dévore la menace;
Son ame altière est contrainte à fléchir :
Tel un torrent frémit, écume et passe
Au pied d'un mont qu'il ne saurait franchir.

LE PHÉNIX.

Sous les pas du chameau les sables de Lybie
En poudreux tourbillons s'élèvent jusqu'au ciel :
Les peuples sont venus ; car l'oiseau d'Arabie
S'élance, après dix jours, du tombeau paternel.
Avant que le Soleil, vaste flambeau du monde,
Atteigne, plus ardent, son zénith enflammé,
Le beau Phénix, éclos de la cendre féconde,
Ira porter son père au bûcher parfumé.
Le temple du Soleil découvre son portique ;
Et l'Arabe en ces mots commence le cantique :

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents ;
Phénix, amour du ciel, porte lui notre encens.

« Apparais, noble oiseau, père et fils de toi-même !
Montre-nous de ton front l'étoilé diadême,
Ton cou doré, ton bec d'émeraude et d'azur,
Ton aile où, diaprant l'albâtre le plus pur,
Le brillant incarnat nuance ton plumage,

De la pourpre d'Anir éblouissante image.
Que le rapide éclair s'échappe de tes yeux ;
Qu'il brille ce regard, qui, des champs du tonnerre,
Traverse en un instant l'immensité des lieux,
Et voit ramper l'insecte aux bornes de la terre.

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents:
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« De tes ans merveilleux l'étonnant témoignage
Par la voix des vieillards fut transmis d'âge en âge.
Cinq fois l'astre pompeux qui dispense le jour
De ta centième année éclaire le retour :
Beau Phénix! ah! dis-nous quel jour te vit éclore.
Es-tu né d'un rayon de la vermeille Aurore?
Des dieux le souffle pur a-t-il, du haut des airs,
Semé ton germe heureux au sein de nos déserts?
Ou, quand régnaient au loin les ténèbres profondes,
Reposais-tu déja dans le berceau des mondes?

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents.
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Depuis l'heure où ton vol tranquille et solitaire
Se balance au milieu des globes éclatants,
O! combien de mortels ont passé sur la terre,

Nomades engloutis dans les déserts du temps!
Las d'errer sans espoir, caravane oubliée,
En des sables mouvants sans ruisseaux et sans fleurs
Ils ont enfin trouvé le terme des douleurs,
Et leur tente d'un jour pour jamais s'est pliée.

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Recommande au soleil les trésors de nos plaines:
Qu'il mûrisse la datte et ses sucs nourriciers,
Des troupeaux de Cédar épaississe les laines,
Donne aux chameaux la force et l'audace aux coursiers,
Et détourne des vents les mortelles haleines;
Qu'à l'approche du soir il dirige vers nous
Le voyageur errant aux plages étrangères;
Qu'il colore au matin de ses feux les plus doux
Le berceau de nos fils, la tombe de nos pères!

LA GAZELLE.

Du beau chasseur amante désolée,
Zora plaintive, aux rivages persans,
Errait un soir, et ses tristes accents
Retentissaient du mont à la vallée.
Sous les rameaux d'un cèdre verdoyant,
Elle aperçoit la Gazelle tremblante
Qui se débat sur la terre sanglante,
Et lève encor ses yeux vers l'Orient.

Zora soupire : « Hélas! hélas! dit-elle,
Toutes les deux aurions-nous même sort?
Du beau chasseur le trait donne la mort,
Et comme moi, tu meurs, blanche Gazelle!
Un jour, timide et le front suppliant,
Il vint, et dit : « Zora, ma bien-aimée,
Tes yeux sont doux; ton haleine embaumée
A la fraîcheur des brises d'Orient. »

Je l'écoutai : mon ame toute entière
S'abandonnait à ses trompeurs accents.

Je le suivis sous l'arbre de l'encens,
Et je sentis se fermer ma paupière.
Le lendemain, le cruel m'oubliant
Portait ailleurs ses promesses volages;
Le jour d'après il déserta nos plages,
Et pour l'Europe il quitta l'Orient.

J'adoucirai le mal qui te dévore,
Jeune Gazelle! Aux plaines d'Ispahan
Les végétaux, richesse du Persan,
Pour te guérir s'empresseront d'éclore.
Viens avec moi dans le vallon riant;
Viens avec moi, tu seras ma compagne;
Et, chaque jour, pour toi sur la montagne
J'irai cueillir le baume d'Orient.

Quand toutefois l'inflexible Arimane
Aura marqué le dernier de mes jours,
Se racontant mes funestes amours,
On me plaindra dans la tribu persane.
Sous les rameaux d'un cèdre verdoyant
J'irai mourir; et toi, blanche Gazelle,
Tu dormiras jusqu'à l'aube nouvelle
Sur mon tombeau placé vers l'Orient.

LE TOMBEAU

DU POÈTE PERSAN.

« Ta voix, Zaïde, est celle du Zéphyre;
D'un charme pur elle enivre mes sens :
Mais apprends-moi quelle savante lyre
De ces beaux vers enfanta les accents.
O non, jamais roses de poésie,
Trésors charmants de grace et de fraîcheur,
De tels parfums n'embaumèrent l'Asie;
Ton baiser même aurait moins de douceur.

— De Bénamar cet hymne fut l'ouvrage,
Noble sultan! Chantre de la valeur,
Il fit briller la consolante image
Du jour sans fin dans un monde meilleur.
Ses chants perdus furent sans récompense :
Il s'en alla vers les sables d'Iran
Avec sa fille, étoile d'innocence,
Toucher la lyre au bruit de l'ouragan.

— Fidèle émir! prends ma noire cavale;
Ses pieds légers sont l'aile de l'oiseau.
Vole au désert, plus prompt que la rafale;
A Bénamar va porter cet anneau.
Oui, j'en atteste et la nuit et ses voiles :
De mes bienfaits je prétends le combler;
Du firmament les nombreuses étoiles
A ses trésors ne pourront s'égaler.

Que sur tes pas sa fille consolée
Vienne avec lui former d'heureux concerts!
Loin des regards cette palme isolée
A trop long-temps fleuri pour les déserts. »
L'émir, pressant la cavale légère,
Part comme un trait qui s'élance et qui fuit;
Et sur sa route une jeune étrangère,
Pâle et charmante, apparut vers la nuit.

« O voyageur qui, seul et sans retraite,
Cours, égaré dans les sables d'Iran!
Que cherches-tu? — Je cherche le poète,
Ce Bénamar, la gloire du sultan.
— O voyageur! Bénamar fut mon père;
Il a cessé de vivre et de souffrir :
Ces hauts cyprès ombragent sa poussière,
Et près de lui j'achève de mourir.

— Fleur de beauté! que ton éclat renaisse ;
Viens, sors enfin de ton obscurité ;
Viens, et pour toi que rayonne sans cesse
L'astre éclatant de la prospérité !
— Tu vois la tombe où veille ma tristesse :
Tel est mon cœur : il ne peut se rouvrir.
Mon père est mort; seul il fut ma richesse :
Pauvre il vécut, pauvre je veux mourir. »

Et, défaillante, elle embrasse en silence
Le sol funèbre, objet de tous ses vœux ;
Et du cyprès que la brise balance
L'ombre se mêle au noir de ses cheveux.
Sa voix mourante à son luth solitaire
Confie encore un chant délicieux ;
Mais ce doux chant, commencé sur la terre,
Devait, hélas! s'achever dans les cieux.



LA COLOMBE.

COLOMBE des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Tes yeux se sont fermés à la clarté du jour,
Ta douce vie, hélas! pour moi s'est exhalée.
Quittant mon jeune ami, du fond de sa vallée
Tu venais m'apporter des nouvelles d'amour.
Le chasseur te perça de la flèche mortelle ;
Je te vis sur mon sein tomber en palpitant ;
Et, m'offrant le billet teint du sang de ton aile,
Tu voulus me servir jusqu'au dernier instant.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Non, je ne verrai plus les flots du lac d'azur
Se rider effleurés de tes ailes rapides ;
Je ne te verrai plus, près des saules humides,

Lisser ton blanc plumage aux rayons d'un jour pur.
En vain tu dérobais à l'épine sauvage
La laine, sous ton bec arrondie en berceau,
Tu ne seras point mère; et l'imparfait ouvrage
Tombera, dispersé, dans le cours du ruisseau.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Cependant que dirai-je au ramier, ton ami,
Quand ce soir il viendra chercher sa bien aimée?...
Qu'entends-je? un vol agile a froissé la ramée,
Et la feuille mouvante a mollement frémi.
C'est lui! Déja son chant est le chant du veuvage.
Fuis, beau ramier! J'ai vu le chasseur inhumain,
Fuis! échappe à ses traits dans l'ombre du nuage:
Ta Colombe est absente, et reviendra demain.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

L'infortuné! demain il saura son malheur.
Deux jours, n'attendant plus, mais appelant encore,
Il redira sa plainte; et, la troisième aurore,
Laissant tomber son aile, il mourra de douleur.

Alors je te rendrai ta compagne fidèle,
Beau ramier! Ce tombeau se rouvrira poúr toi.
Réunis à jamais, tu dormiras près d'elle,
Comme un jour mon ami dormira près de moi.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.



LE PAUVRE NÈGRE.

Ravi naguère aux côtes de Guinée,
Le pauvre Nègre, accablé de ses maux,
Pleurait un jour sa triste destinée,
Et de soupirs accompagnait ces mots :
« Qu'ai-je donc fait au dieu de la nature,
Pour qu'il m'impose esclavage et douleur?
Ne suis-je pas aussi sa créature?
Est-ce forfait que ma noire couleur?

« Comme le blanc, dont la rigueur m'oppresse,
N'étais-je pas formé pour le bonheur?
J'aimais Nelzi; seule, elle eut ma tendresse,
Et son regard faisait battre mon cœur.
Heureux époux, j'allais devenir père.
O cher enfant, gage de notre amour,
Respires-tu pour consoler ta mère?
As-tu péri sans connaître le jour?

« Je ne pourrai te bercer dans ta couche,
Enfant aimé, que n'ont point vu mes yeux!

Ni te sourire, en pressant sur ta bouche
De l'oranger les fruits délicieux;
Ni t'enseigner, dès ta robuste enfance,
L'art d'assoupir un serpent venimeux,
Ou de surprendre un lion sans défense,
Ou de plonger sous les flots écumeux!

« O jamais plus je ne verrai l'ombrage
Des bananiers que je plantais pour toi;
Ni l'antre sombre où, par un jour d'orage,
O ma Nelzi! je te dis : « Sois à moi! »
Ni ma cabane, à mon cœur toujours chère,
Qu'en ses vieux ans mon père me transmit;
Ni le ruisseau de la roche où ma mère
Du grand sommeil dans mes bras s'endormit!

« Un soir (c'était à cette même source)
Je reposais sous le vert citronnier :
Les blancs cruels revinrent de leur course;
A mon réveil, j'étais leur prisonnier.
Je résistais : l'un d'eux fit sur ma tête
Tomber les coups de la verge de fer.
Désespéré, j'invoquai la tempête;
Et je pleurais en regardant la mer. »

Comme il chantait sa chanson d'esclavage,

Le négrier (1) sur ces bords descendit
Un habitant de son lointain rivage.
Zabbi l'appelle, et, l'embrassant, lui dit :
« De ma Nelzi, frère, quelle nouvelle? »
L'autre se tait, mais il montre les cieux.
« Je t'entends : morte. Et l'enfant ? — Mort comme elle.
— Bien. » Et la joie éclata dans ses yeux.

Deux jours entiers, jetant sa nourriture,
Il haleta sous un ciel embrasé ;
Et, du matin jusqu'à la nuit obscure,
De ses sueurs le sol fut arrosé.
Vers le retour de la troisième aurore,
La verge en main, le maître reparut :
« Lève-toi ! — Non ; je puis dormir encore ;
Je deviens libre. » Et sur l'heure il mourut.

---

(1) Vaisseau destiné à la traite des Nègres.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER LIVRE.

NOTES.

NOTES.

LA CHUTE DES FEUILLES.

PAGE 53.

Sa mère peu de temps, hélas!
Visita la pierre isolée.

Cette Élégie, qui, dans le temps, a obtenu le prix à l'Académie des Jeux-Floraux de Toulouse, a subi quelques changements. Voici la première version :

«De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans:

« Bois que j'aime! adieu.... je succombe.
Ton deuil m'avertit de mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore;
« Mais c'est pour la dernière fois.
« L'éternel cyprès se balance;
« Déja sur ta tête en silence
« Il incline ses longs rameaux:
« Ta jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant le pampre des côteaux. »
Et je meurs! de leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans;
Et j'ai vu, comme une ombre vaine,
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère:
Couvre, hélas! ce triste chemin;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais si mon amante voilée
Au détour de la sombre allée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne.... et, sans retour,
La dernière feuille qui tombe

A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe....
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

Quoique plusieurs personnes aient paru préférer cette version, je me suis reproché, en l'examinant, de n'avoir amené qu'un simple pâtre au tombeau de l'infortuné jeune homme, qui, près de sa dernière heure, songeait d'avance *au deuil de sa mère*. J'ai cru devoir restituer au sujet une circonstance trop naturelle pour qu'il fût permis de la supprimer.

LE BOIS DÉTRUIT.

PAGE 69.

Ronsard a composé, sur ce même sujet, une pièce où l'on trouve du nombre, de l'élévation, d'heureuses formes poétiques, et enfin les traces d'un véritable talent, égaré par système dans une fausse route.

> Cherche de l'œil l'asile accoutumé,
> Ne le voit plus, se tait, soupire, et passe.

Rien ne convient mieux à l'Élégie que le souvenir de ce qui n'est plus. C'est ainsi que la méditation se plaît au milieu des ruines. Nous devons à ce sentiment si naturel et si profond, deux poèmes élégiaques, modèles en notre langue : *la Journée des Morts* et *la Chartreuse de Paris*, par M. de Fontanes.

COMBAT

D'HOMÈRE ET D'HÉSIODE.

PAGE 95.

Varron, Plutarque, Philostrate, Erasme et quelques autres, prétendent qu'Homère et Hésiode furent contemporains. Leur combat dans la Calcide est d'invention moderne; mais l'idée en est heureuse et poétique. Cette pièce, interprétée par Barnès, est postérieure à l'empire d'Adrien, puisqu'il y est fait mention de l'oracle rendu à cet empereur.

Du laurier d'Hippocrène une branche sacrée
S'agite dans la main du poète d'Ascrée,
En ces mots il commence; et ses nobles chansons
De la lyre jamais n'empruntèrent les sons.

Dans un de ses poèmes (*la Théogonie*) Hésiode

se représente ainsi, chantant ses vers, une branche de laurier à la main. Il dit, en parlant des Muses:

Καί μοι σκῆπτρον ἔδον, δάφνης ἐριθηλέος ὄζον,
Δρέψασθαι, θειητόν.

ΘΕΟΓΟΝΙΑ, *vers* 30.

PAGE 96.

Sur le mont des Neuf Sœurs, je portais la houlette;
Elles vinrent, un jour, au milieu des troupeaux,
Saluer le pasteur du doux nom de poètes;
Je visitai leur temple, et portai leur bandeaux.

Αἵ νύ ποθ' Ἡσίοδον καλὴν ἐδίδαξαν ἀοιδὴν
Ἄρνας ποιμαίνονθ' Ἑλικῶνος ὕπο ζαθέοιο.

ΘΕΟΓ. *vers* 22.

PAGE 97.

Jupiter ne meurt point: le sang de l'hécatombe
Jamais ne rougira le marbre de sa tombe;
Sur sa tombe jamais les coursiers indomptés
N'iront briser les chars dans la lice emportés.

Ces quatre vers sont imités du chant d'Homère dans sa lutte avec Hésiode.

PAGE 98.

Redoute cependant les fêtes d'Ariane,
Crains l'Amour, crains l'Eubée et ses flots ennemis !
Ta dernière heure est proche : invoqué par Diane,
Jupiter Néméen aux Parques t'a promis.

La prêtresse de Delphes avait adressé à Hésiode cette prédiction que je place ici dans la bouche d'Homère. Elle ne tarda pas à s'accomplir. Des jeunes gens, soupçonnant Hésiode d'avoir séduit leur sœur, le tuèrent sur les rivages de l'Eubée, consacrés autrefois à Jupiter Néméen. On célébrait alors la fête d'Ariane.

PAGE 99.

Ganictor né timide, etc.

Je me suis borné à un très-petit nombre d'imitations; les autres circonstances m'appartiennent. J'ai surtout cherché à conserver aux deux interlocuteurs le caractère de style qui les distingue. Il règne, dans le cours de leur dialogue, une philosophie mêlée de quelque tristesse; car des chants consacrés à une fête funèbre devaient naturellement rentrer dans le domaine de l'Élégie.

DANAÉ.

PAGE 109.

Danaé était fille d'Acrisius, qui, effrayé par un oracle, l'exposa sur les flots avec le fils qu'elle avait eu de Jupiter. Un de nos plus savants philologues, M. Boissonnade, a traduit et commenté le court passage où Simonide exprime les angoisses de cette malheureuse mère. Les nouvelles leçons qu'il adopte sont parfaitement conformes à l'esprit du texte, et sa traduction se distingue par une douce et élégante simplicité.

HOMÈRE MENDIANT.

PAGE 113.

Le jeune et malheureux André Chénier, ravi avant le temps à l'espoir des Muses, et qui, né sous le beau ciel de la Grèce, paraît souvent, dans sa poésie, en avoir ressenti l'influence, a fait un petit poëme intitulé *l'Aveugle*, dans lequel il a peint Homère jeté par des marchands sur le rivage de Sicos. Le Chantre de l'*Odyssée* demande encore l'hospitalité; mais elle ne lui est point refusée, car il ne frappe point à la porte d'un palais.

Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici quelques fragments de cette pièce, d'autant plus précieuse qu'elle est inédite (1).

(1) Ces fragments étaient inédits alors : depuis, la pièce dont ils font partie a été publiée dans le recueil des poésies d'André Chénier, imprimé chez MM. Baudouin. (*Note de l'Éditeur.*)

« Dieu, dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute,
« O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,
« Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »

C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des Molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.

. . . .

Mais il entend leurs pas, prète l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déja les mains à la prière.
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger;
« (Si plutôt sous un corps terrestre et passager
« Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
« Tant une grace auguste ennoblit ta vieillesse!)
« Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
« Les humains, près de qui les flots t'ont amené,
« Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
« Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
« Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux;
« Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

« — Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
« Vos discours sont prudents, plus qu'on n'eût dû l'attendre;
« Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
« Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
« Ne me comparez point à la troupe immortelle:
« Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,

« Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux?
« Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux!
« Si vous en savez un pauvre, errant, misérable,
« C'est à celui-là seul que je suis comparable;
« Et pourtant je n'ai point, comme fit Thomyris,
« Des chansons à Phœbus voulu ravir le prix;
« Ni, livré comme OEdipe à la noire Euménide,
« Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide;
« Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
« Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

« — Prends; et puisse bientôt changer ta destinée!
« Disent-ils. » Et tirant ce que, pour leur journée,
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses;
Et du pain à son chien, entre ses pieds gisant
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

« — Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
« Je vous salue, enfants venus de Jupiter.
« Heureux sont les parents qui tels vous firent naître!
« Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître;
« Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
« Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
« Qu'aimable est la vertu que la grace environne!
« Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,

« Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots;
« Car jadis, abordant à la sainte Délos,
« Je vis, près d'Apollon, à son autel de pierre,
« Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
« Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
« Puisque les malheureux sont par vous honorés.
« Le plus âgé de vous aura vu treize années :
« A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
« Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
« Toi, le plus grand de tous, je me confie à toi.
« Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime!
« Comment, et d'où viens-tu? car l'onde *maritime*
« Mugit de toute part sur nos bords orageux.

« — Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
« J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
« Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie
« Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours;
« Car jusques à la mort nous espérons toujours.
« Mais pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
« Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

« — Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté?
« Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

« — Enfants, du rossignol la voix pure et légère
« N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire,
« Et les riches grossiers, avares, insolents,
« N'ont pas une ame ouverte à sentir les talents.
« Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,

« Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
« J'allais; et j'écoutais le bêlement lointain
« De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
« Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
« Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
« Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
« Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
« Lorsque d'énormes chiens, à la voix formidable,
« Sont venus m'assaillir; et j'étais misérable,
« Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
« N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.
« — Mon père, il est donc vrai: tout est devenu pire?
« Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre
« Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
« D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

. . . .

« Viens, suis-nous à la ville; elle est toute voisine,
« Et chérit les amis de la muse divine.
« Un siége aux cloux d'argent te place à nos festins;
« Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,
« Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
« Te feront de tes maux oublier la mémoire;
« Et si, dans le chemin, Rhapsode ingénieux,
« Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
« Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
« T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

« — Oui, je le veux; marchons. Mais où m'entraînez-vous?
« Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous?

« — Sicos est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

« — Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière!
« Car sur ses bords heureux je suis déja venu,
« Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :
« Ils croissaient comme vous; mes yeux s'ouvraient encore
« Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore;
« J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
« A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
« J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
« Et du fleuve Égyptus les rivages fertiles;
« Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
« Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
« La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
« Sur un arbuste assise, et se console et chante.
« Commençons par les dieux : Souverain Jupiter;
« Soleil, qui vois, entends, connais tout; et toi mer,
« Fleuves, terre, et noirs dieux des vengeances trop lentes,
« Salut! Venez à moi de l'Olympe habitantes,
« Muses! Vous savez tout, vous déesses; et nous
« Mortels ne savons rien qui ne vienne de vous. »
. . . .

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige au sommet des collines.
Et partout accourus, dansant sur son chemin,

Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île;
« Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
« Convive du nectar, disciple aimé des dieux;
« Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
« Le jour où nous avons reçu le grand HOMÈRE. »

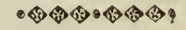
On a vu que mon plan diffère beaucoup de celui d'André Chénier; j'ai fait entrer dans ma pièce plusieurs fragments d'hymnes qu'on attribue à Homère lui-même : elle forme, pour ainsi dire, la suite du combat d'Homère et d'Hésiode, placé en tête de ce livre. Le vieillard aveugle, victime d'une injustice, a quitté les rivages de la Calcide :

Un enfant de Samos guide ses pas débiles:
Et tous deux, sans regrets, quittant ces bords ingrats,
Vont chercher des amis, qu'ils ne trouveront pas.

L'oracle contenu dans ce dernier vers est accompli. Homère arrive dans l'Éolide, accompagné de l'enfant de Samos. Il porte le rameau des suppliants, et implore en vain, aux portes du riche, le bienfait de l'hospitalité.

La fiction qui termine mon Élégie s'accorde avec le vague des traditions au sujet de ce grand

poète, si long-temps privé d'un asile, et dont tant de cités se disputèrent le berceau et la tombe. Sa dernière journée sur la terre devait être mystérieuse comme sa naissance. Il était d'ailleurs assez naturel de faire proclamer par Apollon l'immortalité d'Homère, et de confier aux harmonieuses Sirènes, filles du fleuve Achéloüs, le divin fils du fleuve Mélès.



LES ADIEUX D'HÉLÈNE.

PAGE 119.

O Pudeur! où fuis-tu quand tu nous as quittées?

Ce vers est imité de Sapho:

Παρτενία, παρτενία, ποῖ με λίπουσα οἴχῃ.

PAGE 120.

Péris, arbre sacré, qui fus l'arbre d'Hélène!

Dans l'*Épithalame d'Hélène,* composition pleine de grace et de suavité, Théocrite fait dire au platane :

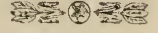
Ἑλένας φυτὸν εἰμί.

Coluthus, auteur d'un poème grec sur l'enlèvement d'Hélène, a trouvé bon d'épargner à l'amant de cette princesse les frais de la séduction. La pré-

venante Hélène conjure Pâris de l'enlever et de la conduire à Troie; il y consent de fort bonne grace. Cette inconvenance n'est rachetée qu'à-demi par les plaintes intéressantes d'Hermione redemandant sa mère :

Παῖδες, πῆ με λίπουσα...

Je ne sais toutefois s'il ne valait pas mieux laisser Hermione dans son berceau, que de la montrer déja grande et tenant des discours suivis. C'est vieillir gratuitement Hélène, qui n'en est pas plus raisonnable.



LA NERÉIDE.

PAGE 129.

Un poète allemand (Merthghen) a composé une idylle sur cette métamorphose d'une nymphe en souci : je n'en ai rien imité; mais, pour m'inspirer, j'ai relu l'*Élégie dans le goût ancien* sur la mort d'une jeune Tarentine, production remarquable d'André Chénier. Les vers suivants, tirés d'un autre de ses ouvrages, semblent, selon l'expression de M. de Châteaubriand, « être échap- « pés à un poète grec, tant ils sont pleins du goût « de l'antiquité. »

Accours, jeune Chromis; je t'aime et je suis belle,
Blanche comme Diane et légère comme elle,
Comme elle grande et fière ; et les bergers, le soir,
Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,
Et, me suivant des yeux, disent : « Comme elle est belle !
« Néère, ne va point te confier aux flots,

« De peur d'être déesse, et que les matelots
« N'invoquent, au milieu de la tourmente amère,
« La blanche Galatée et la blanche Néère. »

La *Jeune Captive*, ode du même auteur, a toutes les couleurs de l'Élégie. Elle est dans la mémoire du petit nombre de personnes qui lisent encore des vers.

LE BUCHER DE LA LYRE.

PAGE 138.

Ou chercher à Céos du touchant Simonide
Les nobles vers, perdus dans la nuit du passé.

Simonide, traité avec un peu de rigueur par Quintilien, excellait dans la peinture des affections douloureuses. Catulle disait : *Mœstius lacrymis Simonideis*.

Elle a cessé. Les feux qu'allume le zéphire,
A travers les parfums emportent ses adieux ;
Et toutefois, dit-on, des cendres de la Lyre
S'exhala jusqu'au soir un bruit mélodieux.

La lyre du poète, condamnée au bûcher en expiation de ses accords indiscrets, et chantant elle-même son hymne funèbre, n'offrait-elle pas une

composition assez neuve par sa forme antique? Il m'a semblé que la poésie ne reproduirait pas sans quelque charme les derniers adieux d'une lyre, *novissima verba*.

LA SULAMITE.

PAGE 141.

Cette Élégie est tirée du *Cantique des Cantiques*, pastorale charmante attribuée à Salomon, et imitée par Voltaire, avec la piquante originalité qui caractérise les plus légères productions de ce talent supérieur. J'espère que mes lecteurs voudront bien oublier un instant l'imitation de Voltaire, et ne comparer la mienne qu'à l'original.

L'ARABE

AU TOMBEAU DE SON COURSIER.

PAGE 149.

On connaît l'attachement des Arabes pour leurs chevaux, et les services que leur rendent ces sobres et rapides compagnons d'une vie errante et belliqueuse.

C'est le cheval arabe qui est représenté dans ce passage sublime du livre de Job :

Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circum dabis collo ejus hinnitum?

Numquid suscitatis eum quasi locustas? Gloria narium ejus terror.

Terram ungulâ fodit, exultat audacter : in occursum pergit armatis.

Contemnit pavorem, nec cedit gladio.

Super ipsum sonabit pharetra, vibrabit hasta et clipeus.

Fervens et fremens, sorbet terram, nec reputat tubæ sonare clangorem.

Ubi audierit buccinam, dicit vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum et ululatum exercitûs.

Dans la tragédie d'*Abufar*, où le respectable Ducis a si bien peint les mœurs du désert, Pharan parle ainsi de son coursier fidèle:

J'ai nourri de ma main ce coursier généreux
Qui devance les vents, ou qui vole avec eux;
Que pour l'Arabe exprès la Nature a fait naître;
L'ami, le compagnon, la gloire de son maître,
En tout temps, en tout lieu lui prêtant son appui;
Qui couche sous sa tente et combat avec lui.



LE PHÉNIX.

PAGE 157.

Les traditions rapportent que la naissance de cet oiseau merveilleux était une fête en Arabie. Il vivait environ cinq cents ans. Dès qu'il avait cessé de vivre, il sortait de lui un autre phénix, qui emportait le corps de son père dans une boule de myrrhe, et l'allait déposer sur l'autel du Soleil, à Héliopolis.

Ovide et Claudien lui ont consacré de beaux vers. Pline et Tacite, en le décrivant, affirment son existence : ce qu'il y a d'incontestable, c'est le mérite de leur description.

Ce sujet, qui n'est pas celui d'une Élégie proprement dite, se rattache du moins au genre élégiaque par plusieurs détails et par sa teinte générale. Ce qui constitue l'Élégie, c'est le ton plus encore que le sujet.

LE TOMBEAU

DU POÈTE PERSAN.

PAGE 163.

J'ai puisé ce sujet et plusieurs de ses détails dans un intéressant article de M. Malte-Brun. Le morceau qu'il rapporte sur Ferdousi, poète persan, est extrait d'un recueil de poésies publié en allemand par madame Helmina de Chézy, que ses belles imitations des poètes orientaux avaient déja fait connaître.

FIN DES NOTES.

POÈMES DIVERS.

A MONSIEUR D****,

MON GUIDE ET MON AMI.

PHILOSOPHE modeste, ami sincère et tendre
Qui méritez la gloire et n'osez y prétendre,
Ariste, recevez ce fruit de mes loisirs.
De l'étude, par vous, j'ai goûté les plaisirs :
C'est vous qui le premier, par des avis sévères,
Daignâtes corriger mes rimes trop légères;
Qui le premier du goût m'enseignâtes les lois,
Et de l'expression la noblesse et le choix.
Vos leçons m'ont formé : mes vers sont votre ouvrage ;
Vous ne pouvez, Ariste, en dédaigner l'hommage.
Jamais dans mes tableaux l'obscène nudité
Ne vient effaroucher la pudique beauté;
Jamais surtout mon vers, qu'aucun fiel n'envenime,
N'immole un honnête homme au besoin d'une rime.
Je hais le satirique et son rire moqueur,

Il brille par l'esprit, mais aux dépens du cœur.
Oh! si le dieu des vers, protégeant ma jeunesse,
Et me guidant lui-même aux rives du Permesse,
Daigne un jour à mes vœux accorder ses présents,
J'ornerai votre front de mes lauriers naissants.
Mais si la noire envie, à nuire toujours prête,
S'agite et fait siffler ses serpents sur ma tête,
Si Zoïle affamé déchire mes écrits,
Cherchant, pour l'oublier, vos entretiens chéris,
Au sein de l'amitié touchant en paix ma lyre,
Je me consolerai des traits de la satire.

LES PLAISIRS DU POETE,

OU

LE POUVOIR DE LA POÉSIE.

LES PLAISIRS DU POÈTE,

OU

LE POUVOIR DE LA POÉSIE.

JADIS il fut des jours, favorisés du ciel,
Où des ruisseaux de lait, où des fleuves de miel,
Mollement épanchés aux vallons d'Aonie,
Du poète naissant abreuvaient le génie.
Les nymphes d'Hélicon, sur le double coteau,
Le soir, dansaient en chœur autour de son berceau,
Lui versaient l'ambroisie, et, sous leur vert bocage,
Au doux bruit des concerts, élevaient son jeune âge.

Ces prodiges pour toi semblent renaître encor;
Fils d'Apollon! Pour toi touchant la lyre d'or,
Des chantres renommés les ombres immortelles
Balancent sur ton front leurs poétiques ailes.
Tu les vois, les entends: et, le jour et la nuit,
L'éclat de leurs grands noms t'assiége, te poursuit;
Tu t'endors pour rêver aux travaux de la veille;
Et le cri de la gloire en sursaut te réveille.

Le poète a parlé : tous les temps, tous les lieux,
Évoqués à la fois, s'assemblent sous ses yeux.
Il honore ou flétrit, accuse ou divinise;
A sa voix, la vertu triomphe et s'éternise;
Au tribunal du monde il cite les pervers,
Il condamne leurs noms à vivre dans ses vers :
La vertueuse horreur de sa muse irritée
Poursuit jusqu'aux enfers leur ombre épouvantée;
Et son vers indigné, tonnant pour les punir,
Frappe d'un long effroi les tyrans à venir.

Il est de ces instants où sa tête lassée
Supporte avec effort le poids de la pensée;
A lui-même importun dans sa vague langueur,
Il semble avoir perdu sa féconde vigueur.
Sa veine est desséchée, et sa voix est muette.
C'est en vain qu'en lui-même il cherche le poète.
Il succombe, accablé de travaux assidus;
Mais il retrouve aux champs les dons qu'il a perdus :
Tout l'inspire et l'émeut dans toute la nature.
L'Aquilon qui rugit, le ruisseau qui murmure,
La chanson du matin et la cloche du soir,
Et l'ombrage où le pâtre à midi vient s'asseoir,
Et tous ces vieux récits, charme de la veillée,
Agitent tour à tour son ame émerveillée.
Il semble que pour lui l'art magique des vers
Peuple d'illusions un nouvel univers :
Cet oiseau dont la voix gémit désespérée,

C'est Philomèle encor qui se plaint de Térée;
Dans les balancements du lugubre cyprès,
Du triste Cyparisse il entend les regrets;
Le fruit de ce mûrier rappelle à sa mémoire
De Pyrame et Thisbé la douloureuse histoire;
Dans l'air mille couleurs frappent ses yeux surpris :
Ce n'est plus l'arc-en-ciel, c'est l'écharpe d'Iris;
Et lorsque des bienfaits de l'humide rosée
Au retour du matin la terre est arrosée,
Il croit que de Tithon la jeune épouse en pleurs
Rajeunit la nature et fait naître les fleurs.
Pour lui point de revers : tranquille, inébranlable,
Il doit ses plus beaux chants au malheur qui l'accable.
S'il chante la lumière éclipsée à ses yeux,
Milton jouit encor de la clarté des cieux.
Sans espoir de retour, au fond de la Scythie,
Traînant de ses destins la chaîne appesantie,
Ovide gémissait loin de Rome exilé,
Mais il touche sa lyre, et renaît consolé.

Art sublime! à tes lois tu soumets la mort même.
A l'insensible tombe arrachant ce qu'il aime,
Young, enseveli dans son chagrin profond,
Interroge la Mort, et la Mort lui répond.

Que ne peut le génie! Il subjugue, il enchaîne
Tout un peuple attentif et respirant à peine.
Mais d'un exemple auguste animons nos récits.

Sophocle eut des enfants dont les cœurs endurcis,
Empressés d'envahir sa tardive richesse,
Comptaient les jours trop lents de sa longue vieillesse.
Ils feignent que leur père, indigne de son art,
N'agit, ne pense plus, ne vit plus qu'au hasard,
Et que de sa raison, par les ans affaiblie,
Le flambeau pâlissant s'éteint avec sa vie:
Sophocle est accusé par ses enfants ingrats,
Et Sophocle est conduit devant les magistrats.
Calme, parmi les flots d'un nombreux auditoire,
Il s'avance, escorté de soixante ans de gloire.
On l'interroge; alors, levant avec fierté
Un front où luit déja son immortalité:
« Entre mes fils et moi que l'équité prononce;
« Sages Athéniens, écoutez ma réponse. »
Il dit, et fait entendre à ses juges surpris
Le dernier, le plus beau de ses nobles écrits;
Il lit Œdipe! Il lit, et sa froide vieillesse
Se réchauffe un instant des feux de la jeunesse.
Ces longs cheveux blanchis, cette imposante voix,
Ce front qu'un peuple ému couronna tant de fois,
Portent dans tous les cœurs une terreur sacrée;
Le juge est attendri, la foule est enivrée;
Ses fils même, ses fils tombent à ses genoux:
Les pleurs ont prononcé, le grand homme est absous.

Tout s'émeut, tout s'enflamme aux accents du génie.
Sur les sauvages monts de la Calédonie,

Sa harpe en main, le Barde, aux vents mêlant sa voix,
Des guerriers de Morven présage les exploits.
Il ouvre l'avenir au brave qui succombe,
Et d'un hymne de gloire il réjouit sa tombe.

Les belles actions ont besoin des beaux vers.
Alexandre vainqueur, maître de l'univers,
Dans les nobles transports d'une douleur amère,
Se plaint aux dieux jaloux qui l'ont privé d'Homère;
Et l'Homère Thébain voit son toit respecté,
Comme un temple autrefois par les dieux habité.

Eh! pourquoi s'étonner que du sublime Orphée
La lyre ait attendri les rochers du Riphée?
L'art des vers a fait plus. Son charme souverain
A même des tyrans fléchi les cœurs d'airain.
J'en atteste Amurat. Sa sombre frénésie
De conquête en conquête a traversé l'Asie;
Vingt mille citoyens, dans les murs de Bagdad,
Vont périr en un jour sous les yeux d'Amurat;
De la tombe déja règne l'affreux silence.
Aux genoux du vainqueur un inconnu s'élance;
C'est l'illustre Almozar, le Linus des Persans!
Un trouble prophétique agite tous ses sens.
Le carnage s'arrête; on écoute : il commence
Un chant majestueux de gloire et de clémence,
Fait parler de Bagdad les malheureux débris...

Le farouche ottoman, de sa pitié surpris,
Croit voir déja son crime effacer sa victoire,
Et le sang des vaincus rejaillir sur sa gloire.
Interdit, et frappé de cette auguste voix,
Amurat a pleuré, pour la première fois :
« Tu triomphes, dit-il, et Mahomet t'inspire.
« Sur mon ame, ô Persan, quel est donc ton empire!
« Pour régner et combattre Amurat a vécu;
« J'ai vaincu l'univers, et ton art m'a vaincu. »
Il ordonne, et soudain, dans la ville alarmée,
Des pâles citoyens la grace est proclamée;
Tous les fers sont rompus, tous les pleurs essuyés.
Almozar voit tomber tout Bagdad à ses pieds;
Le peuple transporté le bénit, et s'écrie :
« La lyre du poète a sauvé la patrie! »

NOTE.

NOTE.

La première édition de ce poème, publiée en 1801, fut immédiatement suivie de la *Satire des Romans du Jour*, pièce couronnée par l'Académie de Lyon, qui en avait proposé le sujet, et dont l'indulgence éclairée encouragea les efforts et la jeunesse de l'auteur, sans se dissimuler les imperfections de l'ouvrage. Je me bornerai à citer ce qui m'a paru le moins défectueux. Les vers suivants désignaient ces livres odieux qu'il répugne de nommer :

Faut-il, plongeant ses yeux en des fanges profondes,
Nettoyer d'Augias les étables immondes ?
Quel dégoûtant ramas de lubriques fureurs,
Rafinement affreux de tranquilles horreurs !
Quel monstre a pu tirer des bourbiers d'Amathonte
Ces grossiers éléments de débauche et de honte,
Ces cyniques tableaux, hideux d'impureté,
Et qui feraient haïr jusqu'à la volupté !

J'essayais ensuite de peindre la funeste influence

de quelques autres romans, qui, moins obscènes, n'en sont que plus dangereux :

Linval, simple et timide, heureux mais sans ivresse,
Échappant à l'enfance, attendait la jeunesse :
Aucun desir encor ne troublait son sommeil;
Aucun songe brûlant ne hâtait son réveil :
Son cœur à la vertu rendait un pur hommage.
De quinze ans d'innocence un jour détruit l'ouvrage :
D'un livre séducteur les tableaux odieux
Ont déchiré le voile épaissi sur ses yeux;
Déja l'adolescent, qu'un feu secret dévore,
Cherche, devine, apprend, et veut apprendre encore;
Il quitte à pas furtifs le toit de ses aïeux,
Sa jeune et chaste sœur, son père déja vieux,
Sa mère qui gémit : elle en mourra.... N'importe!
Rien ne peut l'arrêter, et son malheur l'emporte;
Il part. Heureux encor si ses vœux criminels
N'ont d'avance usurpé les trésors paternels!
Heureux si de ses mains, au crime moins novices,
Il ne les ravit point pour en nourrir ses vices,
Ou s'il n'a point déja follement dispersé
Cet or laborieux, avec peine amassé!
Telle est de ces écrits l'impression funeste.
Mère, dérobe-les à ta fille modeste;
Cours, hâte-toi; peut-être il n'est déja plus temps.
Célimène brillait, belle de vingt printemps :
Languissante aujourd'hui, distraite, embarrassée,
Célimène n'a plus qu'une seule pensée.
Son maintien la trahit; ses yeux, chargés d'amour,

S'entr'ouvrent avec peine à la clarté du jour.
Quelquefois, sans sujet, elle verse des larmes.
Un feu caché flétrit et dévore ses charmes :
La fraîcheur, l'enjoûment, l'heureuse aménité
Qui voile la laideur et pare la beauté,
Tout est perdu pour elle : inquiète, égarée,
De désirs palpitante, et d'amour altérée,
Elle rêve un amant, elle appelle un vainqueur....

Des conseils aux romanciers terminaient la pièce :

Par de vivants portraits faites rougir le vice ;
De lui-même effrayé que le crime pâlisse.
Fielding et Richardson vous offrent leurs pinceaux :
Pour peindre la nature, imitez leurs tableaux.
Bravez du mauvais goût la stupide ironie ;
La critique des sots est l'encens du génie.

L'INDÉPENDANCE

DE

L'HOMME DE LETTRES,

PIÈCE QUI A REMPORTÉ LE PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, EN 1806.

L'INDÉPENDANCE

DE L'HOMME DE LETTRES.

La noble indépendance est l'ame des talents;
Rien ne peut du génie enchaîner les élans :
Ce n'est point pour ramper qu'il a reçu des ailes.
Le sage, en ses écrits au vrai toujours fidèles,
A des succès honteux n'immole point ses mœurs.
Éloigné des partis et sourd à leurs clameurs,
D'un tardif repentir s'épargnant l'amertume,
Il ne vendit jamais ni son cœur, ni sa plume.
On ne le verra point, au prix de ses vertus,
Acheter les faveurs du stupide Plutus;
User son avenir en des cercles frivoles,
Et d'un monde profane encenser les idoles.
Le front ceint des lauriers qu'il venait de cueillir,
Despréaux dans Auteuil allait se recueillir,
Au fond de ses berceaux, assis près de Molière,
Il confiait ses chants à l'ombre hospitalière;
Et, d'un éclat menteur trop long-temps éblouis,
Ses yeux se reposaient du faste de Louis.

Rousseau, riche d'une ame indépendante et fière,
Transfuge des châteaux, revole à sa chaumière :
Les honneurs, les trésors en vain lui sont offerts;
Pour lui des fers brillants n'en sont pas moins des fers.
De l'orgueilleux bienfait il repousse l'outrage;
Il fuit enveloppé de sa vertu sauvage,
Et porte au sein des bois, sur la cime des monts,
Sa longue rêverie et ses pensers profonds.

Trop heureux l'écrivain qui, dans la solitude,
Amasse lentement les trésors de l'étude;
Qui, préparant de loin ses destins éclatants,
Épure ses travaux dans le creuset du temps!
Comme il dédaigne alors tant de vils adversaires,
Tant de combats grossiers, pugilats littéraires,
Tant de rivaux jaloux qui, pour mieux le flétrir,
Du mépris qu'on fait d'eux cherchent à le couvrir!
Descartes, que noircit l'impure calomnie,
Dans les champs du Batave exile son génie,
Recommande sa gloire à la postérité,
Et sur des bords lointains poursuit la vérité.

C'est ainsi que le sage en lui se réfugie.
Son adversité même accroît son énergie.
Athlète infatigable, au jour de la douleur,
Il soutient sans fléchir la lutte du malheur;
Il l'affronte, et de près l'observant sans le craindre,

Semble lui demander des couleurs pour le peindre.
Sur son vaisseau brisé, tel Vernet sans pâlir
Étudiait le flot prêt à l'ensevelir.

C'est peu que l'écrivain, armé de ses ouvrages,
Des destins ennemis affronte les outrages;
C'est peu que sa vertu brave l'adversité;
Elle résiste encore à la prospérité.
Libre au palais des rois, sans hauteur, sans bassesse,
Par fois il se soumet, jamais il ne s'abaisse.
D'un généreux transport son grand cœur animé,
Quel que soit l'oppresseur, protège l'opprimé;
Et, demeurant fidèle au parti qu'il embrasse,
Partage noblement une noble disgrace.
Quand Fouquet de Louis eut perdu la faveur,
La Fontaine resta l'ami de son malheur.
D'un cœur naïf et pur déployant l'énergie,
Il fit sur son destin soupirer l'élégie;
Et, laissant les flatteurs à leur vulgaire effroi,
Il chanta son ami, même devant son roi.
Dévoûment vertueux! témérité sublime!
Tel est du vrai talent l'abandon magnanime.
La tyrannie en vain prétend l'anéantir;
En vain de son exil l'arrêt va retentir:
Il n'est point de déserts, point d'exil pour le sage.
Ces sables dévorants, ces plaines sans ombrage,
Ces antres, ces rochers, n'ont pour lui rien d'affreux;
Seul, errant et proscrit, il n'est point malheureux:

L'étude, objet constant de son idolâtrie,
Au bout de l'univers lui fonde une patrie.

Mais pour l'ensevelir les cachots sont ouverts;
Il y descend, courbé sous le poids de ses fers.
Calme, il répète encore à l'oppresseur qu'il brave :
« Je ne suis qu'enchaîné, je ne suis point esclave. »
Au fond de sa pensée il a déja fini
La page vigoureuse où le crime est puni.
Sa prison désormais n'est plus qu'une retraite;
Si le ciel l'a doté des talents du poète,
Il chante, et sur ce mur, son muet confident,
Il trace avec sa chaîne un vers indépendant.

Qu'un servile mortel à plaisir s'humilie;
Qu'au parti du vainqueur son effroi se rallie;
De vingt maîtres divers adulateur banal,
Que pour oser penser il attende un signal;
Le sage en tous les temps garde son caractère :
Tyrans! il vous poursuit de sa franchise austère;
Et, libre sous le poids de votre autorité,
En présence du glaive il dit la vérité.
Cicéron, qu'un despote honore de sa haine,
Va rejoindre au tombeau la liberté romaine.
Démosthène, épuisant la coupe de la mort,
De son dernier sommeil tranquillement s'endort.
L'homme obscur peut frémir; tout entier il succombe,
Et l'éternel oubli vient peser sur sa tombe.

Le sage ne meurt point. Sous la main des bourreaux,
Il défend à la mort d'effacer ses travaux;
Il la voit, il l'attend, sans pâlir d'épouvante:
Le grand homme n'est plus, mais sa gloire est vivante.

De ses persécuteurs s'il trompe les poignards,
Nous révérons en lui le Nestor des beaux arts.
Son ame tout entière en ses écrits respire;
Ses actions jamais n'ont démenti sa lyre;
Il se conserva pur au milieu des méchants:
Il meurt, et la vertu reçoit ses derniers chants.
Tel l'oiseau du Méandre, ornement du rivage,
Au noir limon des eaux dérobe son plumage,
Et, saluant la mort de sons mélodieux,
D'une voix plus touchante exhale ses adieux.

L'INVENTION POÉTIQUE.

L'INVENTION POÉTIQUE.

Loin le fils de Japet et sa fable vantée!
Le talent créateur fut le seul Prométhée.
De ses brûlantes mains jaillit le feu sacré;
Il dit, et du néant l'univers fut tiré.
Féconde Invention! à ta noble imposture
Jupiter dut sa foudre et Vénus sa ceinture;
Et l'Amour, dont toi-même as tissu le bandeau,
A ton flambeau magique alluma son flambeau.

De ces illusions qu'enfanta le poète
Le poète à son tour enrichit sa palette,
Dispose ses couleurs, les fond, les assortit,
S'empare du pinceau dès qu'un dieu l'avertit,
Et, toujours créateur même alors qu'il imite,
De son art étonné recule la limite.

Vaste Homère! tel fut ton destin glorieux.
Plus fier que tes héros et plus grand que tes dieux,
Tu triomphes du temps et de l'obscur Zoïle;
Ton colosse est debout sur la tombe d'Achille.

De ce chantre immortel émule harmonieux !
D'un plus modeste éclat tu viens frapper mes yeux;
Ton langage est plus pur, ta lyre plus savante,
Et tu sais embellir tout ce qu'Homère invente ;
Mais au Parnasse antique il parut le premier.
S'élevant comme un cèdre au-dessus du palmier,
Homère t'a vaincu. Du dieu de l'harmonie,
Il n'a point reçu l'art : son art est le génie.

Le génie! A sa voix l'inventeur s'enhardit;
Son sujet sous ses yeux se déploie et grandit.
Tel, au réveil du jour, quand l'aube matinale
Entr'ouvre par degrés la porte orientale,
Un point brille, il s'étend, et bientôt sa clarté
Des champs aériens dore l'immensité.
Voyez l'ardent Milton, incorrect et sublime,
S'élancer dans les cieux, ou plonger dans l'abîme :
Du goût, à ses regards, le flambeau n'a point lui,
Mais comme ses défauts ses beautés sont à lui.
Arioste, à son tour, sylphe heureux du Parnasse,
Souple et nerveux, unit et l'adresse et l'audace :
Du pays des erreurs ce magique habitant
Reproduit l'univers dans son prisme éclatant.
L'habile Torquato vole d'une aile agile
D'Arioste à Milton, et d'Homère à Virgile :
Sous mille aspects nouveaux son art les réfléchit,
Et de leur pur éclat se pare et s'enrichit.
Chantre navigateur, cher aux Nymphes du Tage

Les Neuf Sœurs te gardaient un moins riche partage,
Mais à travers les pleurs qu'Inès obtient encor
Nous admirons les traits de ton Adamastor.

A votre vers heureux, qu'inspira Polymnie,
Voulez-vous imprimer le cachet du génie?
D'une autre Invention connaissez le secret;
Le bon goût en prescrit l'emploi sage et discret.
Du talent exercé l'habile main rassemble
Ces termes qui, surpris et charmés d'être ensemble,
D'un hymen favorable empruntant le secours,
Fécondent la pensée, animent le discours.
Mais de mots nouveaux-nés moins prodigue qu'avare,
Pour paraître hardi ne soyez point bizarre:
L'abus des beautés même enfante la langueur;
C'est la sobriété qui nourrit la vigueur.
N'allez pas étaler l'effronté barbarisme,
Ni l'absurde jargon du froid néologisme;
N'allez pas, au mépris du bon sens et de l'art,
Accorder votre lyre aux pipeaux de Ronsard.

Variez vos sujets, parcourez d'autres rives;
Demandez au désert des scènes primitives;
Trouvez, loin de Paris et loin de vos rivaux,
De nouvelles couleurs et des objets nouveaux;
Sommes-nous exilés de l'épopée antique?
N'est-il plus de lauriers pour le chant didactique?
Le Temps a-t-il brisé le tragique poignard?

Le cercueil de Molière enferme-t-il son art?
Où donc est de Boileau l'implacable férule?
Où sont ses traits sanglants, effroi du ridicule?
Saisissez-les; frappez d'un implacable vers
Et le crime hideux et le vice pervers.
La gloire attend les sons de vos lyres muettes :
Le siècle des héros est celui des poètes.
Homère! ton génie est-il mort tout entier?
Toi seul, d'un pied hardi te frayant un sentier,
De l'art confus encor traversas les ténèbres;
Et nous, qu'ont devancés tant de guides célèbres,
Nous n'osons qu'en tremblant, de leur gloire éclairés,
Imprimer sur leurs pas nos pas mal assurés!
L'ardent navigateur, dont la course lointaine
Conquit à l'univers la rive américaine,
Trembla-t-il d'un projet par lui seul entrepris?
De son heureuse audace un monde fut le prix.
Il est, il est encor des îles inconnues
Où les lois d'Apollon ne sont point parvenues.
Sur l'océan des arts embarqués les derniers,
Ne quittons point la rame, assidus nautonniers;
Et sachons préférer, en dépit de l'orage,
Au long calme du port les dangers du naufrage.

LE VOYAGEUR,

PIÈCE QUI A REMPORTÉ LE PRIX A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, EN 1807.

LE VOYAGEUR.

Honneur à ce mortel que la soif de connaître
Exile noblement du toît qui l'a vu naître,
Et qui, pour des déserts ou des peuples cruels,
Fuit la douce patrie et les bras paternels!
Quels que soient les dangers, son grand cœur les surmonte.
L'obstacle, il le soumet; le trépas, il l'affronte;
Et sillonnant au loin les orageuses mers,
Ne s'arrête pas même où finit l'univers.

Tel ce hardi Génois, l'œil attaché sur l'onde,
Reculait en espoir la limite du monde.
Huit ans, rois de la terre! il courut vous offrir
Ce monde inattendu qu'il allait conquérir;
Huit ans, il dévora le refus et l'outrage!
Cependant Isabelle accueille son courage;
Les mers qui l'attendaient s'ouvrent à ses vaisseaux.
Mais quels périls soudains l'assiégent sur les eaux?
Quel bruit sourd a mugi? C'est la trombe rapide,
Qui roule en tourbillon, qui monte en pyramide.
Une flamme sinistre aux mâts vient s'attacher.

O comble de terreur ! l'oracle du nocher,
La boussole est muette, et l'aiguille infidèle
S'éloigne en tournoyant du pôle qui l'appelle.
Déja les Castillans, entourés de la mort,
De Palos à grands cris redemandaient le port :
Seul contre tous, Colomb les soutient, les console,
Et pour eux son génie est une autre boussole.
Un monde est sa conquête : il revient... O revers !
Je cherche la couronne, et ne vois que les fers.

Plus heureux, admiré même durant sa vie,
Cook, respecté dix ans des rois et de l'envie,
Semble des flots du Sud le monarque et le dieu :
La gloire de son nom le protége en tout lieu ;
Ses pavillons sans foudre, honorés des deux mondes,
Voguent indépendants sur l'empire des ondes.

De l'Océan d'Atlas sortant de toutes parts,
Des îles tout à coup invitent ses regards ;
Et ces filles des eaux, vierges encor naïves,
Étalent sous ses yeux leurs graces primitives.
Aimable Otaïti, sauvage Sybaris,
Où la seule candeur sert de voile à Cypris !
Un autre Bougainville achève ta culture :
Aux lois de l'industrie il soumet la nature ;
D'un germe libéral il dote tes guérets,
Et sa voix te révèle et Pomone et Cérès.

Bientôt il court chercher, sous un pôle de glace,
Un autre continent promis à son audace.
De son art incertain il hâte les progrès;
Du temple d'Épidaure il ravit les secrets,
Et, soumise elle-même à tant de vigilance,
La mort baisse sa faux et s'éloigne en silence.

Trop heureuse Albion! quels furent tes transports
Quand le bronze tonnant l'annonça dans tes ports!
Que l'Europe, homme illustre! un moment te possède;
Qu'à tes rudes travaux le doux repos succède...
Le repos! en est-il pour ce génie ardent?
D'un besoin curieux l'invincible ascendant,
Lorsqu'à peine il respire, échappé des naufrages,
Rend sa vie aux dangers, et sa flotte aux orages.

L'Angleterre avait dit : « Quel mortel le premier,
« Entre deux océans se frayant un sentier,
« Osera soulever cette barrière antique
« Qui repousse du Nord les flots de l'Atlantique? »
Tout se tait... Cook, lui seul, sent son cœur palpiter;
Il se lève : « C'est moi qui l'oserai tenter.
« Des vaisseaux, et je pars! » L'astre du jour à peine
Blanchit le sombre azur de la profonde plaine,
Que déja le héros, debout sur les rochers,
Accuse impatient la lenteur des nochers.
Il part. Les jours ont fui : Cook a revu les îles
Dont il fertilisa les rivages stériles.

Ces lieux à son aspect semblent se réjouir,
L'arbuste s'incliner, la fleur s'épanouir.
D'un avide regard il contemple en silence
Ces champs où, frêle encor, l'humble épi se balance.
Avec moins de transports un père à son retour
Sourit aux doux progrès des fils de son amour.

Ah! les touchants bienfaits de sa main tutélaire
Revivront d'âge en âge au cœur de l'insulaire;
Et tandis que, s'armant de reproches vengeurs,
L'univers poursuivra ces tyrans voyageurs,
Ces brigands tout souillés d'une homicide gloire,
La voix du monde entier bénira sa mémoire.

Toi, qui suivis ses pas, et que nos longs regrets
Demandèrent quinze ans aux abîmes muets,
Tu m'apparais, couvert d'un voile triste et sombre...
Est-ce toi, la Peyrouse?... ou n'est-ce que ton ombre?

Nobles martyrs, salut à vos noms immortels!
Le premier voyageur mérita des autels.
Par des mers séparés, sur les diverses plages,
Les peuples languissaient, nus, grossiers et sauvages.
Le voyageur paraît... Les flots sont applanis;
Par le nœud des besoins les hommes sont unis.
Le commerce, bientôt, rapprochant les distances,
De l'un à l'autre pôle étend ses bras immenses,
Du fertile Yémen recueille le nectar,

L'opulente toison des troupeaux de Cédar,
De Chypre et de Naxos la liqueur parfumée,
Et la pourpre de Tyr, et l'encens d'Idumée.
Les marbres de Paros, les tissus d'Ispahan
Sous leurs poids précieux font gémir l'Océan;
Le rubis, que l'aurore avec amour étale,
Quitte pour l'occident la rive orientale;
Et le Japon, du creux de ses rochers lointains,
De son luxe fragile enrichit nos festins.

De nouvelles cités s'élèvent et fleurissent;
La raison s'agrandit et les mœurs se polissent:
Le désert a des lois, des vertus et des arts.
Monarques! demandez au plus fameux des Czars
Par quels puissants ressorts son active sagesse
A su du fier tartare adoucir la rudesse,
Transformer en cité de stériles roseaux,
Et fonder un empire où croupissaient des eaux?
Pierre vous répondra: « Je parcourus la terre;
« Je visitai les ports de la riche Angleterre;
« Mais d'un peuple poli les arts au loin vantés
« Attachèrent surtout mes regards enchantés,
« Et j'admirai long-temps, aux rives de la Seine,
« La douce urbanité de la moderne Athène.
« Sous les rochers du nord descendu sans pâlir,
« Au séjour des métaux j'osai m'ensevelir;
« Des chantiers de Sardam ma main laborieuse
« Saisit avec orgueil la hache industrieuse.

« Je reparus enfin, digne du rang des rois ;
« Et l'empire des Czars s'étendit à ma voix. »

En des jours plus lointains, le flambeau des voyages,
Tel qu'un astre éclatant, perça la nuit des âges :
Pythagore, Solon, Thalès, Anacharsis
Moissonnaient la sagesse aux campagnes d'Isis ;
La Grèce, s'élançant dans l'Égypte féconde,
Allait chercher des lois pour en donner au monde.

O rives de l'Asie! ô terre des beaux-arts!
Nous révérons encor vos monuments épars.
D'un œil religieux le voyageur admire
Ilion, Babylone, Ecbatane et Palmyre ;
Des palais fastueux, des temples solennels
Il dispute au néant les débris éternels.
Seul, assis au milieu des antiques décombres,
Des siècles expirés il évoque les ombres,
Cherche des temps fameux le vestige effacé,
Et prête au loin l'oreille aux leçons du passé.

Rien pour l'observateur n'est muet sur la terre ;
L'univers étonné devient son tributaire.
S'élancer au hasard, tout voir sans rien juger,
C'est parcourir le monde et non pas voyager :
L'œil du sage lui seul voit, distingue, mesure,
Surprend l'homme échappant aux mains de la nature
Compare sa rudesse à nos goûts amollis,

Et ses brutes vertus à nos vices polis;
Des diverses humeurs observe la nuance,
Et des climats divers la secrète influence;
Oppose au lent progrès des empires naissants
Le rapide déclin des états vieillissants;
Rapproche ces tableaux si féconds et si vastes,
Et de la terre entière interroge les fastes.

Où courent à la fois ces doctes conquérants?
L'un suit le char pompeux de ces astres errants;
L'autre poursuit Hermès dans le sein de Cybèle,
Ou rend à Triptolème un sol long-temps rebelle.
La Condamine encor s'élançant plus loin qu'eux,
Visite l'Amazone et ses flots belliqueux;
Anquetil redemande à l'indien rivage
La loi de Zoroastre et les écrits du Mage;
Et Jussieu, de son art ordonnant les progrès,
Aux plantes du désert dérobe leurs secrets.
Bientôt ils reviendront aux pieds de la Science
Déposer le flambeau de leur expérience,
Épancher des trésors lentement amassés,
Et charmer leurs rivaux fiers d'être surpassés.
Tel autrefois Platon, après ses longs voyages,
Aux bosquets d'Academe entretenait les sages,
Et tranquille, près d'eux sous le platane assis,
Les attachait long-temps à ses nobles récits.

••••••••••••••

LES
JALOUSIES LITTÉRAIRES.

Ce sujet, malheureusement trop vaste, était susceptible de beaucoup plus de développements. Je me suis arrêté aux principaux traits, et j'ai circonscrit dans les bornes d'une courte épître la matière d'une longue satire.

LES

JALOUSIES LITTERAIRES.

Quoi! le Parnasse même a ses guerres civiles!
Quoi! d'un chétif orgueil esclaves trop serviles,
Pour un frêle laurier les enfants d'Apollon
Transforment en champ clos l'harmonieux vallon!
Pâles, et dévorés d'une envieuse rage,
L'éloge d'un rival est pour eux un outrage!
L'un, morose auditeur, en un cercle nombreux,
D'un vague et froid sourire accueille un vers heureux.
Tout applaudit: lui seul, immobile à sa place,
Garde, non sans dessein, un silence de glace;
Aux applaudissements il ne peut consentir,
Et son flegme obstiné cherche à les démentir.
L'autre, plus lâche encor, Tartuffe littéraire,
Cache sa fausseté sous un front débonnaire:
Si vous lui confiez, par ses dehors séduit,
L'écrit que récemment votre verve a produit,
Ardent à censurer les beautés qu'il redoute,
Sur tel mot énergique il sème un léger doute.

Votre style est serré, plein, nerveux et précis?
« Prenez garde ; ce sens me paraît indécis.
« Le sublime est souvent voisin du ridicule.
« Sur ce tour trop hardi j'aurais quelque scrupule.
« De ce morceau brillant il faut vous défier ;
« Vous feriez mieux, je crois, de le sacrifier.
« Je vous parle en ami, je suis franc... » Le perfide!
Cet autre, prodiguant sa louange insipide,
Flatte pour mieux tromper, sait d'un coupable miel
De ses intentions envelopper le fiel,
Et, tandis qu'il m'assied au trône de Racine,
Aiguise contre moi l'épigramme assassine :
Il me prédit, le traître, un succès éclatant,
Et sourit par avance au revers qui m'attend.
Qui sait si contre moi sa rage prévoyante
N'ira point ameuter la cabale bruyante,
Et, de mes déplaisirs s'enivrant en espoir,
Acheter le matin ma ruine du soir?

Le Cid en main, Corneille, arrivé de Neustrie,
Vit les sots contre lui déchaîner leur furie.
Sous la brutale injure et le brocard sanglant
L'harmonieux Racine expia son talent,
Quand, loin de ses moutons, une docte bergère
Quitta pour le sifflet sa musette légère ;
Et lorsque Sévigné, dans son style enchanteur,
Réjouit les Cotins d'un oracle menteur.

Hué chez Melpomène et tombé chez Thalie,
Voyez ce vieux rimeur, à la face pâlie,
Mordre sa lèvre altière, et subir en grondant
Ce concert de bravos, pour lui seul discordant;
Si le malin plaisir en ses yeux étincelle,
Malheur, trois fois malheur à la muse nouvelle!
Mais, si son œil est terne et son front obscurci,
Apollon soit loué! L'ouvrage a réussi.

Que risible est l'orgueil du poète qui s'aime!
Dans la nature entière il ne voit que lui-même;
Tout est lui. Parle-t-il? le MOI retentissant
Dans sa bouche en une heure est cent fois renaissant.
Écrit-il? c'est lui, c'est lui qui se proclame:
Lui seul enfin, lui seul remplit toute son ame.
D'une docte amitié dédaignant les douceurs,
Il ne se souvient pas que les Muses sont sœurs;
Il n'a goûté jamais la volupté suprême
De s'entendre applaudir dans un autre soi-même;
Et, ses vers exceptés, n'aimant rien qu'à demi...
Malheureux! vingt succès valent-ils un ami?

O Racine! ô Boileau! véritables modèles
Des rares écrivains et des amis fidèles!
L'un à l'autre enchaînés jusques dans l'avenir,
Vos deux noms fraternels n'ont pu se désunir.

La mort seule brisa votre chaîne invincible.
Quand l'un de vous, trop faible, hélas! et trop sensible,
Disgracié d'un roi dont il blessa l'orgueil,
Va payer de sa mort le refus d'un coup-d'œil,
Avec un long effort, près de la dernière heure,
Sa voix éteinte adresse à l'ami qui le pleure
Un seul mot où son cœur s'exhale tout entier:
« Je meurs heureux, dit-il, car je meurs le premier. »

Prétendez-vous comme eux vivre dans la mémoire?
Égaler leurs vertus pour atteindre à leur gloire.
Un génie obscurci d'envieuses vapeurs
Ne jette qu'un feu pâle et des éclairs trompeurs.
Accablez de ses torts celui qui vous irrite,
Mais ne déguisez point l'éloge qu'il mérite.
Par des mortels jaloux vous êtes outragés?
Soyez justes pour eux, et vous serez vengés.

Imprudents ennemis! n'allez point, dans la lice,
Des sots toujours ligués réjouir la malice:
L'un à l'autre plutôt servez-vous de soutiens.
Qu'ils renaissent pour vous ces heureux entretiens
Où s'échauffe l'esprit, où l'ame se réveille,
Où le choc fait jaillir la flamme qui sommeille,
Où le goût, rallumant son antique flambeau,
Avertit l'écrivain des nuances du beau.

Songez-y ; les enfants divisés par la haine
Appauvrissent bientôt le paternel domaine :
N'immolez point le vôtre à de fougueux débats.
Disputez-vous la palme, et ne la brisez pas.

SIMÈTHE,

OU

LE SACRIFICE MAGIQUE,

SECONDE IDYLLE DE THÉOCRITE.

SIMÈTHE,

OU

LE SACRIFICE MAGIQUE.

Ou sont-ils ces lauriers et ces poisons subtils?
Ces philtres dévorants, Thestilis, où sont-ils?
Apporte cette coupe, et que ta main trop lente
En couronne les bords d'une pourpre sanglante!
Je vais contre un perfide évoquer les enfers.
Douze fois le soleil s'est plongé dans les mers,
Depuis que sous les coups de sa main empressée
Il n'a fait retentir ma porte délaissée.
Daigne-t-il seulement s'informer de mon sort?
Il verrait d'un même œil et ma vie et ma mort.
Ah! sans doute, ô Vénus! ô déesse cruelle!
Ton fils l'entraîne aux pieds d'une amante nouvelle...
N'importe! dès demain, aux premiers feux du jour,
J'irai dans la palestre attendre son retour:
Je veux le voir, je veux confondre le parjure;
Je veux lui reprocher tous les maux que j'endure.

Mais la nuit règne encor : sous ses voiles discrets
D'un noir enchantement déployons les secrets ;
Essayons mon pouvoir sur cette ame insensible.
Fais triompher le charme, ô déité paisible,
Qui, suivant lentement ton cours silencieux,
Veilles seule avec moi, quand tout dort sous les cieux.
Toi que des chiens hurlants les clameurs prophétiques
Annoncent à grand bruit sur les places publiques ;
Toi qui, t'environnant de lugubres flambeaux,
Marches d'un pied nocturne au milieu des tombeaux,
Triple Hécate ! descends dans mon ame obsédée ;
Rassemble en moi Circé, Périmède et Médée.

Philtres impérieux ! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Regarde, Thestilis. Déja l'orge sacrée
Expire en pétillant, par les feux dévorée.
Hâte-toi, hâte-toi d'en répandre à grands flots...
Mais, quoi ! ta main languit dans un lâche repos !
Perfide ! avec le traître es-tu d'intelligence ?
Aurais-tu médité de trahir ma vengeance ?
Verse, en disant ces mots : « Du plus faux des amants
Puissé-je ainsi brûler les derniers ossements ! »

Delphis, l'ingrat Delphis brûle toute mon ame.
Comme de ce brasier la pétillante flamme

Consume ce rameau, que Delphis, à son tour,
Languissant, desséché, se consume d'amour!
Amollis cette cire en invoquant la foudre.
Puissé-je ainsi, cruel, voir ton cœur se dissoudre!
Qu'Amour de son fla beau vienne amollir ton sein,
Brûle de tous ses feux; et, comme sous ma main
Ce disque avec vitesse en tournoyant s'agite,
Que la main de Vénus vers moi te précipite!

Philtres impérieux! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Achevons les apprêts de ce noir sacrifice;
Sous nos coups redoublés que l'airain retentisse!
Enchaîne aux bords du Styx, par tes ordres sacrés,
Les dieux du noir séjour contre moi conjurés,
O Diane!... — Elle vient: un bruit sombre et terrible
Atteste autour de nous sa présence invisible.

Philtres impérieux! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Le bruit meurt. Quel repos! la terre au loin sommeille;
Mais dans mon sein troublé l'amour gémit et veille.
On n'entend plus gronder l'aquilon sur les flots;
Seul, mon cœur orageux ignore le repos.
J'épanche par trois fois cette coupe écumante;

Par trois fois, s'échappant des lèvres d'une amante,
Ces mots vont retentir : « Objet de mon mépris,
Odieuse beauté dont Delphis est épris,
Qu'il t'oublie à son tour, comme autrefois Thésée
Oublia dans Naxos Ariane abusée! »

Philtres impérieux ! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Le coursier frémissant bondit dans la campagne;
Il vole sur les pas de sa belle compagne,
A travers les vallons et les monts sourcilleux :
Puissé-je voir ainsi mon amant furieux,
De désirs éperdu, s'élancer du Gymnase,
Et venir m'embraser de l'ardeur qui l'embrase!

Philtres impérieux ! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Cette frange, ornement de sa robe flottante,
Livre-la, Thestilis, à la flamme éclatante.
Amour, qui sur mon cœur t'acharnes sans pitié,
N'es-tu pas de mes maux encore rassasié?
De ces lézards broyés formons un noir breuvage.
Va presser ces poisons, artisans de ma rage,
Sur le seuil dont mon cœur ne peut se détacher :
Seuil désert, que l'ingrat ne daigne plus toucher;

Et dis, en exprimant l'affreux suc de ces plantes :
« Puisse-t-il circuler dans ses veines brûlantes! »

Me voilà seule enfin!... ô déesse des nuits,
Remontons vers ce jour, source de mes ennuis.
On célébrait Diane : Anaxo, révérée,
S'avançait apportant la corbeille sacrée;
Et dans leur simulacre on admirait les traits
De ces fiers animaux habitants des forêts.
D'une lionne alors l'image courroucée
Attirait les regards de la foule empressée.
Theucaris, dont le lait nourrit mes premiers ans,
Me conjura d'aider ses pas déja pesants,
Et d'assister près d'elle à la cérémonie.
Hélas! j'y consentis : les dieux m'en ont punie.

Astre des nuits! révèle au jour
Et mes malheurs et mon amour.

Déja nous entendions les clameurs de la fête,
Et du toit de Lycus j'apercevais le faîte.
En ce fatal moment, suspendant leurs travaux,
Eudamippe et Delphis, compagnons et rivaux,
Sortaient de la palestre où se plaît leur courage.
Un duvet délicat ombrageait leur visage.
Je les vis... ou plutôt je ne vis que Delphis;

Je le vis, et vers lui vola mon ame errante:
Je demeurai long-temps muette, délirante;
Mes regards, sans rien voir, devant moi se fixaient,
Et sous mon corps tremblant mes genoux fléchissaient.
La fête tout à coup disparut à ma vue.
J'ignore à mon séjour quelle main m'a rendue:
Mais une fièvre ardente alluma tous mes sens;
Dix fois la nuit obscure entendit mes accents,
Et dix fois de retour, l'astre qui nous éclaire
Me vit noyer de pleurs ma couche solitaire.

Astre des nuits! révèle au jour
Et mes malheurs et mon amour.

Sur mon front pâlissant la mort semblait présente;
Ma tête avait perdu sa parure flottante.
Enfin, non sans rougir, je dis à Thestilis:
« Delphis est mon vainqueur; amène-moi Delphis... »
Elle vole, revient, et Delphis la devance;
Déja d'un pied léger sur le seuil il s'élance.
Ils s'offrirent soudain à mes regards surpris.

Astre des nuits! révèle au jour
Et mes transports et mon amour.

Je le vois!... tout mon corps transit, frissonne et brûle.
Une froide sueur dans mes membres circule.

Je veux parler, ma voix expire, et de mon sein
Avec peine s'échappe un murmure incertain.

Aussitôt qu'il me vit, avec un art perfide
Il baissa vers la terre un front pur et timide :
« Simèthe, me dit-il de l'accent le plus doux,
Vous prévenez Delphis en l'appelant vers vous.
Dès que l'ombre paisible eût obscurci la terre,
Oui, je serais venu, guidé par le mystère,
Implorant dans la nuit l'étoile de Vénus,
Suspendre à votre toit les doux fruits de Bacchus.
Mais si d'affreux verroux, repoussant ma prière,
Avaient à mes transports opposé leur barrière,
Contre le seuil jaloux, complice de mes maux,
L'Amour eût fait voler la hache et les flambeaux.
L'Amour! ah! le Lipare et son ardent bitume,
Que la main du Cyclope incessamment rallume,
N'égalent point les feux dont il dévore un cœur.
Il parle, tout fléchit; il veut, il est vainqueur.
Contre ses traits puissants Minerve est sans égide;
Il subjugue, enhardit une beauté timide,
Et, trompant des Argus les regards attentifs,
Loin du toit maternel guide ses pas furtifs:
Il arrache à l'époux son épouse inconstante,
Du baiser de l'hymen encore palpitante. »

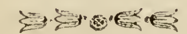
Il dit; et, dans le trouble où s'égarent mes sens,

Mon ame avec transport recueille ses accents.
Interdite, éperdue, et respirant à peine,
Sur mon sein amoureux doucement je l'entraîne;
Et sur mon lit brûlant, l'un vers l'autre élancés,
Nous ne formons qu'un corps de nos corps enlacés.
A nos lèvres de feu nos ames suspendues
Dans ses flots de plaisir expirent confondues...
O Phébé! tu nous vis, en de si doux moments,
Enivrés à longs traits du nectar des amants.

Depuis ce temps heureux, tous nos jours sans nuages
Par l'amour embellis, coulaient exempts d'orages.
Ce matin, quand l'Aurore, éveillant l'univers,
Sur son char éclatant remontait dans les airs,
Néris vient m'annoncer la plus cruelle injure :
Delphis, si je l'en crois, Delphis n'est qu'un parjure.
De ma rivale encor le nom m'est inconnu;
Mais dans de nouveaux fers Delphis est retenu;
Tout l'annonce : de fleurs sa tête est couronnée;
De myrtes amoureux sa maison est ornée;
Il boit dans les festins à l'objet de sa foi;
C'en est fait, et Delphis n'existe plus pour moi!
Loin de mes bras il vole au plaisir qui l'appelle...
Mais je veux ramener ou punir l'infidèle.
Si son cœur plus long-temps s'obstine en ses forfaits,
O Parques! recevez le serment que je fais :
Il ira m'outrager sur le sombre rivage;

Les poisons sont tous prêts pour assouvir ma rage.

Phébé! poursuis ton cours: l'heure fuit; il est temps
De plonger dans les flots tes coursiers haletants.
Si mon art impuissant trahit mon espérance,
Tu reviendras demain éclairer ma vengeance.



TRADUCTION

DE QUELQUES ODES D'ANACRÉON.

LES VŒUX,

ODE VINGTIÈME D'ANACRÉON.

NIOBÉ, par l'ordre des dieux,
Devint rocher : de Philomèle
La triste sœur fendit les cieux,
Changée en rapide hirondelle.
Amour le sait ; j'aimerais mieux
Devenir le miroir fidèle
Qui souvent attire vos yeux,
L'heureux vêtement qui vous presse,
Le flot discret qui vous caresse,
Ou ce réseau de pourpre et d'or
Qui trahit le double trésor
De votre gorge enchanteresse.
Collier, je tiendrais embrassé
Les contours de ce cou d'albâtre ;
Cothurne, je serais pressé
Du pied charmant que j'idolâtre.

LA CIGALE (1),

ODE QUARANTE-TROISIÈME D'ANACRÉON.

Quel heureux et brillant destin,
Cigale aimable, est ton partage !
Sous le dôme d'un vert feuillage,
Tu bois les parfums du matin,
Et ta voix charme le bocage.
Pour toi les trésors des saisons
A l'envi s'empressent d'éclore :
Le laboureur t'aime et t'honore,
Car tu respectes ses moissons.
Ton aspect réjouit la vue :
Il chasse les sombres autans ;
La messagère du printemps

(1) On contestera sans doute à la cigale cette nature presque divine que l'antiquité se plaisait à lui attribuer ; mais personne ne pourra contester à son panégyriste le charme qu'il a su répandre sur ces idées fabuleuses, charme toujours affaibli, même dans une traduction fidèle.

En tous lieux est la bien-venue.
Chère à Phébus, chère aux Neuf Sœurs,
De leur divine mélodie
Ils t'enseignèrent les douceurs.
Jamais la triste maladie,
Jamais la vieillesse engourdie
N'oseront approcher de toi;
Prudente élève de Cybèle,
Dans une jeunesse immortelle
Des ans tu sais braver la loi.
Ton corps léger, noble cigale,
Semble n'appartenir qu'aux cieux :
Que s'en faut-il, fille des dieux,
Que des dieux tu ne sois l'égale?

LES TRAITS DE L'AMOUR [1],

ODE QUARANTE-CINQUIÈME D'ANACRÉON.

REQUIS par la troupe sacrée,
Aux antres de Lemnos, un jour
Le noir époux de Cythérée
Forgeait les flèches de l'Amour.

Vénus, tendre et compatissante,
Pour adoucir un peu leurs coups,
Les trempait de sa main charmante
Dans les flots du miel le plus doux.

Mais dans un perfide breuvage
Son fils les plongeait à son tour...
Hélas! causer trouble et dommage,
C'est le passe-temps de l'Amour.

---

(1) Cette ode et l'éloge de *la Rose* ne sont donnés que comme des imitations. J'ai traduit avec plus de fidélité celles qu'on a lues précédemment : *les Vœux* et *la Cigale*.

Mars, des combats et des alarmes
Auprès de Vénus respirait.
Il raillait Amour sur ses armes
Que le Zéphire emporterait.

« Ces traits-là valent mieux que d'autres,
Dit le fripon ; gageons ici
Qu'ils sont plus pesants que les vôtres;
Tenez, jugez de celui-ci. »

Mars, en riant de son délire,
Reçoit la flèche de l'enfant:
Vénus sourit, le dieu soupire
Auprès de l'Amour triomphant.

« Reprends ta flèche meurtrière,
Amour, de grace reprends-la...
— Non, dit l'Amour, elle est légère!
Le Zéphire l'emportera! »

LA ROSE,

ODE CINQUANTE-TROISIÈME D'ANACRÉON.

La rose, doux présent des cieux,
Semble sourire à la nature ;
De la terre aimable parure,
La rose est le souffle des dieux.

Venus la reçoit ou la donne ;
Les Muses en parent leurs fronts ;
Et, l'entrelaçant en festons,
Les Graces en font leur couronne.

Heureux celui qui la moissonne !
Fidèle image du plaisir,
Quoique l'épine l'environne,
On aime encore à la cueillir.

Charme de tout ce qui respire,
Vierges, elle orne votre sein ;

Poète, elle ombrage ta lyre;
Buveur, elle embaume ton vin.

Partout la rose: elle colore
Des nymphes les bras demi-nus;
La rose est aux doigts de l'Aurore,
La rose est au front de Vénus.

Quand elle a perdu sa jeunesse
Et son empire d'un matin,
Par son odorante vieillesse
Elle prolonge son destin.

On nous raconte que Cybèle,
Lorsque Vénus reçut le jour,
Embellit son nouveau séjour,
Et créa la rose pour elle.

Les dieux cultivent cette fleur;
De son nectar Bacchus l'arrose,
Et ce nectar donne à la rose
Et ses parfums et sa couleur.



POÉSIES LÉGÈRES.

POÉSIES LÉGÈRES.

LE DÉJEUNER.

Mes chers amis, certes, je fais grand cas
Du sage auteur de la Gastronomie;
Mais j'avoûrai que le meilleur repas
Est un repas auprès de son amie :
Et c'est le seul dont il ne parle pas!
Un peu friand, je sers à ma manière
Le dieu joufflu du joyeux Lareynière,
Chapon doré! succulente perdrix!
Dindonneau tendre, au brillant coloris!
Mets enchanteurs, que l'odorat dévore!
Vous manger seul a sans doute son prix :
Mangés à deux, vous valez mieux encore.

Je prise fort tout plaisir clandestin.
Or, vous saurez qu'il est de par le monde
Jeune beauté qui n'est brune ni blonde,
Dont les cheveux, d'un séduisant châtain,
Vont se jouant sur le plus blanc satin.

Si vous voyez nymphe aimable et lutine,
Au doux regard, au sourire malin,
O mes amis! vous direz : c'est Florine.

Dans ma retraite elle doit, ce matin,
Venir s'asseoir à mon humble festin.
Durant la nuit, cette image riante
Préoccupait mon ame impatiente.
Avant que l'aube eût coloré les cieux,
Le froid sommeil avait fui de mes yeux,
Et j'accusais l'horloge vigilante
De s'endormir dans sa marche trop lente.

Du déjeuner commençons les apprêts.
D'un rien l'amour fait une grande affaire.
Plaçons ici le fruit qu'elle préfère.
Que ces rideaux, complaisants et discrets,
D'un jour douteux protègent nos secrets.
Notre couvert, de la gauche à la droite,
A lui tout seul remplit la table étroite:
Tant mieux! mes pieds, comme au hasard placés,
Seront aux siens mollement enlacés.
Mais tout est prêt : un poète sait être
Tout à la fois et serviteur et maître;
Sans nul valet, il n'est point asservi
A bien payer pour être mal servi.

Quel bruit charmant vient frapper mon oreille?

On a frappé... C'est elle! heureux moment!
Elle paraît aux yeux de son amant,
Plus belle encor qu'elle n'était la veille.
Par un baiser, savouré lentement,
J'ai salué mon aimable convive.
Le cœur lui bat: inquiète et craintive,
Elle tremblait qu'un regard curieux
N'eût épié ses pas mystérieux;
Je la rassure. Elle entre : je détache
Le nœud jaloux du chapeau qui la cache
Vingt mots confus et jamais achevés
Sont sur sa bouche au passage enlevés...
Je vois Florine et je ne vois plus qu'elle.
Sans le vouloir on peut, en pareil cas,
Pour la convive oublier le repas :
Malignement elle me le rappelle;
Tandis qu'Amour, souriant à l'écart,
Du doux festin jure d'avoir sa part.

Certain auteur, qu'à bon droit on renomme,
Qui de la table a chanté les appas,
Du déjeuner rimerait tous les plats;
Mais un amant n'est point un gastronome.

Le temps s'enfuit: d'un regard amoureux,
J'ose implorer un moment plus heureux...
Elle dit non, d'une voix faible et douce;
Son œil m'attire, et sa main me repousse.

De ses refus s'augmente mon ardeur.
Belle d'amour, plus belle de candeur,
Presque à regret à mes vœux elle cède,
Et ses transports sont voilés de pudeur.
Mais aux transports le calme enfin succède;
Il faut passer du silence aux discours :
Des voluptés nécessaire intermède,
Un peu d'esprit vient à notre secours;
Un peu d'esprit ne nuit point aux amours.

Florine alors m'ordonne avec tendresse
De célébrer l'amour et son ivresse :
« Y penses-tu, lui dis-je? moi, rimer!
Auprès de toi je ne sais rien qu'aimer.
A tes genoux j'ai déposé ma lyre.
Rêves de gloire ont des charmes pour nous;
Mais, je le sens, délire pour délire,
Rêves d'amour sont encor les plus doux. »

Je vois bientôt ses jolis doigts de rose
Éparpiller et mes vers et ma prose.
Qu'avec plaisir mon aimable lutin,
Bouleversant mon grec et mon latin,
Parvient enfin au tiroir solitaire
Où ses billets vont se réfugier!
Elle aperçoit celui que le premier
Sa main traça loin des yeux de sa mère.
Elle sourit voyant de ses cheveux

Enveloppés dans la même romance
Qui l'accusait de son indifférence,
Et soupirait mes timides aveux.

J'entends sonner l'heure qui la rappelle.
Elle va fuir... mon bonheur avec elle!
« Demeure encor... — Je ne puis; il est tard... »
Un long baiser, le baiser du départ
Vient m'embraser de son humide flamme.
D'un pas furtif elle sort sans témoin;
Elle s'éloigne, elle emporte mon ame;
Et mon adieu la suit encor de loin.
Je rentre, et, seul avec ma rêverie,
Des voluptés dont mon cœur s'enivra
Je me retrace une image chérie...
En soupirant, je dis : « Elle était là! »

DIALOGUE

ENTRE

LA RIME ET LA RAISON.

LA RAISON.

Quel heureux sort, ma sœur, aujourd'hui nous rassemble?
On nous rencontre, hélas! si rarement ensemble.
Dans nos communs destins quel fatal changement!
N'occupant autrefois qu'un même logement,
Chez Racine et Boileau nous vivions d'ordinaire;
Nous ne nous quittions pas : maintenant, au contraire,
Ce n'est que le hasard qui nous peut réunir.

LA RIME.

J'ai tant à faire, aussi! je n'y saurais tenir.
A toute heure, en tous lieux, on m'assiége, on m'obsède;
Aux importunités il faut bien que je cède;
Enfin, petits et grands, chacun court après moi.

Non, je ne puis, ma sœur, suffire à mon emploi.
Visiter tous les sots : la fatigue est trop grande;
Tant bien que mal pourtant il faut que je me rende
Chez nos auteurs du jour, chez mille beaux esprits
Faisant couplets, quatrains, et bouquets à Chloris,
Petits vers anodins, madrigaux à la glace...
Ma foi, sans vanité, j'y tiens fort bien ma place.

LA RAISON.

Régnez chez ces auteurs : ah! je vous le permets;
Vous avez le champ libre, on ne m'y voit jamais.

LA RIME.

Vos beaux discours chez eux ne feraient pas fortune;
Peut-être pourriez-vous leur paraître importune.
J'y suis, c'est bien assez; et moi-même, entre nous,
Je ne suis pas toujours exacte au rendez-vous.
Mais, ma sœur, à présent, que faites-vous?

LA RAISON.

J'ennuie.

LA RIME.

Pourquoi me quittiez-vous? le ciel vous a punie.

LA RAISON.

C'est votre faute, hélas! Du matin jusqu'au soir,
Lorsque je disais blanc, vous me répondiez noir;

A chaque instant c'étaient nouvelles brouilleries.
Un beau jour, lasse enfin de vos tracasseries,
Je partis, m'exposant aux injures des sots :
Peut-on jamais trop cher acheter le repos !
Vous courûtes le monde en franche aventurière ;
Moi, pour vous imiter je me sentis trop fière :
Vous avez fait fortune avec quelques appas ;
Mais pour moi je fus sage, et ne réussis pas.

LA RIME.

On vous boude partout, partout je fais merveilles ;
Avec un double son je frappe les oreilles,
Et l'on dit que l'oreille est le chemin du cœur.
On vous connaît si peu, que j'en ai vu, ma sœur,
Qui me prenaient pour vous : jugez de la méprise !
Vous plaisez peu sans moi.

LA RAISON.

Sans moi l'on vous méprise.

LA RIME.

Un peu plus de justice et point tant de mépris,
Chère sœur ; comme vous on peut avoir son prix.
Repassons nos défauts, jugeons-nous l'une et l'autre :
Vous me direz mon fait, je vous dirai le vôtre.

LA RAISON.

Parlez, je vous écoute en un calme profond.

LA RIME.

C'est vous qui commencez, je ne vais qu'en second;
C'est l'usage.

LA RAISON.

Eh bien donc; il faut vous satisfaire.
Je parle sans aigreur, écoutez sans colère :
Dans les petits propos vous êtes assez bien,
Mais un peu monotone en un grave entretien.
On dit aussi (peut-être a-t-on voulu médire)
Que trop souvent, ma sœur, vous parlez sans rien dire.
Vous exprimez à peine en vingt mots superflus
Ce que moi je dirais en quatre tout au plus;
Et votre double son, dans sa chute pareille,
Revient incessamment tyranniser l'oreille :
Ainsi du balancier le bruit assoupissant
A mouvements égaux frappe l'air gémissant.
Chacun du premier mot prévoit votre pensée;
On termine aisément la phrase commencée;
Et cette phrase enfin, dût-elle me braver,
Une fois entamée, il faut bien l'achever;
Il faut absolument, pour la rendre complète,
Placer à tout hasard votre folle épithète.
Vous faites bien du mal, et sans vous en douter.

LA RIME.

Avez-vous dit, ma sœur? voulez-vous m'écouter?
Vous avez l'air sévère, et même un peu farouche :

Ce n'est que pour gronder que vous ouvrez la bouche.
Vous parlez sèchement, avec austérité,
Et ce n'est point ainsi que plaît la vérité.
Vous êtes prude au moins : ce ton philosophique
Est fort beau, mais peut-être un peu soporifique.
Lorsqu'elle fait bâiller, la raison même a tort :
Que servent vos sermons ? Entend-on quand on dort ?
N'est-il que des pavots à cueillir sur vos traces ?
Un vieux sage l'a dit : sacrifiez aux Graces.

LA RAISON.

Vos utiles conseils, ma sœur, seront suivis.

LA RIME.

Moi, je veux profiter un jour de vos avis,
Et ma reconnaissance...

LA RAISON.

Oh ! comptez sur la mienne.
(*Après un silence.*)

Malgré tous vos défauts, il faut que j'en convienne,
Je vous aimais pourtant comme une tendre sœur.

LA RIME.

Ah ! je vous chérissais aussi de tout mon cœur.

LA RAISON.

Souvent je vous ai vue, avec art balancée,
Dans les bornes du vers resserrer ma pensée,
Et dans le souvenir imprimer mes discours.

LA RIME.

Votre discernement m'était d'un grand secours.

LA RAISON.

Par vous mon moindre mot, prenant quelque importance,
Passait de bouche en bouche, et devenait sentence.

LA RIME.

Graces à la vigueur que chacun vous connaît,
On souffrait ma faiblesse, et l'on me pardonnait.

LA RAISON.

M'en croirez-vous, ma sœur? oublions des vétilles.
Le trouble fit toujours le malheur des familles :
Sans la bonne union point de prospérité.

LA RIME.

Si nous rétablissions notre communauté!
Si nous faisions dresser contrat en bonne forme!...

LA RAISON.

Votre avis est fort sage : aussi je m'y conforme.

LA RIME.

Eh bien, suivez-moi donc, ma sœur : sans plus tarder,
Allons chercher quelqu'un qui nous puisse accorder.

PLAISIR ET PEINE.

En même temps Plaisir et Peine
Naquirent au divin séjour :
De Cythère l'aimable reine
A ces jumeaux donna le jour.
Le dieu qui lance le tonnerre
Leur départit des attributs :
Il donna des ailes au frère ;
Pour la sœur il n'en resta plus.

« Qui me conduira sur la terre,
Dit-elle au monarque des dieux,
Moi, qui ne puis, comme mon frère,
Franchir l'espace radieux ? »
Il répond : « Bannis tes alarmes,
Descends sur l'aile du Plaisir ;
Les blessures que font tes armes,
Il prendra soin de les guérir. »

Voilà donc que Peine et son frère
Viennent nous imposer des lois ;

Sitôt qu'ils ont touché la terre,
Ils font usage de leurs droits.
Peine avec soin cachait son arme
Sous l'aile de son protecteur:
Quand l'une arrachait une larme,
L'autre accordait une faveur.

Et du Plaisir quittant les ailes,
Peine veut seule voyager,
Plaisir est caressé des belles,
Peine... aucun ne veut s'en charger.
Elle vient, malgré sa colère,
Le reprendre pour conducteur,
Et celui qui loge le frère
Doit avec lui loger la sœur.

A M. DE P...

EN LUI ENVOYANT LE POËME DE L'AMOUR MATERNEL.

A TOI! très-aimable païen,
Demi-sacré, demi-profane;
Bon poète, mauvais chrétien,
Qu'Apollon sauve, et que Dieu damne!
Chante Satan et Belzébut,
Caresse l'Amour et sa mère;
A la Vertu, matrone austère,
Je consacre un chaste tribut.
Mes vers n'ont rien qui scandalise :
Dans l'oratoire de Vénus
On répète tes *oremus* ;
Tu plaisantes, je moralise.
Nous avons chacun notre emploi;
Ainsi, dans la même famille,
J'édifîrai la mère, et toi
Tu feras soupirer la fille.

Tu célèbres la volupté,
Moi, la tendresse maternelle :
Ma part est la vie éternelle,
La tienne, l'immortalité.

LE CHOIX DE DIANE.

Vénus à Diane en colère
Enleva le bel Adonis :
Trop jeune encore pour la mère,
Il devint compagnon du fils.

Cet enfant, cher à la déesse,
Ressemblait au sien traits pour traits ;
Même âge, même air de simplesse :
C'était l'Amour, aux ailes près.

Un jour, dans un sombre bocage,
Diane errant, son arc en main,
Près de Vénus sous le feuillage
Voit bondir le couple enfantin...

Mais quoi ! deux ailes sont écloses,
Et soudain Vénus a deux fils :
« Choisis, dit-elle, si tu l'oses ;
L'un est l'Amour, l'autre Adonis. »

Diane balance ; elle est sage,
Elle tremble de s'engager.
Laisser Adonis, quel dommage !
Mais prendre l'Amour, quel danger !

Le rusé, feignant l'innocence,
A la faveur du demi-jour,
Trompa Diane et sa prudence :
Elle choisit, et prit l'Amour.

Adieu projets, adieu sagesse !
L'Amour est déja dans son cœur.
A cette erreur de la déesse
Endymion dut son bonheur.

LA FAUVETTE.

Dans les bois l'amoureux Myrtil
Avait pris Fauvette légère :
« Aimable oiseau, lui disait-il,
Je te destine à ma bergère.
Pour prix du don que j'aurai fait,
Que de baisers!... Si ma Lucette
M'en donne deux pour un bouquet,
J'en aurai dix pour la Fauvette. »

La Fauvette dans le vallon
A laissé son ami fidèle,
Et fait tant que de sa prison
Elle s'échappe à tire-d'aile.
« Ah! dit le berger désolé,
Adieu les baisers de Lucette!
Tout mon bonheur s'est envolé
Sur les ailes de la Fauvette. »

Myrtil retourne au bois voisin,
Pleurant la perte qu'il a faite;

Soit par hasard, soit à dessein,
Dans le bois se trouvait Lucette :
Sensible à ce gage de foi,
Elle sortit de sa retraite,
En lui disant : « Console-toi,
Tu n'as perdu que la Fauvette. »

A MADAME ***,

QUI M'ENGAGEAIT A LUI LIRE UN DISCOURS EN VERS

SUR

L'INDÉPENDANCE DE L'HOMME DE LETTRES.

Après le bien qu'en mes vers j'ai chanté,
Il est encore une autre *indépendance*,
Que l'on ne peut, quoi qu'on ait de prudence,
Garder long-temps auprès de la beauté.
Aussi j'éprouve une terreur profonde :
En ces moments solitaires et doux,
Lire en secret la première avec vous,
C'est, je le sens, exposer la seconde.

LA RÉSOLUTION.

« D'aimer d'amour ne ferai la folie.
Douce amitié vaut mieux qu'amour léger.
Las! tôt ou tard un amant nous oublie,
Mais un ami jamais ne peut changer.

Ainsi chantait la jeune et tendre Laure.
Lysis l'entend sans se décourager :
Espoir d'amour vient lui sourire encore,
Car Laure est femme, et Laure peut changer.

D'amitié simple empruntant le langage,
Sous l'innocence il cacha le danger ;
Baiser d'amour d'amitié fut le gage :
Plus ne restait que les noms à changer.

VERS

ÉCRITS SUR L'ALBUM DE MADAME ***,

A SON DÉPART.

Sous les regards de Lutèce enchantée,
Elle brillait, la reine du printemps!
Un jour, hélas! elle fut transplantée,
Et nos bosquets la pleurèrent long-temps.
Mais de la fleur il reste quelque chose;
Son doux parfum charme encor ce séjour,
Et tout cœur tendre aux lieux où fut la rose,
Ne peut passer sans y rêver d'amour.

LA LOI DE NATURE.

Dans ces bois, Lise en vain me jure
Qu'elle m'aimera constamment:
O bonheur! ta douce imposture
N'est que le rêve d'un moment;
Et, comme aux lois du changement
Tout est soumis dans la nature,
Ces bois changeront de verdure,
Et Lise changera d'amant.

ÉPITAPHE DE ***.

Ici dort une amante à son amant ravie :
Le ciel vers lui la rappela.
Graces, vertus, jeunesse, et mon cœur, et ma vie,
Tout est là.

ÉPITAPHE D'UN ENFANT.

Sous ce champêtre monument
Repose une fille encor chère;
Elle n'a vécu qu'un moment:
Plaignez sa mère.

DIZAINS ET HUITAINS.

J'ai réuni sous ce titre quelques pièces du même rhythme et de la même étendue. Ce genre de petit poëme, d'un tour aimable, a le mérite d'encadrer avec précision une idée gracieuse ou piquante. J'ai cherché à m'y rapprocher de l'épigramme des anciens, qui renferme presque toujours un sentiment délicat ou une pensée ingénieuse, et qui empruntait souvent le voile léger de l'allégorie. On reconnaîtra plusieurs imitations.

DIZAINS ET HUITAINS.

PLAISIR ET BONHEUR.

Naïf encor, quand d'amour ce vint l'âge,
Je rencontrai deux jumeaux sous l'ombrage :
L'un se nommait Bonheur, l'autre Plaisir.
Plaisir entre eux m'ordonna de choisir ;
Je le choisis : je ne vis pas son aile.
Il s'envola cet aimable infidèle !
Bonheur me dit : « Tu me reconnaîtras
« Une autre fois ; ton erreur est commune :
« Mais va, Bonheur n'eut jamais de rancune ;
« Près de Zulmé tu me retrouveras. »

LE CHOIX DU PLUS TENDRE.

Trois pastoureaux se racontaient leurs goûts
Sur le baiser. Lubin, d'un ton folâtre :
« Pour moi, la bouche est ce que j'idolâtre ;
C'est du baiser le trône le plus doux,
J'en fais l'aveu. — Sein de rose et d'albâtre,
Disait Myrtil, a pour moi plus d'appas.
— Moi, j'aime mieux, dit à son tour Lycas,
Simple baiser sur la main que j'adore ;
Car c'est, hélas ! de tous ceux que j'implore,
Le seul qu'Églé ne me refuse pas.

LA POMME.

Le Créateur, pour rappeler à l'homme
Ce qui perdit le pauvre genre humain,
Faisant deux parts de la fatale pomme,
Où vous voyez l'appliqua de sa main.
Pomme d'amour que le désir soulève,
Fruit tentateur dont nos yeux sont ravis,
Sur votre sein, filles aimables d'Ève,
Du bon Adam séduit encor les fils.

L'OISELEUR.

Un oiseleur, timide jouvenceau,
Allait guettant les hôtes du bocage.
Il en vit un perché sur un ormeau,
Beau, mais trompeur; séduisant, mais volage:
C'était l'Amour. Il s'enfuit. Quel dommage!
Le jouvenceau va conter sa douleur
Au vieux berger: « Mon enfant, dit le sage,
Ce bel oiseau n'est qu'oiseau de passage;
Il reviendra, bientôt pour ton malheur!
Et c'est l'oiseau qui prendra l'oiseleur. »

LA VÉRITÉ.

FILLE du ciel, une vierge inconnue,
Timide et chaste, et pourtant toujours nue,
A notre encens : Vérité, c'est son nom.
Chacun poursuit cette belle ingénue ;
De temps en temps on croit la saisir... non,
Telle faveur n'est jamais obtenue ;
Et les amans de cette autre Junon
Comme Ixion n'embrassent que la nue.

LA PRÉFÉRENCE.

Pour ses méfaits et certain stratagême,
Avec l'Olympe Amour était brouillé:
Des attributs de son pouvoir suprême
En plein conseil Amour fut dépouillé.
Vénus supplie, et Jupiter compose :
« Eh bien, dit-il, parmi ses attributs
Il peut choisir; mais, de crainte d'abus,
D'un seulement je permets qu'il dispose. »
Que reprit-il? ses ailes? son flambeau?
Son carquois? Non : il reprit son bandeau.

LE FLEUVE D'OUBLI.

Onde fâcheuse, onde mal avisée,
Dont le murmure assoupit l'Élysée,
Et qui, sans choix, engloutis dans tes eaux
Le souvenir et des biens et des maux,
Retire-toi; ta faveur inhumaine
Ne sera point l'objet de mon désir;
Et je renonce à l'oubli de la peine
Qu'il faut payer par l'oubli du plaisir.

LA TENDRE INQUIÉTUDE.

Flambeau des nuits ! ta clarté douce et pure
Brillait aux cieux, plus belle qu'un beau jour :
Tout reposait dans toute la nature ;
Laure et Delmon veillaient seuls pour l'amour.
Delmon disait : « Par cet astre, je jure
De t'adorer, de n'adorer que toi.
— Ah ! s'écria Laure pleine d'effroi,
N'atteste point sa lumière infidèle ;
Du changement elle subit la loi...
Si ton amour allait changer comme elle ! »

LE PHÉNIX ET LA COLOMBE.

Sur le bûcher je consume mon être.
— Un feu plus doux me consume à mon tour.
— Je ne meurs pas, ou je meurs pour renaître.
— Je vis bien moins, mais je vis pour l'amour.
— Jupiter m'aime. — Et Vénus me caresse.
— Ma dignité... — Vaut-elle mon bonheur?
— Je suis au monde unique en mon espèce.
— Pauvre immortel! je vous plains de bon cœur.

SERMENTS D'AMOUR.

Pourquoi faut-il, innocente Zulma,
Qu'amant heureux devienne amant volage?
Le tien te fuit : l'amour qui l'enflamma
S'en est allé plus léger qu'un nuage.
De son bonheur quand l'ingrat fut certain,
A ses regards tu cessas d'être belle.
Il te jurait une ardeur éternelle...
L'éternité ne dura qu'un matin.

LES QUATRE AGES DE LA FEMME.

Quatre bijoux sont le présent fidèle
Dont Providence a doté chaque belle
Pour signaler sa bienvenue au jour :
Boîte aux bonbons se montre la première;
Un peu plus tard, boîte aux billets d'amour;
Puis, boîte au rouge, adroite auxiliaire.
Mais l'âge vient : quand beauté douairière
A renvoyé son miroir à Vénus,
Non sans regrets, sa tendresse dernière
S'ensevelit dans la boîte aux *agnus*.

LA DÉFAITE.

Pour divertir le céleste séjour,
De son amant Cythérée, un beau jour,
Prit et l'armure et la marche hardie.
Pallas rougit, croit qu'on la parodie,
Offre cartel à la mère d'Amour,
Et veut aux dieux donner la tragédie.
Cyprine alors en ces mots l'éluda :
« Oubliez-vous votre déconvenue?
Dans notre lutte au pied du mont Ida,
Je vous vainquis, et pourtant j'étais nue. »

L'AMOUR LABOUREUR.

On dit qu'un jour le dieu par qui l'on aime,
Las à la fin de nuire et de blesser,
Devers Paphos se mêla d'exercer
L'art bienfaisant qu'inventa Triptolème :
« O Jupiter, dit-il, dans ce sillon
Qu'un germe heureux croisse et se développe,
Ou cette main soumet à l'aiguillon
Le blanc taureau qui séduisit Europe. »

LA FEMME.

Douce monnaie, un tant soit peu légère,
Marquée au coin des volages amours,
C'est aux comptoirs de Gnide et de Cythère
Que le Plaisir l'échange tous les jours.
En son commerce elle est d'un grand usage.
Quoiqu'à l'or pur petit grain d'alliage
Toujours s'y mêle, on la reçoit toujours :
De mains en mains constamment elle passe,
Et parmi nous ne cesse d'avoir cours
Que lorsqu'enfin son empreinte s'efface.

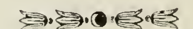


LA DIFFÉRENCE.

COMME Diane Amour a ses chasseurs:
Ce point diffère entre la double armée,
Que l'une attend sous la verte ramée
Les jeunes daims, l'autre les jeunes cœurs.
Chasseur adroit que chez Diane on prise
Au son du cor proclame ses exploits:
En ses filets quand la proie est surprise,
De son triomphe il étourdit les bois;
Mais, quand la sienne est réduite aux abois,
Chasseur d'Amour ne doit sonner la prise.

L'AMOUR NAUTONNIER.

Minerve au loin fit sur terre un voyage,
Eut froid accueil, car elle ennuyait fort.
Voilà qu'un soir (c'était un soir d'orage)
Fleuve agité l'arrête à son passage.
Un nautonnier s'offre à la mettre à bord :
Mais ce pilote est l'ami du naufrage ;
Et le fripon, riant de son ouvrage,
Fait échouer Minerve tout d'abord.



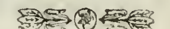
LA MARCHANDE D'AMOURS

ET LE JEUNE PASSANT.

—Venez, passant; que je vous accommode.
Achetez-moi de ces oiseaux si doux
Qu'on nomme *Amours*. Voici l'Amour jaloux,
L'Amour timide.—Ils ont passé de mode.
— L'Amour grondeur.—Je le laisse aux époux.
—L'Amour paisible.—Il n'est pas de mon âge.
—L'Amour heureux.—Jour et nuit il s'endort.
Mais dites-moi, n'auriez-vous point en cage
L'Amour constant?—De vieillesse il est mort.
—Sauve qui peut! je prends l'Amour volage.

VÉNUS PUNIE.

« Ainsi toujours pour tendre vos filets
Quitterez-vous le radieux palais ?
Disait naguère Aphrodite à Diane.
— Pour mes filets, quoi ! Vénus me condamne !
Vulcain aussi tendit un jour les siens :
Nos passe-temps sont de même nature ;
Mais votre époux, ma belle, j'en conviens,
Plus fin que moi, fit meilleure capture. »



LA FANTAISIE.

PLAISIR un jour, échappé de Cythère,
Courait les champs : ce petit volontaire,
Vrai papillon difficile à saisir,
De tous les dieux est le moins sédentaire.
En son absence, Inconstance et Désir,
Dans les bosquets se trouvant de loisir,
Burent ensemble amoureuse ambroisie.
Il en naquit nouvelle déité,
Vive et légère, aimable enfant gâté :
Beauté l'adore; elle a nom *Fantaisie.*

LES ABEILLES D'AMOUR.

Volage essaim, les abeilles de Gnide,
Dans les bosquets de ce riant séjour,
Vont composant un miel doux, mais perfide,
Et qui jamais ne se garde qu'un jour.
Fleur de souci, d'amertume arrosée,
Est le nectar de ces filles du ciel,
Et trop souvent, pour détremper leur miel,
Pleurs douloureux leur servent de rosée.



BALLADES.

La ballade, telle qu'on la chante encore dans les montagnes d'Écosse, n'a, comme l'on sait, aucun rapport avec les *ballades* que Marot *fit fleurir*.

Cette sorte de composition, si connue des peuples du Nord, semble parmi nous tout-à-fait abandonnée; on la retrouve à peine dans un petit nombre de nos anciennes romances. Pourquoi ne pas tenter de rajeunir quelques genres vieillis, quand ils ont de la grace et du charme? Sommes-nous trop riches, et trop variés?

BALLADES.

LA FIANCÉE.

Le soir brunissait la clairière ;
L'oiseau se taisait dans les bois ;
Et la cloche de la prière
Tintait pour la dernière fois.
Au sein de la forêt obscure,
Seul et perdu loin du sentier,
J'errais encore à l'aventure,
N'entendant plus dans la nature
Que le pas de mon destrier.

Quand soudain s'offrit à ma vue
Une bergère du coteau :
« Quelle est, lui dis-je, l'avenue
Qui peut ramener au château?
— Suivez le long de la fougère,
A la gauche du coudrier. »

Elle était jeune, la bergère :
Sa voix était douce et légère;
Et j'arrêtai mon destrier.

« Mais toi, pastourelle, à cette heure
Où vas-tu? Le ciel est si noir!
Reste un moment; vers ta demeure
Je te reconduirai ce soir.
A mes côtés, viens prendre place
Sous la feuille du coudrier.
Qu'auprès de toi je m'y délasse,
Et qu'à ses rameaux j'entrelace
Les rênes de mon destrier.

— Oh! non pas, je suis fiancée:
Dans huit jours Roch m'épousera. »
Et sa main dans ma main pressée
Tout doucement se retira.
« Pauvre Lise! poursuivit-elle.
— Je veux, lui dis-je, me prier
Aux noces de la pastourelle,
Et diriger vers la chapelle
La course de mon destrier.

— Venez, repartit la bergère;
Mais vous me plaindrez. — Et pourquoi?
— J'avais un tendre ami... Son père
Lui défend de songer à moi.

De tes jours, triste pastourelle,
Que ce jour n'est-il le dernier! »
Je plaignis sa peine cruelle,
Et, pensif, je m'éloignai d'elle,
Ralentissant mon destrier.

Au chaste rendez-vous fidèle,
Je revins le huitième jour,
Portant à l'épouse nouvelle
La croix d'or, présent du retour.
« Où trouver Lise la bergère?
Dis-je à l'ermite hospitalier.
— Pas bien loin, dit le solitaire;
Pas bien loin. — Où donc? — Sous la terre
Que foule votre destrier. »

LE FESTIN DE LA CHATELAINE.

« Patre, dis-moi qui réside en l'enceinte
De ce manoir dont si haute est la tour? »
Parlait ainsi, venant de Terre-Sainte
Le bel Yvain, chevalier troubadour.
« Est ce manoir à sire de Ravenne;
Bien vous échoit, dit le pâtre en riant,
Car au châtel n'est que la châtelaine;
Le châtelain voyage en Orient. »
Yvain répond : « N'ai qu'Hermose en idée.
Foi fut promise, et foi sera gardée :
Belle à miracle aurait de moi souci,
Que, refusant, lui dirais : Grand merci! »

Cor va sonnant; haut pont-levis s'abaisse :
Yvain d'abord, introduit par le nain,
Présenté fut à la belle maîtresse.
« — Hermose! ô ciel! — Yvain! mon cher Yvain!...
De ton trépas nouvelle trop certaine
Conclut hymen qui pour moi fut tourment;

Mais, doux ami, du sire de Ravenne
Femme ne suis que de nom seulement.
A ton penser fidèle suis restée :
Vierge candide étais quand m'as quittée ;
Ciel m'est témoin que suis encore ainsi. »
Pour lors Yvain s'écria : Grand merci !

Heure s'écoule, et festin se dispose ;
Pompeux était comme festin royal.
Sur siége d'or, établi près d'Hermose,
D'amour brûlait desireux commensal.
« Temps n'est venu, dit tendrement la dame :
Dès que beffroi va tinter *Angelus*,
A toi serai, chère ame de mon ame,
A toi serai ; ne m'en défendrai plus.
Veux boire avant coupe dont le breuvage
Prévient remord, et tristesse soulage... »
Yvain répond : « J'entends... Vais boire aussi,
Vais boire à toi ; me diras : Grand merci ! »

Et, de ses mains prenant coupe odorante,
Comme elle Yvain but vermeille liqueur ;
Puis noir brouillard couvrit sa vue errante,
Puis tout à coup froid passa dans son cœur.
De son Hermose ainsi défaillait l'ame ;
Elle sourit, et dit non sans effort :
« T'avisais bien, Yvain, que tel dictame
Calmait douleur, et prévenait remord.

A mon époux, à toi mourrai fidèle. »
Chaste baiser lors est donné par elle ;
Fut le premier, fut le dernier aussi.
Mort leur advint, et dirent : Grand merci !

L'ORPHELIN [1].

Un printemps, dans Ermenonville,
Près de la tombe où fut Rousseau,
Vers les bords du lac immobile
J'aperçus un autre tombeau.
Sur la pierre attachant ma vue,
A l'ombre du vert peuplier,
Je lus cette histoire inconnue,
Que mon cœur ne peut oublier :

« Alors que du sein de sa mère
L'enfant de Rousseau fut ravi,
Un billet, scellé par un père,
De ces tristes mots fut suivi :
« Sa naissance est infortunée ;

(1) Un tombeau inconnu, trouvé à Ermenonville, et la découverte d'un prétendu fils de Rousseau, ont attiré quelques instants l'attention. En rattachant l'une à l'autre ces deux circonstances, j'ai cherché à les rendre plus intéressantes.

« Ce billet doit la découvrir,
« Le jour de sa vingtième année ;
« Et puisse-t-on ne pas l'ouvrir! »

Afin d'échapper à lui-même,
Rousseau cherche à tromper son cœur;
Par cet ingénieux blasphême,
Il s'applaudit de son erreur :
« Enfant! j'ai dû te méconnaître.
« Ils sont nombreux les fils ingrats!
« Je t'épargne un crime peut-être,
« En te rejetant de mes bras.

« Tout ce que j'aimais m'abandonne;
« Toi-même aurais pu me trahir.
« Pour prix du jour que je te donne,
« Ils te diraient de me haïr.
« Tu ne maudiras que ma cendre. »
Et lorsque l'éternel sommeil
Sur sa paupière allait descendre,
Il ne chercha que le soleil.

« Mais enfin du billet sinistre
Quand le temps vint briser le sceau,
Des autels le pieux ministre
Lut : « Émile, fils de Rousseau. »
De son sort il fallut instruire
L'orphelin, que depuis, dit-on,

Jamais on ne revit sourire...
Malheureux ! il savait son nom.

« De la demeure hospitalière
Gardant le simple habit de lin,
Il dit : « J'irai chercher mon père ;
Trop long-temps je fus orphelin. »
Et sous les peupliers paisibles
Cherchant qui put l'abandonner,
Sur ces dépouilles insensibles
Il pleura : c'était pardonner.

« Je l'entrevis ce jeune Émile !
Parcourant d'un pas inquiet
Cette solitude tranquille,
Devant les hommes il fuyait.
Une longue mélancolie
Consuma lentement son cœur :
Souvent il relisait *Julie ;*
Souvent il la nommait sa sœur.

« Si la pervenche solitaire
Se présentait sur son chemin,
Il disait : « O fleur de mon père !
« Viens reposer contre mon sein. »
Se levant, sitôt que dans l'ombre
Paraissait l'aube au front vermeil,

Il répétait d'une voix sombre :
« Et moi, j'aime aussi le soleil. »

« Un jour, plus matinal encore,
Près de son père il vint s'asseoir :
Tel il s'assit avant l'aurore,
Tel on le retrouva le soir.
Sur la tombe où dorment ses cendres
On lit ces mots presque effacés :
« Arrêtez-vous ici, cœurs tendres !
« Mortels indifférents, passez. »

LA FEUILLE DU CHÊNE [1].

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Je vous dirai l'histoire qu'autrefois,
En revenant de la cité prochaine,
Mon père, un soir, me conta dans les bois :
(O mes amis, que Dieu vous garde un père !
Le mien n'est plus.) — De la terre étrangère,
Seul dans la nuit, et pâle de frayeur,
S'en revenait un riche voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un meurtrier sort du taillis voisin.
O voyageur ! ta perte est trop certaine ;
Ta femme est veuve, et ton fils orphelin.
« Traître, a-t-il dit, nous sommes seuls dans l'ombre ;
Mais près de nous vois-tu ce chêne sombre ?

(1) Cette aventure rappelle un conte ancien, sur les grues qui firent reconnaître le meurtrier du poète Ibicus.

Il est témoin : au tribunal vengeur
Il redira la mort du voyageur ! »

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier dépouilla l'inconnu;
Il emporta dans sa maison lointaine
Cet or sanglant, par le crime obtenu.
Près d'une épouse industrieuse et sage,
Il oublia le chêne et son feuillage;
Et seulement, une fois, la rougeur
Couvrit ses traits, au nom de voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un jour enfin, assis tranquillement
Sous la ramée, au bord d'une fontaine,
Il s'abreuvait d'un laitage écumant.
Soudain le vent fraîchit; avant l'automne,
Au sein des airs la feuille tourbillonne;
Sur le laitage elle tombe... O terreur!
C'était ta feuille, arbre du voyageur!

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier devint pâle et tremblant :
La verte feuille et la claire fontaine,
Et le lait pur, tout lui parut sanglant.

Il se trahit, on l'écoute, on l'enchaîne;
Devant le juge en tumulte on l'entraîne:
Tout se révèle; et l'échafaud vengeur
Apaise enfin le sang du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

HARALD

AUX LONGS CHEVEUX.

Dans la Norvège, Harald aux longs cheveux
S'en revenait de la côte africaine.
Du haut des monts, une flèche soudaine
Vint en sifflant percer son bras nerveux,
Près du torrent où la fille étrangère
Pleurait, assise au tombeau de sa mère.

La vierge en pleurs, d'Harald aux longs cheveux
Entend le cri, s'approche et le rassure;
L'eau du torrent a lavé sa blessure;
Un baume utile est offert à ses vœux:
« Noble inconnu, dit la fille étrangère,
Reposez-vous au tombeau de ma mère.

— Beauté charmante! Harald aux longs cheveux
Est las enfin de servir une ingrate;
Je veux braver la fille du Sarmate:

Pars avec moi, je comblerai tes vœux;
Dans mon palais régnera l'étrangère,
Oui; je le jure au tombeau de sa mère. »

Elle répond : « Harald aux longs cheveux!
Sans t'avoir vu j'aimais déja ta gloire.
Tes traits long-temps vivront dans ma mémoire:
Mais mon vieux père est assez malheureux...
Dans ton pays, ajouta l'étrangère,
Puis-je emporter le tombeau de ma mère! »

Non sans douleur, Harald aux longs cheveux
Se sépara de la beauté plaintive;
Et ses soupirs se perdaient sur la rive,
Mêlés au bruit du torrent écumeux.
Il disparut; et la fille étrangère
Vint se rasseoir au tombeau de sa mère.

Depuis ce jour, d'Harald aux longs cheveux
Au fond du cœur elle garda l'image.
Elle séchait ainsi qu'un vert feuillage
Touché, la nuit, par le souffle orageux.
Il fut un soir où la fille étrangère
Ne revint plus du tombeau de sa mère!

LA BACHELETTE.

Au temps passé, l'innocente Loïse
Du beau Vindal s'énamoura, dit-on.
Vindal en guerre était plein de franchise,
Mais en amour cauteleux et félon.

Heureux à peine, il lui dit: « Bachelette,
Vais dans Beaucaire à superbe tournoi;
Tôt reviendrai te rapporter aigrette
De chevaliers désarçonnés par moi. »

Il dit, revêt son armure luisante,
Prend son épée, et sa lance, et son cor:
Loïse en pleurs pour gage lui présente
L'écharpe blanche, et les bracelets d'or.

Il part. Bientôt dans le bois solitaire
Il rencontra, sur un blanc palefroi,
La belle Irène, en chemin pour Beaucaire;
Et dans son cœur il sentit doux émoi.

« Heur vous advienne, aimable voyageuse!
Dit-il alors, retenant son coursier.
Feuillage est sombre, et nuée orageuse;
S'il vous complait, serai votre écuyer.

— Oui bien, répond la cavalière émue;
Mais vais sans doute avec trop de lenteur.
— Vais lentement aussi, belle inconnue,
Car, depuis peu, suis blessé vers le cœur.

— Blessé! répond l'aventureuse dame :
Ciel m'est témoin, voudrais vous secourir.
— Ne tient qu'à vous; possédez vrai dictame :
Qui m'a blessé bien saurait me guérir. »

A ce propos, détournant son visage,
Rougit la dame, ou feignit de rougir;
Et du parler tous deux perdant l'usage,
De temps en temps étouffaient un soupir.

A quelques pas, la jeune Violette
Suivait sa dame, et rêvant s'en allait,
Non sans redire, en chevauchant seulette :
« Que l'étranger n'a-t-il page ou varlet! »

Nuit déja close, à Beaucaire ils entrèrent;
Mais, ne logeant dans le même manoir,

Bien à regret, las! ils se séparèrent,
Et tendrement se dirent : « Au revoir! »

Le lendemain, quand s'ouvrit la carrière,
Irène, auprès de ses nobles parents,
Riche d'atours, non loin de la barrière,
Pour le tournoi prit place aux premiers rangs.

Du fier Vindal le triomphe s'apprête;
De l'espérance il a pris la couleur :
Victorieux, aux pieds de sa conquête
Il vient poser le prix de la valeur.

Puis, à voix basse, il dit : « Vindal réclame
Prix plus charmant, couronne de vainqueur.
Onc ne saurai-je où fleurit vrai dictame
Que réservez à blessure du cœur?

— Beau paladin, tôt le saurez, » dit-elle.
Et revenant, le soir, au vieux château,
Sur son passage, au pied de la tourelle,
Elle aperçut modeste jouvenceau.

« Noble beauté, dit-il avec simplesse,
Recevez-moi comme page ou varlet;
Pour vous servir aurai zèle et prestesse,
Et de grand cœur aimerai qui vous plaît.

— Ce soir, ami, porteras ma livrée.
Suis libérale à qui bien m'a servi. »
Le jouvenceau fait dès-lors son entrée,
Et Violette en a le cœur ravi.

Se rajustant, tout bas elle répète :
« Ciel est propice à dévote oraison.
Au revenir plus ne serai seulette,
Voyage est court avec beau compagnon.

— Ça, dit Irène, es-tu discret, mon page?
— C'est loi d'honneur, et devoir de féal :
— Veux bien t'en croire, et te donne message
Pour chevalier qui porte nom Vindal.

Dire lui faut qu'à minuit vrai dictame
Devers la tour doit fleurir ; puis encor
Que, de sa part, Irène lui réclame
Écharpe blanche avec bracelets d'or. »

Le page alors va remplir son message.
Vindal troublé ne le reconnut pas.
Morne et pensif, s'en retournait le page,
Quand une fleur s'offrit devant ses pas.

Pauvre Loïse! hélas! la fleur fatale
Dans ta pensée a déja son emploi ;

Et cependant ton altière rivale
Attend le page, et ce page c'est toi.

Pour abréger sa trop longue veillée,
L'heureux Vindal monta son coursier noir,
Et parcourut la lande dépouillée,
En écoutant l'horloge du manoir.

La blanche lune argentait la fougère,
Quand douze fois le sombre airain sonna.
Vindal, plus prompt que la flèche légère,
Volait... Soudain son coursier frissonna.

Sous l'éperon qui l'attaque et le presse
Il se défend ; l'œil et l'oreille au guet,
Les crins au vent, il recule, il se dresse,
Et l'air frémit de son souffle inquiet.

« Quoi! dit son maître : ô mon fidèle Ébène,
Qu'ai vu cent fois dans le sentier d'honneur
Sans tressaillir braver lance inhumaine,
En frissonnant me conduis au bonheur! »

D'un saut léger Vindal touche l'arène,
Gagne la tour, regarde fixement...
Et devant lui voit le page d'Irène,
Sur le gazon, couché sans mouvement.

Incline-toi vers sa bouche muette,
Amant d'Irène! approche, approche encor.
Reconnais-tu la douce bachelette,
L'écharpe blanche et les bracelets d'or? »

Il s'étendit sur la terre sauvage,
Et d'un frisson tout son corps fut transi.
Il dit trois fois : « Tu dors long-temps, beau page! »
Au point du jour, Vindal dormait aussi.

ROMANCES.

ROMANCES.

LE PREMIER BARON CHRÉTIEN.

Au temps passé, la jeune Aldine
Était un miracle d'amour :
Chevaliers de haute origine
A l'envi lui faisaient la cour.
Il en est un à qui tout cède :
De la croix il fut le soutien.

Que Dieu soit en aidé
Au premier baron chrétien !

Il n'est plus au printemps de l'âge ;
Mais ses honorables travaux
Lui font obtenir l'avantage
Sur ses plus aimables rivaux.

L'un d'eux que la fureur possède
Lui dispute un si doux lien.

Que Dieu soit en aide
Au premier baron chrétien!

Cependant le combat s'apprête:
Dans le préau, les deux guerriers,
La lance au poing, le casque en tête,
Montent leurs brillants destriers.
Au premier choc le baron cède;
Il perd l'étrier, son soutien...

Dieu n'est plus en aide
Au premier baron chrétien.

Du baron ramassant la lance,
Un page, instruit à ses leçons,
Sur le coursier soudain s'élance,
Et s'affermit dans les arçons.
« En rien, dit-il, je ne te cède,
Chevalier! mon nom vaut le tien;

Et je viens à l'aide
Du premier baron chrétien. »

Du jeune page la victoire
Couronne la vaillante ardeur,

Et le baron, couvert de gloire,
Triomphe par ambassadeur.
En vain l'indulgence intercède;
Aldine s'aperçoit fort bien

Qu'il faut un peu d'aide
Au premier baron chrétien.

Eh! qu'importe! En dépit de l'âge,
Le baron a fixé son choix :
« Il est vaillant ce jeune page!
Se disait-elle toutefois;
Trop heureux celui qui possède
Un aussi fidèle soutien :

Dieu le laisse en aide
Au premier baron chrétien! »

Déja le son de la guitare
Se mêle au chant du ménestrel;
Déja le temple se prépare :
Les deux époux sont à l'autel.
Le page que l'amour possède
Disait à part : « Je voudrais bien

Revenir à l'aide
Du premier baron chrétien. »

Il s'accomplit, le vœu du page :
Le baron partit un beau jour
Pour un lointain pélerinage,
Et l'hymen fit place à l'amour.
Aldine est sage : mais tout cède
A l'espoir d'un tendre lien ;

Page fut en aide
Au premier baron chrétien.

LE REFRAIN DU VIEUX TEMPS,

OU L'ADIEU DE LA JOUVENCELLE.

Il faut partir; l'amour en vain murmure.
En Orient vont flotter nos drapeaux.
Sors à ma voix des langueurs du repos;
Je veux moi-même attacher ton armure.
L'honneur t'appelle; il te répétera:
Fais ce que dois; advienne que pourra!

Grave mon nom sur le fer de ta lance,
Et de ta dame accepte le portrait;
Il est sans art, mais c'est moi trait pour trait:
Art du pinceau vaut moins que ressemblance.
Dans les dangers il te protégera:
Fais ce que dois; advienne que pourra.

Du vieux refrain garde bien souvenance;
C'est le refrain de tout preux chevalier.
Ce cri de guerre était leur bouclier,
Et maintenait leur noble contenance.

Gloire est promise à qui répétera :
Fais ce que dois; advienne que pourra.

Si la beauté de quelque orientale
Te rend jaloux des droits de son sultan,
Contre ton sein posée en talisman,
Que mon image écarte ma rivale.
Reste fidèle à qui te le sera :
Fais ce que dois; advienne que pourra.

J'appris naguère, aux feuilles d'une rose,
L'art de connaître un infidèle amant;
Mais j'aime mieux en croire ton serment.
Pour trop savoir, trop souvent l'on s'expose.
A tout hasard ton cœur me restera :
Fais ce que dois; advienne que pourra.

LE BEAU LOÏS [1].

Aux bords de Seine errait le beau Loïs :
Isis un jour vit sa grace enfantine,
Et lui donna deux bouquets de maïs,
Plus un baiser de sa bouche divine.

A son retour, que fit le beau Loïs ?
Naïvement il remit à son père
Les deux bouquets de l'immortelle Isis ;
Mais il garda le baiser pour sa mère.

De ces bouquets le père de Loïs
Sema les grains sur le fécond rivage ;
Et désormais, savourant le maïs,
L'homme à ses pieds foula le gland sauvage.

(1) Je dois le sujet de cette pièce à l'auteur de *Paul et Virginie*, et des *Études sur la Nature :* je voudrais aussi lui avoir emprunté le charme de son talent.

Certain Druïde, envieux de Loïs,
A l'innocent qui le nommait son père
Fit expier le don sacré d'Isis,
Et l'immola, sans pitié pour sa mère!

Or, une fleur, pâle comme Loïs,
De son beau sang sur l'heure vint éclore,
Et de son nom prit le doux nom de lis;
Fleur il était, et fleur il est encore.

LA FLEUR DU SOUVENIR.

On m'a conté qu'en Helvétie,
Louise, une fleur à la main,
Avec Lisbeth, sa douce amie,
Un jour s'était mise en chemin :
« Bon ermite assis sur la pierre,
Disait-elle, dans ta prière
Souviens-toi
De moi. »

Advint qu'en sa route orageuse
Je ne sais quel pressentiment
Troubla la belle voyageuse,
Qui soupira profondément :
« Hélas! dit-elle à son amie,
Avant toi si je perds la vie,
Souviens-toi
De moi. »

Soudain l'avalanche sauvage
Roule et l'entraîne dans son sein.

Jetant alors sur le rivage
La fleur qu'elle tenait en main :
« Adieu, dit-elle, mon amie ;
Garde bien cette fleur chérie ;
Souviens-toi
De moi. »

Lisbeth veut suivre son amie :
Au trépas elle veut courir ;
Mais on la retient à la vie :
Vivre, ah ! pour elle c'est mourir.
Elle garda la fleur fidèle,
Et, depuis, cette fleur s'appelle :
« *Souviens-toi*
De moi. »

PRIEZ POUR MOI [1].

Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,
Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant.
Il disait : « Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière
Et les tintements du beffroi :
Vous qui priez, priez pour moi. »

Mais quand vous verrez la cascade
Se couvrir de sombres rameaux,
Vous direz : « Le jeune malade
Est délivré de tous ses maux ! »
Lors revenez sur cette rive
Chanter la complainte naïve ;
Et quand tintera le beffroi,
Vous qui priez, priez pour moi.

(1) Millevoye a composé cette romance à Neuilly, huit jours avant sa mort.

Quand à la haine, à l'imposture,
J'opposais mes mœurs et le temps,
D'une vie honorable et pure
Le terme approche, je l'attends.
Il fut court mon pélerinage!
Je meurs au printemps de mon âge,
Mais du sort je subis la loi :
Vous qui priez, priez pour moi.

Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet d'un constant amour!
Je t'avais consacré ma vie,
Hélas! et je ne vis qu'un jour.
Plaignez-la, gens de la chaumière,
Lorsqu'à l'heure de la prière
Elle viendra sous le beffroi
Vous dire aussi : « Priez pour moi. »

FIN DU PREMIER VOLUME.



